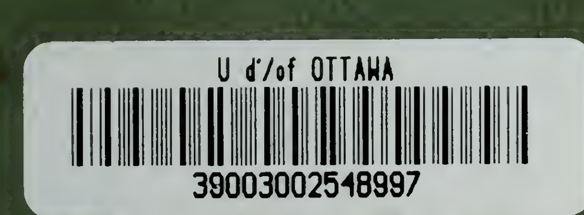
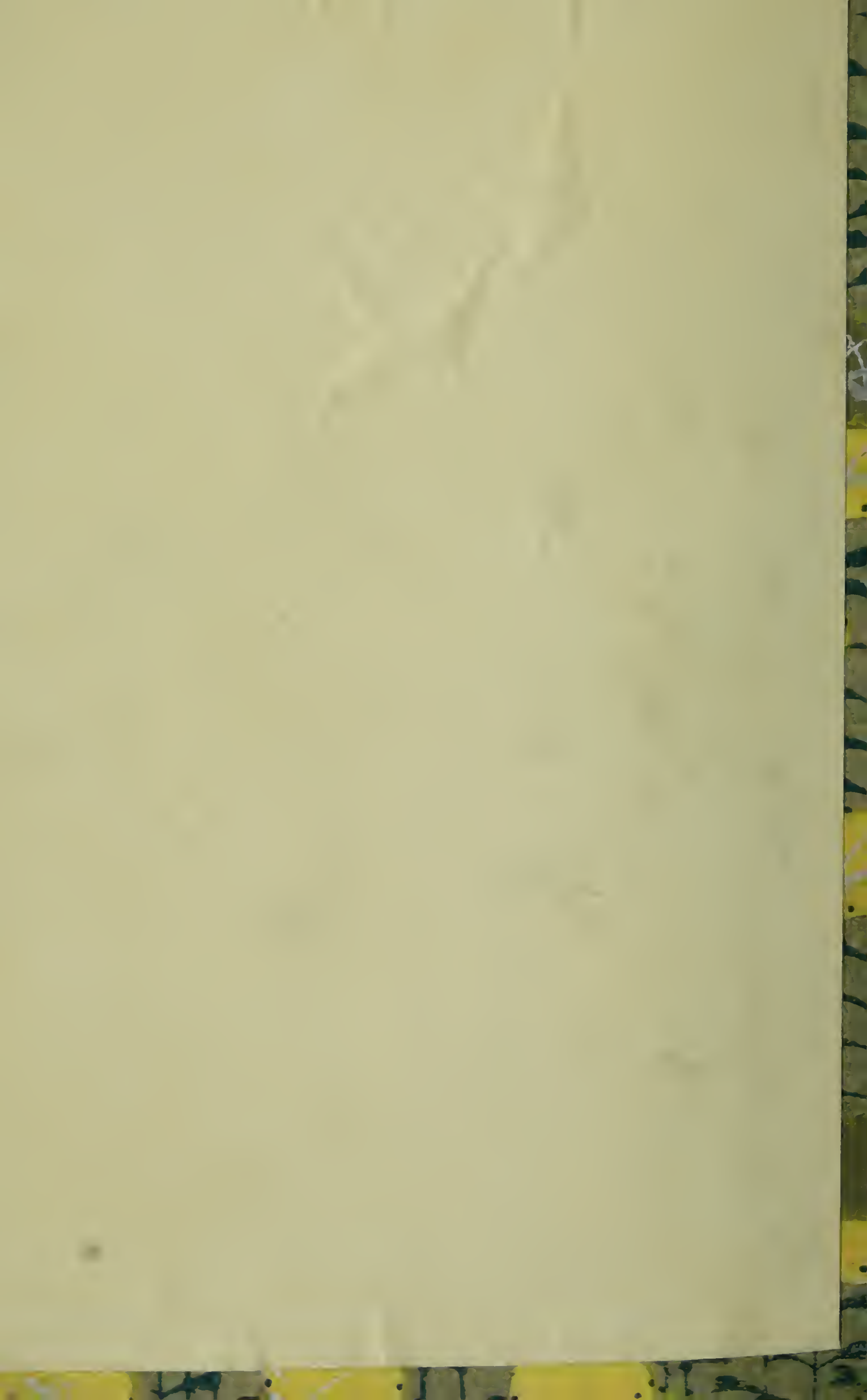

U d'/of OTTAWA
39003002548997





JUDITH GAUTIER

ISKENDER

HISTOIRE PERSANE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES
L. FRINZINE ET Cie, ÉDITEURS
1, *Rue Bonaparte*, 1

1886

ISKENDER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Livre de Jade...	1 vol.
Le Dragon impérial...	—
La Sœur du soleil (l'usurpateur)...	—
Les Peuples étrangers...	—
Lucienne...	—
Les Cruautés de l'amour...	—
Isoline...	—
Richard Wagner et son œuvre...	—
Les Poèmes de la Libellule, édition de luxe...	—

EN PRÉPARATION :

Les Explorateurs français.

Peintres contemporains.

Les Héroïnes du Harem.

La Conquête du Paradis.

5738-86. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.

JUDITH GAUTIER

ISKENDER

HISTOIRE PERSANE



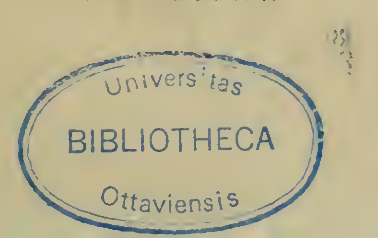
PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES

L. FRINZINE ET Cie, ÉDITEURS

1, *rue Bonaparte*, 1

1886



L'ORIENT

Vénérable berceau du monde, où l'Aigle d'or,
Le soleil, du milieu des Roses éternelles,
Dans l'espace ébloui qui sommeillait encor
Ouvrit sur l'univers la splendeur de ses ailes!

Fleuves sacrés, forêts, mers aux flots radieux,
Ame ardente des fleurs, vierges neiges des cimes,
O très saint Orient, qui conçus tous les Dieux,
Puissant Évocateur des visions sublimes !

Vainement, à l'étroit dans ton immensité,
Flagellés du désir de l'Occident mythique,
En des siècles lointains nos pères t'ont quitté ;

Le vivant souvenir de la patrie antique
Fait toujours, dans notre ombre et nos rêves sans fin.
Resplendir ta lumière à l'horizon divin.

LECONTE DE LISLE.

A

Son Excellence le Maréchal

MOHSIN KHAN

MOÏNUL MULK, AMBASSADEUR DE PERSE A CONSTANTINOPLE

Hommage d'une amitié fidèle

JUDITH GAUTIER

ISKENDER

PROLOGUE

Un tiède mois de djoumada faisait fleurir les jardins de la Perse. La neige du mont Albroz étincelait au soleil rajeuni, et les platanes qui font de Téhéran un bouquet verdoyant déployaient leurs premières feuilles.

D'un bout à l'autre du royaume le peuple se réjouissait ; on ne voyait de tous côtés que danses, rires, querelles et ivresses. On entendait un nom sortir de toutes les bouches comme un cri de paix et de joie.

C'est que le resplendissant, le glorieux, l'illustre fils de Mohammed, le maître des hommes, le

sultan du monde, le tout-puissant padischah Nazar-Eddin, venait de s'asseoir sur le trône de Perse, et tous les hommes se nommaient ses esclaves.

Les plus nobles habitants de Téhéran se réunirent en un festin magnifique, et lorsqu'ils furent assis sur des tapis précieux, devant des plats d'or et d'argent, le vin de Chiraz coula dans les coupes pendant quatre jours et quatre nuits. La première nuit, des danseuses et des musiciens ravirent les yeux et les oreilles de l'assemblée ; et, lorsque le jour fut venu, un conteur, que sa science, son esprit et sa voix habile avaient rendu le plus célèbre de ceux qui font métier de remémorer les gloires des hommes d'autrefois, entra dans la salle, et, s'étant assis sur un tapis, il demanda quelle histoire il plairait aux convives d'entendre.

— Dis-nous l'histoire merveilleuse d'Iskender, le roi des rois, s'écrièrent en grand nombre les assistants.

Alors, se faisant gloire de sa science, le conteur dit :

— Selon votre désir, je vais vous raconter les aventures d'Iskender de Roum, ses luttes avec Dara, ses batailles contre Phur l'Indien, ses amours et les merveilles qu'il vit dans ses voyages ; et je vous raconterai ces choses d'après les bonnes traditions conservées à travers les siècles et recueillies par Mirkhond, dans le Zénut-al-Tuarik, et par Ferdouci, pour la grande gloire de l'Iran (1). »

Et le conteur, ayant vidé une coupe de vin, commença d'une voix claire :

PREMIER RÉCIT

LE TRONE DES KEIANIS

J'invoque le nom d'Allah le grand, le sublime, le miséricordieux. J'implore Mohammed et Aly (que la bénédiction d'Allah soit sur eux!) et, me tournant vers Kèbla, je prie les imans (que la bénédiction d'Allah soit sur eux!) de m'être favorables. Car j'ai conçu le projet de raconter dans la langue noble de Firdouci et d'Hafiz les aventures du conquérant du monde, Iskender, qui aurait été le plus grand des héros de l'Iran si Rustem, fils de Zal, n'avait point existé pour la gloire des bons et pour l'opprobre des mauvais. Et maintenant, ô fidèles adorateurs d'Allah, prêtez l'oreille à mon récit.

Dara, fils de Darab, était alors roi de l'Iran. Il resplendissait sur son trône comme le bouclier d'or qui se lève derrière le mont Albroz ; et les

Iraniens le proclamaient l'égal de Féridoun (2).

Tu n'ignores pas que Darab, à la tête d'une armée innombrable, avait remporté une éclatante victoire sur Pheïlékous de Roum ; qu'il avait soumis toute la contrée et imposé au roi barbare un tribut annuel de mille œufs d'or.

Mais Darab mourut, la terre resta vide de lui, et Dara, en présence des plus illustres iraniens, rassemblés dans Istakr, mit sur sa tête la couronne des Kéïanis.

Un jour, le nouveau roi envoya un messager monté sur un dromadaire rapide, vers le pays de Roum, afin de réclamer le tribut consenti. Mais Pheïlékous, comme Darab, était mort ; et voici la réponse hautaine que fit transmettre à Dara, héritier de Darab, Iskender, héritier de Pheïlékous : « La poule qui pondait les œufs d'or est partie pour l'autre monde. »

Et sache que, à cause de cette réponse, la guerre avait été résolue entre l'Iran et le Roum ; que le fougueux Iskender avait traversé la mer à la tête des meilleurs guerriers de son pays, et que maintenant deux armées formidables campaient face à face, à quelques farsangs de distance l'une de l'autre, dans de vastes plaines de sable amer.

Les Iraniens s'étaient établis sur les bords du

fleuve Paras. La multitude était telle que la terre disparaissait sous les guerriers, et le camp si vaste qu'un condor volait tout un jour pour le traverser. Larges et hautes, faites d'étoffes éclatantes venues de l'Inde et de la Chine, les tentes royales apparaissaient de loin. Autour de celles qui abritaient Dara, les princesses et les pele-wans les plus illustres, on avait creusé d'étroits fossés où circulait lentement une eau pure, parfumée de musc et de roses, qui maintenait une douce fraîcheur dans l'air destiné à de glorieuses poitrines. La tente particulière de Dara semblait un parterre épanoui, tant ses murailles de soie étaient brillantes et finement brodées. A chacun de ses quatre angles flottait un étendard vert, rouge, jaune ou violet.

Vêtus de robes plates, tendues sur les reins et nouées à la ceinture, la tête ceinte d'une couronne de bronze faite de palmes rigides, l'arc et le carquois au dos, deux soldats se tenaient immobiles près de l'entrée, appuyant l'une de leurs mains sur la lance et de l'autre soulevant à grands plis les lourds rideaux qui fermaient la tente du padischah.

Des éléphants de guerre, aux housses de brocart, aux pieds ornés de clochettes indiennes, venaient boire au grand fleuve, et

d'innombrables dromadaires couchés formaient des monticules à l'ombre desquels étaient couchés les soldats.

Il y avait alors une trêve entre les deux armées.

Non moins que le camp des Iraniens, le camp des Roumis demeurait silencieux et calme. Par la grande chaleur, car on était aux jours d'un ardent zilcadé, les guerriers dormaient sur le sable, et auprès d'eux leurs boucliers luisaient comme des flaques d'eau.

La tente d'Iskender dominait toutes les autres tentes. Elle éblouissait, recouverte de soie pourpre. Des lances fichées en terre soutenaient les draperies de l'entrée. Sur un seul étendard placé au sommet du royal habitacle apparaissait, brodé, un hibou rouge et couleur de turquoise.

Tout à coup, dans le silence du camp roumi sonnèrent des clairons, et l'on entendit retentir les boucliers que les soldats ramassaient hâtivement.

Alors, du fond de l'obscurité douce de la tente royale, un homme s'avança, et, d'un air de curiosité étonnée, allongea sa tête dans la lumière. Cette tête était entièrement dépourvue de cheveux, ce qui faisait saillir les oreilles remarquablement rouges ; le visage sans barbe ne montrait la couleur du poil qu'à la place des sourcils

épais et gris, et sur le front était visible l'intelligence, dans les yeux la noblesse, sur les lèvres la malice joyeuse.

Ce curieux n'était pas un guerrier, car il n'était point vêtu comme il convient de l'être à ceux qui vont dans les batailles. Les plis d'une longue robe de lin grisâtre dépassaient un peu le manteau brun qui s'enroulait à ses membres et se bosselait sur son ventre. Ses pieds reposaient sur des planchettes retenues par des cordons, et dans sa main droite il portait un livre.

Tandis qu'il interrogeait des yeux le camp, qui était devenu tout à coup plein de tumulte, un jeune homme sortit à son tour de la tente et vint poser la main sur l'épaule du vieillard.

Or, sache que c'était Iskender.

Le soleil l'enveloppa ; il resplendissait comme un dieu. A le voir, tu aurais dit d'un Kéïani, tant son aspect était héroïque et plein de majesté. La fierté de son beau visage, blanc comme celui de la plus jeune des péris, t'aurait contraint à baisser les yeux ; mais l'aimable sourire de sa bouche eût fait trembler ton cœur de tendresse.

Un casque d'or couvrait son front et haussait sa gracieuse stature. Sur sa poitrine, au parfum de musc, scintillaient les écailles d'argent du vêtement guerrier. Ses jambes étaient nues et ses

pieds serrés dans des brodequins brodés d'or.

— Quelle est la cause de ce tumulte, Aristatalis? dit-il au vieillard.

Aristatalis souleva les épaules comme un homme qui ignore ; mais à ce moment un soldat, tenant d'une seule main sa lance et son bouclier, accourait vers la tente du roi.

— Roi, dit-il à Iskender, en s'agenouillant à quelques pas du divin jeune homme, je suis porteur d'un bon message. Ta glorieuse mère, la royale Nahid, a suivi la route qui sépare de ton camp victorieux Ammourieh, ta capitale. Elle vient d'arriver; c'est pourquoi les trompettes ont sonné.

— Ma mère? Est-il possible! s'écria Iskender, surpris et joyeux, cours, Aristatalis, cours vers la veuve illustre de Pheïlékous, et conduis-la auprès de moi.

Aristatalis, avec la hâte mesurée qui convient à la démarche des philosophes, se dirigea vers la partie la plus tumultueuse du camp, cherchant l'ombre des tentes, et, au moyen de son livre, abritant son crâne sans poil des rayons de l'ardent soleil. Il se trouva bientôt au milieu du cortège de Nahid, et s'agenouilla devant la somptueuse litière portée par deux mules couleur de neige, où la veuve de Phéïlékous était couchée.

— L'humble Aristatalis, dit-il, s'informe, ô grande reine, de ta précieuse santé.

Les rideaux de la litière s'écartèrent avec lenteur, et la belle Nahid laissa voir son visage pâli, semblable à une lune d'hiver.

— Sage Aristatalis, ma santé m'inquiète. Ma vie est comme le fruit des arbres d'automne : le moindre vent va la faire tomber. La vue heureuse de mon fils peut seule me vivifier. C'est pourquoi je suis venue vers lui.

Aristatalis répondit :

— Ne parle pas ainsi, grande reine. Ta vie est comme le fruit des arbres d'été, et ton fils t'attend, plein d'impatience et de joie, car il ne songe point à ta mort.

— Allons donc vers lui, dit Nahid en se laissant retomber sur les coussins.

La litière se remit en marche, refoulant, comme un navire les flots, la multitude curieuse des soldats, qui poussaient de grands cris sur le passage de la reine, et s'arrêta bientôt devant la tente d'Iskender. La reine descendit, soutenue par ses femmes attentives, et traîna dans l'herbe parfumée ses vêtements de pourpre, d'or et de pierreries. Le roi, alors, s'élança vers elle, et Nahid, avec tendresse et respect, le baisa sur la tête, sur les bras et sur la poitrine. Puis

tous deux, et seuls, ils pénétrèrent sous la tente.

Quand ils se furent assis, Iskender dit :

— Mère illustre, je suis disposé à accuser mes yeux d'imposture. Quoi ! vous quittez la pacifique Ammourieh pour entreprendre un long et pénible voyage à travers les déserts?

— O ma gloire! ô mon amour! craignant de mourir avant la fin de la guerre que tu as entreprise, je suis venue vers toi afin de te révéler — car je le dois enfin — un redoutable mystère.

— Es-tu malade, ma douce mère? s'écria Iskender, car tu as de bien tristes pensées.

— C'est l'inquiétude et aussi l'ennui de ne pas te voir qui me torturaient, ô mon royal enfant! Ta présence me rassérène.

Le jeune roi de Roum s'agenouilla devant la veuve de Pheïlékous.

— Bonne reine! murmura-t-il.

— Mais puisque, craignant de mourir avant ton retour, je suis venue vers toi, reprit-elle, je te dirai mon secret. Peut-être mes paroles changeront-elles tes résolutions guerrières.

Iskender secoua la tête en souriant, et, s'étant levé, s'assit sur un fauteuil de bronze, dont les pieds étaient des pieds de lion.

— Je t'écoute, mère.

Nahid vint se coucher sur des coussins, non loin des genoux de son fils, et poussa un lent et long soupir.

— Mère, si cette confidence doit te coûter le moindre effort, ne la fais point, dit le jeune roi de Roum.

— Il faut que tu saches la vérité, mon fils.

Alors Iskender, attentif, mit son menton dans sa main, et Nahid commença :

— Lorsque ton grand-père Phéïlékous de Roum.....

— Mon père, veux-tu dire?

— Ne m'interromps pas, mon enfant. J'ai dit : ton grand-père. Lorsque Phéïlékous eut été vaincu par Darab, la condition de la paix, tu ne l'ignores pas, fut un tribut annuel de mille œufs d'or, et de plus (ceci, tu ne le sais pas), Darab exigea que le roi de Roum lui donnât sa fille pour épouse.

— Sa fille? répéta Iskender étonné. Ai-je donc jamais eu une sœur?

— Non, ô roi! dit Nahid. La fille de Phéïlékous, c'est moi.

A ces mots, les joues d'Iskender devinrent très pâles : tu aurais dit qu'il venait de neiger sur des fleurs. D'un geste Nahid repoussa les mots

d'incrédulité qui se pressaient sur les lèvres du roi, et continua :

— Pheïlékous, mon père, consentit au mariage réclamé par le vainqueur, et je partis pour l'Iran. Darab me reçut glorieusement dans Istakr, il me fit reine, et m'aima. Je vécus heureuse pendant quelques mois; mais bientôt une douloureuse maladie courba mon front. Dans son royal égoïsme, mon époux s'irrita de me voir languissante. Il fit venir des médecins à qui les plantes les plus rares des montagnes et des plaines avaient livré le secret de leurs poisons bienfaisants. Ces hommes m'ordonnèrent de manger la racine d'une herbe précieuse cueillie au bord du fleuve qui baigne l'Alderbaïdjan, et je recouvrai la santé. Ce fut en vain : l'amour de Darab était mort. Cruellement, sans pitié pour mon visage rougissant de honte, il me renvoya vers Phéïlékous, mon père.

Le roi de Roum baissa la tête sous cette insulte, il n'était pas en état de recommencer la guerre. Mais, voulant garder secrète son humiliation, il résolut de me faire passer pour une Iranienne et de contracter avec moi, épouse répudiée de Darab, un mariage simulé. Les yeux qui avaient naguère si souvent vu mon visage ne me reconnurent pas,

voilée selon la mode des femmes de l'Iran, et lorsque, peu de temps après, tu vins au monde, ô Iskender, tu passas pour le fils de Pheïlékous, toi qui étais le fils de Darab, et, t'enlevant au trône des Keïanis, le trône de Roum eut un successeur.

Iskender, les deux mains sur les têtes de lion qui ornaient les bras verts de son fauteuil, se penchait vers Nahid, la stupeur dans les yeux. Il écoutait avidement. Toutes les anciennes idées, que renversaient les paroles de sa mère, faisaient un grand tumulte dans son esprit : c'était comme la mêlée d'une déroute. Ses oreilles tintaient, sa face ressemblait au ciel pendant l'orage.

Nahid poursuivit :

— Je te nommai Iskender, du nom de la plante précieuse qui m'avait rendu la santé, et aussi à cause de ta poitrine, qui avait l'odeur du musc. Un poulain d'une beauté surnaturelle vint au monde dans les écuries de ton grand-père Pheïlékous, justement à l'heure de ta naissance, et les destours du roi en tirèrent un bon augure et prédirent que le bruit de ta gloire rapide emplirait toute la terre. Ton grand-père, aussi longtemps qu'il vécut, fit de toi sa plus grande joie, et, au moment de mourir, tandis que tu pleurais en baisant sa main sacrée, il se pencha vers mon oreille

et me dit : « O Nahid ! ô ma fille, qu'ils ont crue mon épouse ! n'apprends à Iskender qu'il est né de Darab que lorsque tu jugeras cette confidence absolument nécessaire. » Et le roi de Roum cessa de vivre en ce monde.

— Je suis fils de Darab ! s'écria Iskender en se levant. Voilà donc pourquoi l'Iran m'attirait comme une patrie. Le trône des Keïanis m'appartient ; je vais à la conquête de mon trône !

— O roi ! contente-toi de l'héritage de celui qui te nommait son fils, et renonce à cette guerre funeste, où la victoire serait un fratricide.

Le front d'Iskender s'assombrit.

— Dara, murmura anxieusement le jeune héros, Dara est mon frère, et mon frère est le roi de l'Iran. Mais quel est l'aîné des fils de Darab?

— Vingt jours après ta naissance, Dara naquit d'une autre femme.

— Je suis le maître du monde ! cria Iskender en dressant sa taille de dieu. Mon frère n'est qu'un usurpateur, et je renverserai de mon trône mon frère usurpateur !

Nahid se cacha le visage dans ses voiles : tu aurais dit la lune sous les nuages pluvieux.

— Mais rassure-toi, ma mère, et sèche tes yeux sacrés, ajouta Iskender en la baisant sur la tête ; je te jure, par le nom de Phéléikous que ma

mémoire honorera toujours comme un père, je te jure que c'est en roi que je traiterai Dara.

Puis, désirant rester seul pour songer à tout ce qu'il venait d'apprendre, il fit un geste où la sévérité du commandement s'alliait à un tendre respect. Et la reine s'éloigna, l'âme non moins triste que le jour où Darab la renvoya du palais d'Istakr à cause de sa beauté pâlie.

Les femmes qui l'attendaient au dehors la conduisirent, en soutenant ses pas languissants, vers la tente somptueuse qui avait été préparée pour elle.

*
* *

Lorsque la lumière fut moins blanche et que les ombres devinrent obliques, plusieurs guerriers roumis traversèrent le camp redevenu silencieux. Montés sur des chevaux caparaçonnés de soie, ils dépassèrent les dernières lignes tracées par les tentes et galopèrent bientôt dans la vaste plaine nue. Au-dessus de leur groupe brillant flottait un étendard où était confusément visible le hibou rouge et couleur de turquoise. Ils soulevaient en nuages la poussière embrasée par le soleil horizontal, et les pas sonores de

leurs chevaux se mêlaient à la résonnance des boucliers frôlant les piques.

Un jeune cavalier s'avançait en tête. Il était vêtu de pourpre et d'argent, ainsi que doit l'être un ambassadeur. Il tournait la tête de son cheval vers le camp iranien, dont on apercevait déjà les tentes bosselant la plaine.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à un demi-farsang des ennemis, le groupe fit halte. Un guerrier s'en détacha, et, précipitant l'allure de son cheval, s'approcha des premières sentinelles iraniennes. Après avoir échangé quelques paroles avec ceux qui étaient les principaux d'entre ces soldats, il revint vers ses compagnons, et, s'inclinant devant le chef de la petite troupe :

— Maître, dit-il, voici les paroles de Dara : « L'illustre envoyé d'Iskender de Roum est attendu, et on lui rendra les honneurs qu'il mérite. »

— C'est bien, répondit le jeune cavalier avec un sourire à peine sensible.

Et le galop des chevaux souleva de nouveau la poussière rougie par le couchant.

Cependant une musique se fit entendre du côté du camp ennemi, et une centaine de guerriers à cheval s'avancèrent dans la plaine. Un homme les précédait portant un étendard pesant,

qui ne palpitait pas dans l'air. A voir cet étendard, tu aurais dit le soleil d'été, tant il était rayonnant et couvert de pierreries. L'étoffe, cependant, n'en était point précieuse ni rare ; il n'était point fait de soie ni de brocart, mais d'un large morceau de cuir grossier que les rois avaient couvert des plus splendides joyaux. Tu as déjà reconnu le tablier de Kaveh, l'antique forgeron (3). Bientôt les guerriers descendirent de cheval et s'avancèrent à pied vers l'envoyé d'Iskender. Celui-ci ordonna aussitôt à ses compagnons d'imiter les Iraniens, et alors se trouvèrent en présence, pour la première fois hors des combats, le tablier de l'Iran et le hibou de Roum.

A ce moment un noble guerrier iranien fit quelques pas en avant et s'agenouilla devant l'envoyé d'Iskender. Il appela d'abord les grâces d'Ormuz sur la tête du bienvenu, demanda aux dieux que la terre ne restât jamais vide d'un pareil chef, et que le chagrin ne montât jamais jusqu'à son cœur. Puis il dit :

— Je suis ton sacrifice. Je baise la poussière de tes pieds. Que tu apportes un message de paix ou de guerre, que tes paroles soient louanges ou injures, Dara le glorieux, padischah, maître du monde, te traitera comme son frère aimé.

Mais daigneras-tu nous apprendre ton nom, ô toi, qui apportes un message?

— Je suis Bithekoum, répondit l'envoyé, Bithekoum, l'esclave du plus grand des rois, d'Iskender, fils de Phéïlekous de Roum. Mon message est un bon message, et j'ai la bouche pleine de louanges.

— Suis-nous donc, et que ton entreprise soit heureuse!

Bithekoum, à ces paroles, pénétra dans le camp ennemi avec ses guerriers et les soldats iraniens qui lui faisaient cortège. On ne tarda pas à le conduire vers une tente ouverte du côté du fleuve afin qu'il pût jouir de la fraîcheur de l'eau. Il y entra après avoir donné tout bas un ordre au chef de ses guerriers; puis l'Iranien qui avait déjà parlé dit :

— Repose-toi pendant quelques instants, car voici le crépuscule. Lorsque le soleil ne sera plus qu'un souvenir et que la lune montera dans le ciel de saphir, Dara, fils de Darab, te recevra dans un festin.

Bithekoum, resté seul, se tint assez longtemps à l'entrée de la tente, debout; mais bientôt, et, comme distraitement, il se dirigea du côté du fleuve. Feignant de contempler le cours tumultueux de l'eau, il embrassa d'un coup d'œil

l'immensité du camp, qui semblait s'étendre jusqu'aux montagnes de l'horizon. Puis, ouvrant un livre qui contenait le récit héroïque d'une ancienne guerre, il se mit à se promener lentement au milieu des groupes de soldats qui le suivaient d'un regard plein de curiosité, et peu à peu s'éloigna de sa tente. Il paraissait lire attentivement, mais, en réalité, son regard, glissant en dessous, n'était avide que des guerriers, de leurs armes, de leur stature, et que du nombre des éléphants immobiles, des dromadaires et des chevaux. Il s'écarta considérablement de son point de départ, et, lorsqu'il voulut le regagner, il eut quelque peine à retrouver son chemin. Cependant, côtoyant la rivière, il reconnut une tente pour la sienne, et souleva brusquement les rideaux de l'entrée.

Alors il s'arrêta sur le seuil, ébloui. Vingt lampes d'or, posées sur des trépieds, éclairaient l'intérieur somptueux de cette tente, qu'emplissait un tendre parfum de roses mourantes; au centre, sur de pesants tapis amoncelés, était assise une jeune femme entourée de trente esclaves qui se tenaient debout, attentives. A cette vue, Bithekoum se mordit la main d'admiration. Il voulut reculer. Mais recule-t-on devant un trésor qui s'ouvre brusquement? Détourne-t-on les yeux

lorsque la claire lune ouvre dans le ciel son calice de lotus? Bithekoum, éperdu devant la jeune femme, contempla ardemment ses longs yeux sombres cerclés de surmêh, d'où les cils rayonnaient comme des flèches, son nez pur, semblable à un roseau d'argent, et sa bouche étroite comme le cœur d'un homme triste.

— Voici une fleur, se dit-il, qui a été dérobée au jardin d'Ormuz.

Et dans l'espoir de deviner la condition de cette jeune femme, il examina sa parure. Elle avait la tête ceinte de perles, et trois aigrettes blanches où se mêlaient des diamants se hérissaient sur son beau front. Un voile aérien, qui semblait des rayons de lune tissés, était un brouillard transparent autour de sa chevelure brillante comme l'eau. Un corsage étroit et long, ouvert en pointe par devant, ne voilait pas les blancheurs satinées de sa poitrine. Sa jupe de gaze brodée d'argent recouvrait une étoffe de soie vert de ciel, et ses petits pieds, ayant laissé échapper leurs fins souliers, montraient innocemment leurs doigts blancs et leurs talons rougis de henné.

— C'est une reine ou une péri, murmura Bithekoum.

Tout à coup la jeune femme se dressa et parut

comme un palmier tourmenté par l'orage ; elle venait d'apercevoir Bithekoum. Les esclaves, suivant des yeux le regard de leur maîtresse, poussèrent des cris d'épouvante et se renversèrent sur les tapis en se voilant le visage. Mais la jeune femme se tenait debout, la face fière et les yeux pleins de menace.

— Sacrilège! cria-t-elle! Comment as-tu osé violer le seuil sacré de ma demeure?

— Pardonne-moi, ô péri miraculeuse! répondit humblement l'envoyé d'Iskender; j'ai cru entrer dans ma tente et j'ai ouvert la porte du paradis.

— Tu as ouvert la porte d'une prison d'où tu ne sortiras que pour aller à une mort infâme. O imprudent! ignores-tu donc que je suis Rouscheneck, fille de Dara, et que, pour avoir vu seulement la plus humble de mes esclaves, ton trépas serait inévitable?

Bithekoum courba la tête devant la fille courroucée du roi de l'Iran.

— O incomparable! ma vie est bien peu de chose pour payer les délices de t'avoir vue! Déjà les flèches de tes cils ont fait à mon cœur une plaie mortelle, et je consens à toutes les tortures si je dois à ce prix te contempler un instant de plus.

— Approche donc, dit cruellement Rouschenkec, et hâte-toi de me regarder, car bientôt deux cèdres courbés et redressés t'arracheront les membres, et avant le lever de la lune tu ne seras plus qu'un corps sans vie.

— Merci, dit Bithekoum.

Et en disant cette parole il s'avança les mains jointes, et plongea ses yeux chargés d'amour dans les yeux fixes et courroucés de Rouscheneck. Les esclaves s'étaient relevées, et, soulevant un coin de leur voile, elles considéraient curieusement l'audacieux inconnu.

— Qu'il est beau ! disait l'une tout bas.

— Que son front est hardi ! disait l'autre.

— C'est le fils d'une péri !

— Regarde ces bras de héros !

— Et cette poitrine de dieu !

Bithekoum s'était lentement agenouillé, et les yeux de Rouscheneck s'abaissèrent vers lui.

— Est-ce un fils de roi ? pensait-elle en considérant la fierté de cette stature dominatrice.

Et une langueur inconnue l'envahissait sous le regard ardent et humble de Bithekoum.

— Qui donc es-tu ? murmura-t-elle presque involontairement, et sentant que, malgré elle, s'éteignait la colère de ses regards.

— Je suis un envoyé d'Iskender, le grand roi ;

je venais porteur d'un bon message pour ton père, ô illustre ! Mais ma mission ne sera pas accomplie. Tu feras dire à mon roi que Bithekoum est mort après avoir goûté les joies du ciel suprême.

Rouscheneck, entendant ces mots, et remarquant d'ailleurs le costume de pourpre et d'argent qui parait le Roumi, s'écria :

— Oh ! ton crime ne sera donc pas puni ! Pour nous un messager est un hôte sacré ; et, pour si grand que soit l'outrage, il ne sera pas vengé !

Rouscheneck se cacha le visage dans ses mains, comme si elle eût été en proie au plus furieux désespoir ; mais, en vérité, elle voilait seulement le joyeux sourire de ses lèvres.

— O Rouscheneck, dit Bithekoum, cesse de te désespérer. De cette existence qui cause ton ressentiment je te délivrerai moi-même.

Il tira brusquement son glaive du fourreau.

— Arrête ! s'écria Rouscheneck en devenant pâle. Quelle que soit ma colère, je dois m'opposer à ton dessein, qui n'est point digne d'un messager illustre. As-tu le droit de compromettre le sort de deux royaumes, de trahir ton roi et de déshonorer mon père en tuant son hôte sous son toit ? Remets ton glaive au fourreau et éloignetoi. Sache que tu es le seul homme qui ait vu

mon visage, et que pour moi, à cause de toi, le monde est devenu noir, car je ne choisirai jamais un époux. Que deux hommes connaissent mon visage, cela est impossible; et toi, tu n'es pas d'assez noble race pour être admis dans un lit royal.

Un imperceptible sourire passa sur les lèvres de Bithekoum.

— O fille de Dara, répondit-il, de quelle ambition tu m'emplis le cœur! Dis-moi, Rouscheneck, aurais-tu pris pour époux Rustem le héros, s'il eût été d'humble origine? Aurais-tu accepté Isfundiar, s'il eût été fils de Kaveh le forgeron?

— Oui, dit Rouscheneck; tu parles des plus glorieux bienfaiteurs de l'Iran.

— Eh bien! Rouscheneck, souviens-toi de Bithekoum, car il sera ton époux.

Il s'élança hors de la tente, et la royale fille de Dara accompagna d'un long regard d'admiration l'humble Roumi qui lui avait dit : « Je serai ton époux. »

*
* *

Bithekoum, suivant le cours de l'eau, retrouva sa tente, non sans avoir plus d'une fois failli

commettre quelque méprise nouvelle, et à peine s'était-il étendu sur les tapis afin de goûter un moment de repos, qu'un pelewan s'avança vers lui, et, le saluant :

— Gloire du pays de Roum, dit-il, le maître du monde, le Keïani Dara, fils de Darab, désire te voir au festin qui commence.

— Je suis le sacrifice du roi, dit Bithekoum ; je suis le vil caillou que le soleil de sa clémence fait un moment étinceler.

Et, suivant le messager, il traversa une grande partie du camp entre deux haies de gardes, porteurs de torches, et atteignit la demeure royale, que les plus illustres des hommes ne considèrent pas, même de loin, sans trembler. Bithekoum, le cœur tranquille, entra.

Sous un toit immense, fait de soie écarlate, et d'où pendaient cent lampadaires parfumés, se creusait et s'arrondissait, au centre de la tente, sous les belles floraisons de quelques rosiers géants, un très grand bassin d'or incrusté de diamants noirs, où frémissaient les transparences de l'eau de rose et d'où s'élançait une gerbe, bientôt éparpillée en gouttelettes qui rafraîchissaient l'air.

Devant soixante tapis couverts de viandes délicates, soixante convives aux costumes superbes

étaient accroupis à d'égaux intervalles et formaient un grand cercle, à un point duquel resplendissait Dara, le roi du monde.

Sur un trône d'ivoire sculpté était assis le Keïani. Il brillait dans son immobilité sereine comme une mer calme au soleil de midi. Son front bas et large avait la blancheur de la trigonelle d'hiver, et, en voyant ses sourcils fins et ses yeux veloutés par les cils, tu aurais pu songer aux yeux de Rouscheneck, fille de Dara. Sa bouche aux lèvres de miel, dont un sourire faisait sourire le monde, n'était pas assez grande pour prononcer de dures paroles. Sa barbe et sa chevelure, habilement bouclées, tombaient sur sa poitrine et sur ses épaules, selon la mode des rois iraniens. Il était vêtu d'une robe de lin blanc, aux manches larges, qui, serrée au-dessus de ses hanches par une ceinture de pierreries, tombait en plis droits jusqu'à ses pieds posés sur un tabouret haut. Il portait un long bâton d'ivoire dans la main droite, dans la main gauche un grand lotus épanoui, sur le front une couronne conique, en or mat, et, ainsi paré, il demeurait grave et rigide.

Cependant Bithekoum regarda sans surprise la salle, les convives, le Kéïani lui-même; puis, s'étant avancé vers le trône, il se prosterna.

Dara, alors, abaissa son regard vers l'envoyé d'Iskender, et, remarquant ses bras, sa poitrine de héros, la majesté de son visage et la fierté de ses yeux, il sourit de plaisir.

— Que le regard d'Ormuz soit sur toi ! dit-il. Parle, jeune messager, l'oreille de la bienveillance est ouverte à ton discours.

Bithekoum se releva et répondit :

— Lumière du monde ! le roi des rois, Iskender, maître de Roum, implore pour toi ses dieux et les tiens, et il t'adresse ces paroles de douceur : « Depuis que l'Iran et le Roum sont en guerre, le ciel est couleur de sandaraque, la terre tremble et les fleuves sont teints de sang. Le cœur d'un roi doit devenir étroit lorsqu'il songe à toutes les blessures, à tous les désespoirs qui résultent de sa volonté. Pourquoi ne pas être puissants, l'un près de l'autre, comme deux cèdres magnifiques? Nous sommes au-dessus des hommes, pourquoi nous courber jusqu'à leur faiblesse? Pourquoi laisser l'orgueil mauvais escalader nos esprits inaccessibles? Si je te livre bataille, bientôt ton royaume n'existera plus, et ta fierté aura la rougeur au front. Si nous vivons en frères, la terre sera comme rajeunie, nos noms seront entourés d'un cortège de bénédictions, et les roses de la concorde fleuriront sous nos pieds. Renonce, ô

glorieux Dara, au tribut injuste que le Roum ne te doit plus, et soyons, au milieu des hommes, comme deux éléphants amis! »

Le roi admira la sagesse de ces paroles et la hardiesse du messager.

— Tu es le soleil du pays de Roum, dit-il; celui qui possède un tel serviteur doit avoir la bouche pleine de miel. Assieds-toi au pied de mon trône et réjouis-toi dans ce festin. Bientôt il te sera répondu selon tes désirs.

— Roi de l'Iran, répondit Bithekoum, le soleil n'est qu'un rayon de l'agrafe de ta ceinture. Ceux qui possèdent un tel maître doivent avoir le cœur gonflé de reconnaissance. Qu'Ormuz et les dieux de Roum permettent que la terre ne reste jamais vide de toi!

Puis Bithekoum s'assit à la place réservée aux messagers illustres, et il regarda de nouveau, avec plus d'attention, la salle et les conviés.

A la droite du roi étaient assis les princes fils de Dara, les conseillers et les pelewans de l'armée, puis les anciens guerriers illustres et les jeunes héros sans barbe encore; à la gauche du trône se tenaient Mayar et Dyanousipar, les fidèles destours du roi, possesseurs de l'avenir, puis les fils des plus nobles Iraniens et les chefs secondaires de l'armée.

D'un bout à l'autre de la tente circulaient sans cesse des esclaves nus, portant de lourds bassins d'argent et d'or, où fumaient abondamment des viandes exquises ; et les mets répandaient une odeur si agréable qu'on devinait bien qu'ils avaient été accommodés selon les recettes, précieusement transmises de race en race, qu'inventa Arhiman lui-même lorsqu'il se fit le cuisinier du cruel Zohak, le roi aux têtes de serpents. Les échansons remplissaient sans trêve leurs vases d'agate, et le vin limpide coulait dans les coupes d'or et de corne incrustées de turquoises.

On servit successivement devant Bithekoum une cuisse de gazelle rôtie entre des feuilles de haoma sacré ; des oiseaux indiens élevés pour le roi, et qu'on avait nourris de farine parfumée ; une côte de bélier sauvage cuite dans le suc de différents raisins ; des quartiers d'onagre et de jeune veau préparés avec du safran et du musc pur ; des légumes dont l'aspect surprit le jeune messager, et qui n'avaient pas de nom dans la langue de Roum ; des bassins de riz assaisonné du jus d'une grenade encore verte ; des citrons transportés à grands frais des bords de la Ganga, et confits dans du miel venu des monts d'Istakr, et enfin cent espèces de fruits prodigieux et tout à fait inconnus à l'étranger, et si charmants

de formes et si brillants de couleurs que Bithekoum, en y goûtant, crut qu'il mangeait des fleurs délicieusement savoureuses.

D'abord le festin fut silencieux. On n'entendait que le pétillement des gouttes d'eau de rose retombant dans le bassin et la résonnance profonde des plats d'or que les esclaves posaient sur le sol. Mais bientôt, le délicieux poison ayant coulé plus abondamment, et les convives tendant sans cesse leurs coupes béantes aux échansons, comme les petits de l'oiseau Simurgh élèvent hors du nid leurs becs grands ouverts, un bourdonnement de plaisir se fit sourdement entendre, et une musique lente et monotone, qui semblait venir d'entre les branches entrelacées des rosiers, commença de se répandre dans l'atmosphère onduleuse de la salle, et de s'y mêler aux vapeurs des aromates et du poison parfumé.

Alors le roi but une coupe de vin en l'honneur de Bithekoum; après quoi, un esclave porta successivement la coupe à chacun des convives placés à gauche.

Mais lorsque Bithekoum eut à son tour reçu la coupe royale des mains de l'esclave et l'eut vidée, le jeune messager d'Iskender, loin de la remettre à l'échanson, la cacha hâtivement dans son sein.

Le roi but successivement à la victoire, à la paix, aux péris des harems divins. Chaque fois il buvait dans une coupe plus large, de sorte que la quatrième fois la coupe voila entièrement la face renversée du Kéïani; et chaque fois aussi la coupe vidée par le roi circulait de convive en convive; mais quand Bithekoum avait bu, il mettait toujours la coupe sous son aisselle.

Un jeune échanson, s'approchant du padischah, lui fit remarquer la conduite singulière de l'ambassadeur, et Dara interpella Bithekoum en ces termes :

— Jeune messager d'Iskender, dit-il, pourquoi prends-tu ainsi soin des coupes?

— Maître du monde, répondit Bithekoum, il est un usage dans le Roum : les coupes appartiennent aux ambassadeurs. Si telle n'est pas la coutume de l'Iran, fais replacer ces coupes dans ton trésor.

Le roi sourit de cette réponse.

— Ce sera désormais l'usage dans l'Iran comme dans le Roum, dit-il.

Et il fit offrir à Bithekoum une coupe merveilleuse faite d'une seule turquoise et pleine de pierres précieuses. Le messager la mit dans son sein avec les autres.

Cependant l'ivresse commençait à réjouir le

cœur des Iraniens; elle entr'ouvrait les sourires et alanguissait les poses. Le roi passait ses doigts dans les longues boucles raides de sa barbe; les pelewans ôtaient leurs casques; les princes dégrafaient leurs ceintures de pierreries; et en même temps la musique s'anima peu à peu : on eût dit qu'elle suivait les progrès de la joie dans l'esprit des convives ou qu'elle était la voix de leur satisfaction toujours grandissante; et bientôt elle devint si forte qu'elle éveilla des groupes de danseuses, naguère invisibles, qui dormaient près du bassin, sous les roses touffues.

Lentement, ces péris terrestres se soulevèrent, en écartant de leur bras sans voiles les fleurs enivrantes qui protégeaient leur sommeil. Leurs longs yeux pleins de langueur s'entr'ouvrirent avec peine; elles étendirent le bras et se mirent debout avec des ondoiements de serpents qu'un rayon de soleil ravive.

Elles étaient vêtues d'un large pantalon de satin rouge serré à leurs chevilles où sonnaient des anneaux précieux, et le satin transparaissait comme une chair plus rose à travers une jupe de gaze évasée et brodée de palmes d'or. Un long corsage étroit enlaçait leur taille, que voilaient leurs chevelures brunes, dénouées, étoilées de fleurs, et leurs pieds étaient nus, et le henné avait rougi

leurs talons charmants et la paume de leurs mains.

Tout à coup un jeune garçon, au visage de femme, apparut au milieu d'elles, aussi beau qu'elles, et, poussant des cris musicaux, il les excita à la danse.

D'abord, dans un bâillement plein de grâce amoureuse, les danseuses courbèrent leurs corps souples en arrière, au point que la tête toucha presque les talons, et, marchant dans cette posture, sans jamais s'aider des mains, elles s'avancèrent jusqu'au pied du trône. Là, formant un groupe autour du jeune musicien, dont la voix claire ne cessait de se faire entendre, et, se redressant lentement, elles commencèrent à rhythmer leur mouvement selon la musique. Sans que leurs pieds remuassent, elles se tordaient en mille contorsions lentes et délicieusement pénibles, feignant de vouloir se détacher du sol, comme si elles y eussent été enracinées; puis tout à coup elles disparurent dans un tourbillonnement si rapide qu'on ne vit plus que des lueurs de satin rouge, des éclairs de pierreries et d'or, et les rayonnements noirs des chevelures autour des têtes. Après un instant elles s'arrêtèrent brusquement, et sourirent, palpitantes.

La musique changea de rhythme. Alors l'une

des danseuses, qui semblait la plus tendre et la plus frêle de toutes, se renversa languissamment en arrière; ses pieds et ses mains touchaient seuls le sol : elle était comme l'arche d'un pont du paradis. Le jeune garçon s'approcha d'elle et ficha en terre, par le manche, un long poignard très effilé, justement au-dessous des reins de la danseuse. Si le corps s'abaissait d'une coudée seulement, la lame pénétrerait mortellement dans les chairs. Le poignard étant placé, une autre danseuse vint s'étendre sur la première comme sur un lit de roses et de jasmins parfumés, se retourna, s'agita, fit mille soubresauts d'insomnie; peu après elle se mit debout, les deux pieds sur le ventre de la couche vivante, et une troisième danseuse, d'un bond, lui sauta sur les épaules, puis une autre grimpa sur les épaules de la troisième, puis une autre, et une autre encore, jusqu'à ce qu'enfin la gracieuse colonne eut atteint le faîte de la tente. Les reins gracieux de la frêle jeune femme qui soutenait la pyramide ployaient au point d'effleurer la lame luisante du poignard; mais par un brusque effort elle se tendait comme un arc, faisant chanceler ses compagnes. Bientôt elle les secoua si violemment qu'elles tombèrent ou feignirent de tomber l'une après l'autre. Alors, soulevant

avec lenteur ses pieds du sol, elle se dressa et s'éloigna du poignard dangereux en marchant sur les mains. Aussitôt les danses recommencèrent, plus voluptueusement tourbillonnantes, dans une musique plus ardente. Par leurs attitudes et leurs gestes les jeunes femmes exprimaient toutes les passions vives, et les assistants, de plus en plus ivres, accompagnaient les danses d'un chant, ou plutôt d'un long cri modulé sur deux sons, et heurtaient leurs coupes contre les bassins d'or. Grandissante jusqu'à la clameur, la monotone mélodie, que soutenait le bourdonnement du tambourin, communiquait aux danseuses une exaltation nerveuse excessive : elles se tordaient, allaient, venaient, fuyaient avec une prodigieuse vitesse, tandis que le jeune musicien courait au milieu d'elles, frappant la peau d'onagre et leur hurlant aux oreilles ; on eût dit qu'il leur soufflait des flammes, tant la démence de leurs trépignements s'exaspérait sous sa voix. Enfin, une à une, elles tombèrent exténuées ; la musique se ralentit ; le jeune garçon enterra les danseuses sous des roses et s'enfuit.

Et les convives vidèrent de grandes coupes en l'honneur de ces femmes plus souples que les panthères du Mazendaran.

A ce moment un nouveau venu pénétra sous

la tente, et pendant que ses yeux s'arrêtaient sur Bithekoum, il se mordit la main de stupeur, et sa face devint couleur de sandaraque. Il se trouvait que cet homme était le messager naguère envoyé au pays de Roum pour réclamer le tribut de mille œufs d'or. C'était à lui qu'Iskender avait répondu : « La poule qui pond les œufs d'or est partie pour l'autre monde. »

Ce messager s'approcha de Dara, et, se penchant vers la royale oreille :

— Maître du monde, dit-il d'une voix tremblante, ignores-tu donc que cet homme, assis à la place des ambassadeurs, n'est autre qu'Iskender, le roi de Roum lui-même?

Dara se rida le visage, et, malgré lui, jeta un regard vers Iskender.

— Il vient, continua le messager, pour compter tes soldats, examiner tes engins de guerre et surprendre ton plan de bataille.

— Quel audacieux! murmura Dara. Mais le lion s'est pris à son propre piège.

Or Iskender avait reconnu le messager et deviné ce qu'il disait au roi. Adroitement il s'esquiva sans être vu des convives aveuglés par l'ivresse, regagna en courant sa tente, y retrouva ses compagnons, auxquels il avait ordonné de rester toute la nuit en selle et de lui tenir un cheval prêt, et,

les voyant silencieux, immobiles et les rênes en mains :

— Mes amis, s'écria-t-il, la vie de votre maître, du grand Iskender de Roum, est en ce moment entre les pieds de son cheval !

S'ébranlant tout à coup, la petite troupe de guerriers roumis traversa le camp comme un tonnerre. Presque aussitôt cent cavaliers montés sur les chevaux les plus rapides de l'armée iranienne se mirent à sa poursuite en jetant de longs cris d'alarme. Iskender n'avait que peu d'avance. A travers la plaine inégale il galopait avec un tel emportement que le souffle lui manquait. Ses cheveux et ses vêtements étaient chassés en arrière par le vent que produisait sa course, et l'étendard, où disparaissait le hibou rouge et couleur de turquoise, fouettait cruellement le visage de celui qui le portait.

La lune dénonciatrice se tenait au centre du ciel, et sa clarté faisait luire çà et là des flaques d'eau, s'éparpillait sur les broussailles humides, accusait les angles des pierres, et piquait des étoiles à la pointe des casques, tandis que des ombres noires et nettes couraient sous les pieds des chevaux. La plaine, visible dans toute son étendue, ne montrait aucun rocher, aucune colline, aucune futaie où dérober un seul instant ses

traces. Les deux troupes ennemies couraient à cinquante pas l'une de l'autre, sans que les Iraniens aient pu encore atteindre les Roumis; et, de temps en temps, les guerriers d'Iskender tournaient la tête et regardaient furtivement en arrière.

— Maître, dit l'un d'eux, d'une voix qu'entrecoupait le vent, les chevaux de l'Iran sont plus rapides que ceux de Roum. Nos adversaires ne peuvent manquer de bientôt nous rejoindre. Et que fera ton armée sans toi? Que deviendra le pays de Roum si son roi est prisonnier? Fuis donc seul, par amour pour ta gloire et pour la nôtre; nous barrerons le chemin à ceux qui te poursuivent.

— Les Iraniens sont cent et nous sommes vingt, dit un autre, mais nous sommes des soldats d'Iskender.

— Nous ferons durer notre mort assez longtemps pour que tu sois hors de danger, dit un troisième.

— Vous êtes des héros! répondit Iskender très ému.

— Pars! pars! s'écrièrent les vingt cavaliers, tu honoreras notre mémoire et nous serons enviés des vivants.

— O vous qui allez mourir pour moi, dit le

roi en laissant couler ses larmes, je vous ferai si grands que moi-même je serai jaloux de votre gloire.

— Puisses-tu devenir maître de l'Iran et roi du monde ! crièrent les guerriers.

Iskender leur adressant le geste qui sépare, ils firent halte et se retournèrent tandis que le roi continuait à courir à travers la plaine. Ils se rangèrent sur une seule ligne, et, immobiles, attendirent. La lune blafarde faisait mentir ces visages héroïques qui n'avaient jamais pâli.

Mais déjà les Iraniens se précipitent sur la petite troupe et s'ensanglantent aux fers des lances. Le premier rang de leurs chevaux, plus rapides mais moins forts que ceux des Roumis, s'abat ; de sorte que le second est culbuté au milieu d'un grand tumulte d'armes heurtées et de coursiers cabrés. La ligne des guerriers d'Iskender est rompue par endroits, mais les hommes renversés se cramponnent aux pieds des chevaux qui voudraient passer outre, et, se laissant meurtrir et traîner sur le sol, ils leur plongent leur glaive dans le ventre. La chute de leurs ennemis les écrase, mais les coursiers sont morts et les cavaliers ne peuvent plus courir.

A travers le désordre et le bruit, la voix d'un chef iranien se fait entendre :

— Passez, crie-t-elle, ne vous arrètez pas à combattre ; le roi de Roum s'enfuit et nous échappe.

Et, bandant son arc, le chef lance une flèche vers une lueur argentée que par moments on aperçoit encore dans la plaine sous la lune. La flèche s'élève, brille un instant, puis se perd dans la clarté diffuse.

Les soldats roumis semblent se multiplier ; ils frappent de tous côtés, effarent les chevaux, forment des barrières avec leurs lances croisées, et, lorsqu'ils sont frappés eux-mêmes, leurs cadavres renversés font choir leurs adversaires. Enfin le nombre les accable ; ils halètent, mutilés et sanglants, ils défaillent, et en expirant ils songent que leur mort sauve la vie du roi et qu'ils ont conquis de glorieuses funérailles.

Un seul, tout jeune encore, et beau comme une vierge, tourne son dernier regard brillant de larmes et plein d'un amer regret vers la face pâle de la lune.

Les Iraniens veulent poursuivre leur course, mais il est trop tard. Un galop tumultueux retentit du côté du camp roumi. Ils s'arrètent et se consultent. Ils sont harassés, ils sont rompus, ils saignent. Ceux qui ne sont pas blessés sont morts. Iskender est hors de leur atteinte. Une

multitude s'approche. Les vainqueurs tournent bride et s'enfuient vers leur camp.

Et bientôt les soldats envoyés par Iskender au secours de ses défenseurs arrivent sur le champ de la victorieuse défaite. Ils trouvent les Roumis immobiles, étendus sur le dos, le visage tourné vers le ciel, et autour des morts la lune se mire dans des flaques de sang. Les vivants, silencieusement, laissent couler leurs larmes, tandis que leurs chevaux flairent les cadavres avec épouvante; puis, ayant mis pied à terre, ils relèvent les corps encore tièdes, les chargent sur leurs épaules, non sans s'être penchés vers eux dans l'espoir de surprendre quelque signe de vie encore, et, pleins de tristesse, s'en retournent lentement vers le camp roumi.

Couvert de sueur et de poussière, Iskender était rentré sous sa tente, aux acclamations de l'armée inquiète de son absence. Il trouva Aristatalis couché sur des coussins et profondément endormi.

— Maître, dit-il en lui frappant sur l'épaule, j'ai vu leur armée, j'ai vu leurs moyens d'attaque et de défense, j'ai conquis la certitude de la victoire; mais j'ai perdu mes meilleurs guerriers.

— Ah! bâilla Aristatalis en se retournant pour reprendre son sommeil interrompu.

— Chien! dit le roi en le poussant du pied,

c'est ainsi que tu t'intéresses à mes aventures!

— Les choses de la guerre ne me concernent pas; je ne m'occupe que de science et de sagesse.

— Vraiment, dit Iskender; eh bien! je te nomme historien de mes batailles, et dès demain tu m'accompagneras au combat.

Aristatalis se dressa sur son séant, le visage bouleversé par l'inquiétude; mais le roi tourna le dos et appela ses esclaves. On lui ôta ses vêtements et on frotta son corps avec des herbes aromatiques et fortifiantes. Après quoi, s'étant enveloppé dans des étoffes de lin, il s'étendit sur sa couche.

*
* *

Le lendemain, dès que la prunelle d'or se dilata et regarda le monde, l'armée des Roumis s'agita et se prépara aux batailles. On attela les chariots, on rassembla les bagages et les munitions. Les chevaux furent sellés et les armes rendues brillantes pour la fête.

Casqué d'or, ceint pour le combat, Iskender sortit de sa tente afin de jeter sur toutes choses le coup d'œil qui blâme ou approuve et pour

enthousiasmer les soldats par sa présence.

Il aperçut tout d'abord les vingt guerriers morts pour lui ; ils étaient couchés sur des litières, couverts de leurs armes et pâles comme la lune. Iskender poussa un grand soupir à leur aspect, et, s'approchant d'eux, il les baisa l'un après l'autre sur la tête et sur la poitrine. Puis il ordonna qu'on les transportât en grande pompe à Ammourieh, et que leurs funérailles fussent pareilles à celles des rois.

Ce devoir rempli, il fit le tour du camp, distribuant des ordres, des louanges, des encouragements. Aristatalis le suivait, plein de souci. Il était pâle. Ses oreilles seules restaient rouges. Son visage se tournait fréquemment vers le visage pur et tranquille d'Iskender, comme s'il eût voulu y surprendre la pensée; un imperceptible sourire plissait les lèvres du roi. Aristatalis gémissait, pareil à un homme torturé par quelque maladie.

— Qu'as-tu donc, ô le plus sage des hommes ? demanda Iskender.

— Je suis comme si j'allais mourir, dit le philosophe d'une voix lamentable. Il me semble que des armées de rats me rongent les entrailles, et ma tête est près d'éclater.

— C'est sans doute l'espérance trop violente de

mon prochain triomphe qui te met dans cet état. Mais la promenade que je te ferai faire tout à l'heure te remettra, assurément.

— Tu ne penses pas sérieusement à t'embarrasser d'un vieillard tel que moi? dit Aristatalis d'une voix qui, malgré lui, s'entrecoupait.

— Ta modestie te fait honneur; les vieillards tels que toi sont des hommes à l'apogée de leur vie et pleins de force encore. Si tu avais des cheveux, ils seraient gris plutôt que blancs.

— Blancs! blancs! grand roi! ils seraient blancs comme la neige.

— Enfin, j'ai besoin d'un historien, et, pour bien raconter et bien décrire, il faut avoir vu.

— J'ai la vue mauvaise, dit Aristatalis.

— Pas du tout; tu déchiffres sans effort les manuscrits les plus compliqués, et tu reconnais à la distance d'un farsang les gens qui te veulent du mal.

— N'importe, je suis l'historien de la sagesse et non celui de la folie.

— Voudrais-tu dire que je suis un fou? dit le roi, feignant la colère.

— Oh!... s'écria Aristatalis avec un geste de dénégation.

— Avoue donc que tu as peur. Mais vois tous ces guerriers qui chantent et s'apprêtent gaiement

au combat; ils sont pleins de jeunesse, et ce soir ils seront peut-être des corps sans vie. Toi à qui il reste peu de temps à vivre, comment peux-tu trembler tandis qu'ils rient?

— Un jour d'un homme savant vaut mieux que toute la vie d'un ignorant, dit le philosophe. Si les œuvres d'Aristatalis restent inachevées par la faute d'Iskender, Iskender sera maudit par la postérité, bien qu'il n'ait pas tremblé devant l'ennemi.

— Je te jure de terminer moi-même tes œuvres si tu es tué dans cette bataille.

— En ce cas, mes ouvrages philosophiques se termineront en épopée et en récit de brutalités guerrières.

— Finissons-en! dit Iskender sévèrement. Je suis guerrier autant que roi, et je veux que ceux qui m'approchent se plaisent aux batailles.

Aristatalis courba la tête et, obligé de se taire, il suivit le roi, qui entra dans la tente de Nahid et lui offrit la coupe pleine de pierreries que lui avait donnée Dara.

— Mère, dit-il, voici une coupe précieuse que j'ai gagnée au péril de ma vie. Garde-la comme un exemple des trésors que je vais conquérir. Retourne à Ammourieh et tiens tes yeux fixés vers la route par laquelle devra venir la nouvelle de ma victoire.

— O mon roi! dit Nahid, puissent les dieux protéger ton corps charmant contre les lances et les flèches!

— Les dieux t'exauceront, ô reine!

Et Iskender s'éloigna après avoir tendrement salué la noble fille de Pheïlékous.

Une heure plus tard, ayant fait un léger repas, le roi monta sur un cheval magnifique, la lance en main, le bouclier au bras. Aristatalis était à ses côtés sur un coursier de guerre; il tenait un rouleau de parchemin et une pointe d'ivoire. Les trompettes éclatèrent; les cymbales et les tambourins firent un bruit héroïque; on déploya les étendards, et l'armée immense s'ébranla. Tu aurais dit une armée de lunes et d'étoiles, tant le grand soleil faisait resplendir les cuirasses et les boucliers.

Comme si elle eût entendu le signal donné par Iskender, l'armée de Dara, au même instant, sortit du camp dressé sur l'une des rives du Paras, traversa le fleuve sur un pont de radeaux, et vint peu à peu se ranger en bataille dans la plaine, au son du tal, du tambourin et des clochettes indiennes.

D'abord apparait le pelewan Piram-Zadeh, descendant du glorieux guerrier Piram-Visa, qui

fut ministre d'Afrasiab, roi du Mazendaran. Il marche fièrement à la tête de trente mille cavaliers.

Après lui viennent les troupes d'Ecbatane et de Kingavar, conduites par un jeune chef à la belle stature. Il a conquis sa gloire dans une bataille contre le fagphur de la Chine, en sauvant l'étendard de Kaveh, mis en péril. Sa parure militaire est riche et recherchée; il ne porte pas de cuirasse, mais des vêtements de soie du plus beau tissu. Derrière lui, ses soldats marchent par carrés de cinquante hommes; ils sont armés de la massue et du large glaive, et vêtus de robes peu longues faites d'étoffes éclatantes.

Ensuite arrivent les guerriers du Hamaveran, la tête couverte d'un bonnet conique en peau d'agneau, le manteau retenu au cou par une corde noire; ils ont à la ceinture un poignard, à la main une hache.

Puis Rustem, le guerrier magnifique, s'avance. Il a pour aïeul Rustem, le sublime héros de l'Iran; Rustem, fils de Zal, fils de Sam; Rustem, vainqueur des divs, libérateur des rois, soleil du monde. Il possède Kabul, Zabulistan et Neemroz, que lui a léguées son ancêtre. Il possède aussi la force et la bravoure. Sa poitrine est large,

sa taille haute comme celle d'un cyprès, ses yeux sont deux narcisses, ses bras deux massues. Quiconque revivrait de ceux qui vécurent dans le temps disparu où régnait Kaï-Kosrou, s'écrierait, en présence de ce jeune lion : « Voici Rustem le héros. » Écoute de quelle manière il est vêtu, car tu sauras alors comment était vêtu Rustem le Grand lui-même lorsqu'il alla de l'Iran dans le Mazendaran, lutta contre les dragons et les divs, et délivra Kaï-Kosrou, prisonnier d'Afrasiab. Semblable à son aïeul, le jeune guerrier, monté sur un cheval aux reins puissants, porte une robe en mailles d'or qui lui couvre le visage à partir des yeux, retombe sur la poitrine et sur les bras, se plisse à la taille sous une ceinture parée de perles et caresse les genoux d'une frange sonore. Une longue jupe de satin blanc, où l'on broda en des cercles de roses Simurgh, l'oiseau divin par qui Zal fut élevé, dépasse la robe de mailles et laisse voir le bout des pieds chaussés de bottines d'or. Sur la tête de Rustem s'élève un casque dont la matière disparaît sous un entassement de pierres fines et que surmonte un grenat énorme; derrière son cou flottent les deux bouts d'un voile de gaze lamé d'or, parure suprême que les rois seuls peuvent porter. Il tient de la main droite une lance lourde et longue,

qu'il appuie sur son épaule et entre les oreilles de son cheval; il tient de la main gauche un bouclier rond et bombé. Sur sa cuisse pendent l'arc et le carquois plein de flèches. A sa selle est accrochée une massue à tête de bœuf. Et sache que c'est la massue même du grand Rustem. Son cheval est issu de Raschk et s'appelle Raschk, comme le cheval de Rustem; il a le poitrail entièrement enveloppé d'une cuirasse faite de petites lames de fer jointes par des clous noirs. Les soldats qui suivent le petit-fils de Rustem sont les plus redoutés de l'Iran et de Touran, ils rendent la terre étroite pour leurs ennemis.

Peu après défilent, nombreux comme les grains de poussière de l'été, les hommes du Kerman, de l'Elbroz, du pays des Cyprès et de l'Azerbaidjan, les uns ayant le casque de bronze surmonté d'une pointe ou d'une touffe de plumes, le large pantalon et la tunique courte, les autres le bonnet à trois pointes ou la couronne unie; ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, tous chargés d'armes belles et terribles : massues, lances, épées indiennes, arcs pesants aux flèches venimeuses; quelques-uns portent, arme formidable entre toutes, pendue par une longue chaîne au flanc des cavaliers, la sphère de bronze qui brise les crânes et rompt les cuirasses.

Enfin paraît Dara, fils de Darab, fils de Bahman, Kéïani, dans un char qui a un essieu d'argent, des roues pleines, semblables à des lunes, et qui est tiré par cinq chevaux aux belles crinières, attelés de front. Le roi des rois, ceint pour le combat, se tient debout, appuyé sur son arc. Sa large couronne est dépassée par un casque semblable à un œuf de condor et autour duquel s'enroule une écharpe de gaze, dont les longs bouts frémissent; sur sa robe de lin blanc tremblent des perles qui ont la forme de gouttes d'eau prêtes à tomber, et son manteau royal, rejeté en arrière, est retenu sur la poitrine par une agrafe d'or.

Dara semble attirer sur lui tous les rayons du soleil, tant resplendissent sa coiffure, les ornements de ses oreilles, ses colliers et ses bracelets. A son aspect les guerriers poussent des cris de joie et heurtent glorieusement leurs armes, certains que la présence du roi du monde leur assurera la victoire.

L'un à droite, l'autre à gauche du char, marchent Mahiar et Djanousipar, les fidèles destours de Dara.

Derrière eux sont rangés les porteurs de lances, milice réservée à la garde du roi; ils sont reconnaissables à leur longue robe plate et à leur

couronne de fer; ils ont pour armes la lance, l'arc passé au bras gauche, et le double trident accroché derrière le dos à l'étui des flèches.

Or, quand cette innombrable multitude de héros se fut mise en marche, la terre trembla et ondula comme une mer, le ciel parut couleur de sandaraque, une poussière épaisse s'éleva dans l'air, et tu aurais dit que le soleil était devenu noir. L'immense bruit de pas de l'armée iranienne emplissait le monde, et au loin, comme un écho puissant, grondait le tumulte de l'armée roumie.

En face l'un de l'autre, les deux peuples étaient comme deux nuages de tempêtes s'élevant de chaque horizon et dévorant peu à peu le vert limpide du ciel.

Bientôt un quart de farsang seulement sépara les ennemis; mais le front des armées était long de plus de mille farsangs. Tu aurais cru voir deux océans prêts à se combattre.

Lorsque les Iraniens aperçurent les Roumis à si peu de distance, ils s'arrêtèrent, et, selon leur méthode guerrière, disjoignirent leurs rangs et s'éparpillèrent de tous côtés. Iskender fut surpris de cette manœuvre, et, après avoir demandé conseil au blême Aristatalis, qui, son parchemin et sa pointe d'ivoire en mains, tremblait et

claquait des dents, bien que le soleil resplendît ardemment, il ordonna aux cavaliers roumis de se précipiter, rapides comme le vent du nord, et d'attaquer l'ennemi. Les chevaux aux narines frémissantes s'élancèrent d'un galop furieux; mais les Iraniens se dérobèrent de ci, de là, et s'enfuirent, entraînant les guerriers d'Iskender à leur poursuite. Puis, tout à coup, sans cesser de galoper, ils se retournèrent sur leurs selles et lancèrent des milliers de javelots et de flèches avec tant de dextérité que chaque dard blessa un homme. Déroutés par cette façon de combattre en fuyant, les Roumis ne savaient ni comment se défendre ni où frapper; leurs flèches allaient toujours se ficher en terre à quelques pas des Iraniens, qui savaient les éviter avec une adresse inouïe.

Iskender se rida le visage en voyant l'hésitation de ses soldats et la manœuvre inattendue des ennemis. A ses yeux perdre confiance en la victoire, c'était le commencement de la défaite; et au premier choc il voyait ses guerriers ébranlés regardant leurs compagnons blessés se tordre et gémir sous la morsure venimeuse des flèches.

Le roi courba la tête pendant quelques instants, mordillant ses lèvres et abaissant ses sourcils sous l'effort d'une puissante concentration de

pensées; mais, soudainement, avec un sourire de triomphe, il tira son glaive, qui scintilla comme une flamme, et s'élança lui-même en avant, entraînant toute son armée derrière lui. Un effroyable tumulte résulta du cliquettement de tant d'armes et du galop de tant de chevaux; la terre résonnait comme un tambourin. Le monde s'épouvanta, et les Iraniens furent étonnés.

Dara s'était retiré sur une éminence rocheuse. Les chevaux de son char grattaient le sol du pied, et ses deux fidèles destours se tenaient immobiles auprès de lui. Le roi regardait ses pelewans, ses héros et son armée innombrable; il souriait, sûr du triomphe. Mais il n'y avait qu'un Iskender dans le monde; et lorsqu'il se précipita avec ses guerriers d'un élan irrésistible, les rangs des ennemis se rompirent, dans une confusion qui n'avait plus rien de simulé.

Une grande inquiétude s'empara des Iraniens. Plusieurs groupes restèrent isolés au milieu des Roumis; ils furent renversés, et l'armée leur passa sur le corps. Devant cette course impétueuse, les meilleures troupes de Dara furent contraintes de reculer; elles tournèrent bride, et, plus rapides que les gazelles, s'enfuirent, tout en lançant en arrière une grêle de flèches empoisonnées.

Seul, Rustem, le guerrier aux yeux charmants, n'avait pas reculé. Avec ses guerriers intrépides, il était au milieu de la bataille comme un rocher inébranlable; les Roumis se brisaient contre lui. La massue à tête de bœuf amoncelait les morts; Raschk semblait un cheval d'airain rivé au sol, et Rustem resplendissait dans sa robe d'or comme le soleil entre les nuages. Les Roumis eux-mêmes l'admiraient; mais tous ceux qui passaient près de lui n'allaient pas plus loin; son bras de héros, chargé de la massue illustre, s'élevait et retombait sans cesse. Tu aurais dit un effroyable forgeron ayant des crânes pour enclumes.

Cependant l'armée d'Iskender n'avait pas ralenti sa course d'avalanche. Les Iraniens s'éloignaient toujours; mais ce n'était pas une défaite sans revanche, car ils accablaient de flèches leurs ennemis, et bien des Roumis étaient morts sur leurs chevaux qui galopaient toujours.

Tout à coup des cris de terreur s'élevèrent dans l'armée de Dara. Une épouvante inexprimable s'empara de l'immense multitude; il sembla qu'elle fût prise entre deux armées. Iskender souriait et excitait ses soldats à accélérer, s'il se pouvait, leur course.

— Ils sont perdus! cria-t-il d'une voix éclatante

comme un clairon de victoire. Courage! le combat touche à sa fin!

C'était le Paras, le fleuve large et rapide sur les rives duquel les Iraniens avaient campé; c'était le fleuve qui causait à présent leur désastre, car il leur coupait la retraite. Et c'était ce qu'avait voulu Iskender.

Piram-Zadeh, le pelewan, ordonna aux Iraniens de faire volte-face, de se précipiter à la rencontre des Roumis et de les vaincre dans un combat corps à corps. Il n'était plus temps; l'impulsion terrible acquise par l'armée d'Iskender les refoula violemment. Les chevaux furent renversés, les cavaliers écrasés, et une déroute générale emporta les vaincus. Dara repassa le Paras sur le pont de radeaux; ses fidèles destours et ses pelewans le suivirent. L'étroit chemin de planches ne put être atteint par la masse des fuyards effarés. La poussée de l'armée roumie faisait déborder du rivage dans l'eau des milliers de soldats et de chevaux. Quelques Iraniens, jetant leur cuirasse et leurs armes, nageaient à grand' peine et atteignaient l'autre bord; mais la plupart, n'ayant pu se débarrasser de leurs armures pesantes, se noyaient longuement, et leurs cadavres s'en allaient au cours de l'eau.

Il se fit un tel massacre d'Iraniens sur le bord

du Paras que pendant deux jours entiers le fleuve roula des flots rouges. Iskender se résigna à cette cruauté afin d'inspirer une terreur profonde et durable aux Iraniens, et pour que, dans la suite, sa présence suffît à faire s'agenouiller les plus braves.

Tout ce qui échappa de l'armée de Dara aux glaives des soldats roumis s'enfuit et disparut de la vue. Rustem seul, qu'une armée entière n'avait pu ébranler, était resté en arrière, entouré des quelques guerriers qui lui restaient fidèles. Couvert de sueur et de sang, le casque bosselé, le glaive rompu, la robe d'or grise de poussière, il crispait ses poings, se lamentait et versait des larmes de sang. Raschk, blessé, les naseaux en feu, fouillait la terre d'un sabot furieux.

— Maître, disaient les guerriers, ces hommes étaient des ahrimans; ils nous ont vaincus par un pouvoir surnaturel.

— Le grand Rustem, dit Rustem, a vaincu les divs et les ahrimans.

— En prenant cette armée soldat à soldat, tu l'aurais pu vaincre, bien qu'il eût fallu combattre pendant plusieurs années; mais le bras d'un homme ne peut pas atteindre à deux farsangs.

— Le grand Rustem, dit Rustem plein de

sanglots, a battu seul l'armée entière d'Afrasiab, et, sans l'aide d'aucun, a délivré son roi.

— O le plus illustre des guerriers! s'écrièrent alors les soldats, Dara est peut-être en ce moment prisonnier d'Iskender, comme Kaï-Kosrou le fut d'Afrasiab. Qui délivera notre roi si Rustem se laisse vaincre par la douleur?

Rustem, à ces paroles, releva un instant la tête; mais il la laissa retomber sur sa poitrine, et ses bras pendirent le long de son corps. Voyant cela, ses guerriers prirent la bride de son cheval et entraînèrent le triste héros loin du champ de bataille.

Vers le soir, Iskender, roi de Roum, poussa son cheval dans le fleuve Paras, qu'il traversa lentement, et toute son armée, sur deux farsangs de longueur, y entra avec lui. Or, au moment où le cheval du roi commençait à nager, un grand cri se fit entendre à peu de distance et un corps disparut sous l'eau. Iskender se pencha vivement; plongeant son bras dans le fleuve, il en retira Aristatalis dans un lamentable état; et, le soutenant par l'encolure de sa robe, le roi l'entraîna jusqu'à l'autre rive.

Depuis le moment où Iskender s'élança à la tête de l'armée, l'infortuné philosophe, à vrai dire, était évanoui; mais, maintenu par son

cheval à la gauche du roi, il avait passé pour héroïque aux yeux de tous. L'immersion brusque le ranima, et lorsqu'il fut déposé sur le rivage il promena autour de lui des regards pleins d'effroi.

— Quelle bataille! murmurait-il, quelle déroute! quelle panique! Les Iraniens sont des héros.

Iskender riait de voir un philosophe en un tel état.

— Maître, dit-il, qu'as-tu fait de ton parchemin?

— Roi, balbutia Aristatalis en regardant ses mains vides, lorsqu'il s'agit de sauver sa vie, on est excusable de perdre de vue un misérable morceau de parchemin.

Iskender tendit au philosophe une feuille de satin blanc et une tige de roseau trempée dans le musc et l'or.

— Écris, dit-il.

— Il vaudrait mieux pour ta gloire ne pas immortaliser cette bataille.

— Écris, répéta le roi.

Aristatalis s'assit sur le sol et, ramenant ses genoux vers sa poitrine, attendit les paroles d'Iskender.

— Appelle d'abord la faveur des dieux, dit le roi, sur l'illustre reine du Roum, veuve de Pheï-

lékous, mère du plus glorieux des hommes.

Les lettres d'or commencèrent à briller sur le satin.

— « Grande reine, continua le roi, dictant toujours, je suis dans le camp des Iraniens; leur armée est défaite; ton fils est vainqueur. Comme les feuilles sèches par le vent d'automne, ils ont été dispersés par mon souffle. Dara, roi de l'Iran, a tourné la tête de ses chevaux et entraîné son char de bataille vers l'horizon où le jour devient la nuit; les longues boucles de sa barbe se sont éparpillées dans le vent de la fuite; son front a humilié la couronne de nos ancêtres, et j'ai planté l'effroi dans son cœur comme un drapeau victorieux entre les pierres d'un rempart. »

— Maintenant, ajouta le roi, qu'un messager rapide se dirige vers Ammourieh.

Et lorsqu'il eut vu partir le messager, il pénétra dans le camp des Iraniens, le cœur troublé par une émotion vive.

Arrivé près des tentes royales, maintenant désertes, il descendit de cheval et, ordonnant qu'on le laissât seul, il se dirigea à travers elles jusqu'à la tente où la veille lui était apparue la fleur du jardin d'Ormuz, la fille du roi de l'Iran.

Pâle et la main tremblante, Iskender souleva la tenture de soie indienne qui voilait l'entrée, et

son cœur devint étroit devant ce silence, ce désordre et ce vide. Il revit en pensée Rouscheneck belle et fière, au regard courroucé, aux lèvres tremblantes de colère, et il songea combien sa victoire l'éloignait de la fille de Dara. Poussant alors un long soupir, il se jeta sur le sol, et, cachant son visage dans les coussins tout parfumés d'elle, il laissa couler ses larmes. Bientôt, vaincu par la rude fatigue du combat, le roi de Roum s'endormit, et son rève continua ses pensées d'amour.

Et pendant ce temps l'infortuné Dara gagnait Istakr (4) avec ses destours, ses pelewans et les débris de son armée harassée ; il faisait fermer les portes de la ville et envoyait en tous sens des messagers afin d'appeler auprès de lui tous les guerriers de l'Iran et du Touran.

*
* *

Or, à Istakr, Rouscheneck s'était retirée avec ses esclaves dans l'appartement le plus sombre de son palais. Assise sur un trône d'ivoire, elle cachait son visage dans ses cheveux et pleurait des larmes de sang. Autour d'elle se lamentaient cent esclaves.

Tout à coup la jeune princesse releva la tête ; elle descendit de son trône et chassa d'un geste les femmes qui l'entouraient, ne gardant auprès d'elle qu'Homaï, la fille du plus noble des pelewans iraniens.

— Sais-tu pourquoi je pleure ? dit Rouscheneck en plongeant son regard humide dans les yeux d'Homaï.

— Bithékoum ! murmura Homaï à voix basse.

— Ah ! tu l'as deviné ! s'écria la fille de Dara en saisissant un poignard ; d'autres pourraient le deviner comme toi. Donc, je t'en supplie, bonne compagne, au nom de notre ancienne et fidèle amitié, plonge cette lame dans mon cœur criminel.

Homaï se saisit du poignard afin que la princesse ne pût s'en frapper.

— Douce maîtresse, dit-elle, quelle autre que moi peut deviner la pensée de Rouscheneck ? Ne prive pas la terre de ta divine présence. Cet amour s'effacera de ton cœur, et tu maudiras Bithékoum comme tu maudis Iskender et toute son armée.

— Ah ! tu ne sais pas, dit la princesse, que l'idée qu'il peut être mort dans le combat est la seule source de ma douleur ! Le monde me semble noir à cause de cette idée, et si un messager

venait m'apprendre qu'il vit sans blessures, mes yeux coupables se sécheraient et oublieraient de pleurer sur le désastre de l'Iran.

— Les volontés d'Ormuz sont obscures, dit Homaï en soupirant ; il faut se soumettre à lui. Il t'a cruellement frappée ; mais peut-être te réjouiras-tu un jour à cause de cette douleur. Zal, qui naquit avec les cheveux blancs, fut pris d'un amour sans bornes pour Roudabeh, fille du roi de Kabul, Mahab, qui descendait du cruel Zohak ; la paix fut conclue entre le Kabul et l'Iran, et de l'union de Zal avec Roudabeh naquit Rustem. Bhaman aima sa fille Homaï, dont je porte le glorieux nom, et de son amour naquit Darab, père de Dara. Peut-être le sentiment involontaire dont tu gémis porte-t-il en lui le dénouement et la fin des malheurs qui frappent l'Iran.

Rouscheneck embrassa tendrement Homaï, et comme en ce moment le corbeau nocturne ouvrait ses ailes, la princesse se retira dans la salle du repos ; mais tant que dura la nuit elle versa de la cendre sur ses cheveux, déchira sa chair et pleura du sang.

Le soleil s'éleva de l'horizon et la terre devint comme une lampe d'or ; le faîte des palais s'illumina ; la grande ville des rois de l'Iran commença à s'emplir de bruit. Dès que la plaine

d'Istakr fut inondée de lumière; les soldats, postés sur les murailles, aperçurent l'armée d'Iskender qui s'avançait au milieu d'un nuage de poussière dorée, plein de lueurs de cuirasses. Aussitôt les sentinelles donnèrent l'alarme. Et tous les Iraniens coururent à leurs armes, et ils se rassemblèrent sur les remparts.

A la nouvelle de cette approche redoutable, Dara se rida le visage d'étonnement. Il n'avait pas imaginé qu'Iskender attaquât si brusquement Istakr, et sans s'être accordé le temps d'un juste repos. Les chefs tributaires auxquels il avait ordonné d'envoyer des armées à son secours ne devaient pas encore avoir aperçu sur le chemin les messagers royaux.

Cependant les Iraniens, pleins d'appréhension, se regardaient l'un l'autre, cherchant à s'encourager du courage l'un de l'autre. Mais chaque soldat, voyant le visage de ses compagnons blême et soucieux, blémissait davantage et sentait le froid de la peur courir dans ses veines. Tous se souvenaient de la défaite cruelle et du massacre de la veille, et ils tenaient Iskender pour un ahriman ou un dieu.

Et l'armée roumie avançait rapidement; elle n'était plus qu'à un demi-farsang d'Istakr. Une nuée de flèches s'envola des murailles vers elle.

Mais, au lieu de répondre à l'attaque, l'immense armée s'arrêta et l'on vit un guerrier s'approcher, seul et laissant flotter autour de lui le drapeau de la paix. Lorsqu'il fut au pied de la ville, il leva la tête, et sa voix éclatante se fit entendre de tous les Iraniens. Il dit, répétant les paroles d'Iskender, maître du Roum :

« Mon armée est une armée de héros invincibles ; mon courage, comme ma volonté, est inébranlable. Si vous persistez à lutter contre un roi dont tous les désirs s'accomplissent, bientôt il ne restera de l'Iran et des Iraniens que des monuments écroulés et des cadavres dépecés par les vautours. Mais si, reconnaissant votre démence, vous vous soumettez au roi du monde, rentrez paisiblement dans vos maisons, laissez ouvertes les portes de la ville, et que les pelewans s'étendent pour un long repos ; car un règne de paix et de douceur commencera sous Iskender, roi de l'Iran, du Touran et du Roum. Sachez aussi, ô Iraniens, que je suis de la race des Kéïanis, que Darab était mon père et que je fus son fils avant Dara, le frère criminel qui usurpa mon trône. Je parle avec la bouche de la justice et de la sincérité. Revenez de vos erreurs et reconnaissez Iskender pour votre roi légitime. Si, dans le temps nécessaire à compter les grains de

blé contenus dans une demi-mesure, les portes d'Istakr ne s'ouvrent pas devant le roi de l'Iran, le soleil deviendra noir, et il y aura tant d'Iraniens massacrés que les moulins seront mis en mouvement par les flots de leur sang. »

En entendant ces paroles, les soldats, qui n'espéraient déjà plus de lendemain, et dont la chair frissonnait dans l'appréhension des blessures prochaines, se sentirent comme rajeunis. Quelques pelewans dont la barbe était grise se rappelèrent le mariage de Darab avec la fille de Pheïlékous, et jugèrent qu'Iskender pouvait être fils de Darab. Ils le reconnurent pour Kéïani et roi de l'Iran, et, à la tête de leurs soldats, descendirent vers les portes. Mais la plupart des Iraniens protestèrent contre cette lâcheté et voulurent rester fidèles à Dara. Un grand désordre résulta de ces deux volontés contraires : les uns défendirent les portes, que les autres voulaient ouvrir, et une mêlée effroyable, où les Iraniens s'entre-tuaient, emplit Istakr de son bruit guerrier.

Dara, instruit de ces choses par ses fidèles destours Mayar et Djanousipar, arracha sa barbe auguste et pleura du sang. Pour lui la terre était devenue étroite ; Iskender versait sur lui la honte et le désespoir. Le Roi des rois était vaincu et le trône de Kéïan outragé. Suivi de ses destours

Djanousipar et Mayar, Dara, fils de Darab, fils de Bhaman, Kéïani, sortit d'Istakr par un souterrain de son palais, et s'enfuit vers le Kerman lointain.

Pendant ce temps les soldats qui essayaient de défendre les entrées de la ville commençaient à plier ; ils devenaient de moins en moins nombreux et ne luttaient plus qu'avec mollesse et hésitation. Lorsqu'ils apprirent la fuite de Dara, un grand cri de colère s'éleva contre ce roi, qu'Ahuramzada abandonnait ; et aussitèt les portes magnifiques de la grande Istakr s'ouvrirent largement, tandis que la foule et les soldats se ruaient avec des exclamations triomphales à la rencontre d'Iskender, qui s'avançait à la tète de son armée, beau comme le soleil levant, le front radieux et la bouche pleine de miel.

Un orgueil immense gonfla le cœur du jeune roi lorsqu'il aperçut distinctement l'illustre ville bâtie par Mimnouschther, la merveille de l'Iran et du monde, où les rois depuis vingt générations s'asseyaient sur le trône d'ivoire et mettaient sur leur tète la couronne de Kéïan.

De la plaine, Istakr apparaissait comme un rocher colossal dans lequel des ouvriers surhumains auraient taillé une ville. Elle s'étendait sur un vaste plateau élevé à vingt-cinq coudées

au-dessus du sol de la plaine et soutenu par une muraille épaisse faite de pierres granitiques. Et l'on apercevait sur des terrasses de hauteurs inégales les superbes palais des Kéïanis inondés d'or par le soleil.

Iskender, avec une triomphale escorte d'Iraniens et de Roumis, s'avança jusqu'à l'ombre d'Istakr; et il demeura étonné et il se mordit la main devant le gigantesque et splendide escalier qui montait de la plaine à la ville; car dans le pays de Roum il n'avait jamais vu rien de comparable à cette grandeur.

Du pied des murailles deux larges pentes aux degrés de marbre s'élevaient, en s'éloignant l'une de l'autre, jusqu'à deux plates-formes pareilles; puis deux autres pentes montaient, en sens inverse des premières, et en se rapprochant, vers la porte superbe d'Istakr.

Le premier de tous les Roumis, Iskender gravit ces escaliers faits pour des géants, les yeux avides et l'esprit plein d'impatience. A côté de lui, sur les rampes intérieures, montait aussi une longue file de guerriers de pierre plus grands que des hommes. Ils portaient le bouclier, l'arc et le javelot, et on les avait sculptés tranquilles et fiers. Entre eux, çà et là, apparaissaient des dromadaires, des béliers et des taureaux que des

hommes conduisaient pour le sacrifice, et de loin en loin s'épanouissait un palmier.

Lorsque le jeune roi atteignit le faîte des murailles, il apparut à toute son armée, arrêtée dans la plaine, comme un dieu guerrier. Sa stature semblait s'être haussée dans le ciel pur, sur lequel elle se détachait ; son cheval paraissait un cheval d'argent, et ses armes brillaient comme le soleil dans la mer.

Une clameur d'admiration éclata comme une fanfare.

Deux colosses pesants et majestueux, sculptés dans la pierre, gardaient l'entrée par laquelle Iskender pénétra dans Istakr. C'étaient deux taureaux à tête humaine, dont les grandes ailes s'éployaient fièrement, et leur face, surmontée d'une haute couronne ornée de plumes, de pierreries et de cornes, était celle de Kaïourmors, le premier des rois de l'Iran. Deux sveltes colonnes supportaient la grande corniche de la porte, dont les sculptures s'évasaient en feuilles de palmiers.

Lorsque Iskender fut entré dans la ville, les Iraniens s'agenouillèrent sur son passage, baisant la trace des pas de sa monture et se couchant sur le sol pour être foulés par le vainqueur : les pelewans jetaient leurs armes sur son chemin, versaient sur lui des parfums, des coupes de

pierreries, et trempaient de vin et de musc la crinière de son cheval.

Le roi apercevait de tous côtés, à travers des palmiers, des roses et des plantes aux feuilles énormes, les brillants escaliers qui montaient vers les terrasses des palais superposés, dont la masse projetait des ombres anguleuses, nettes et bleues sur la ville. Chacun de ces monuments attirait Iskender, qui eût voulu s'y arrêter; mais la foule l'entraînait vers la demeure des Kéïanis, qui se dressait plus haute que tous les autres édifices au sommet d'un long chemin dallé d'albâtre.

Lorsqu'il fut sur le point d'y entrer, Iskender vit que des hommes lui amenaient un éléphant couleur de neige, qui semblait marcher péniblement sous une charge trop pesante. Il demanda ce que portait cet éléphant.

— Ce sont les clefs innombrables des trésors de Dara, répondirent les pelewans.

Et il vit, en effet, sur le dos de l'animal un si grand amoncellement de clefs d'or qu'elles seules eussent fait la fortune d'un roi.

Devant le palais, Iskender descendit de cheval, puis il gravit lentement un grand escalier droit, aux rampes ornées de bas-reliefs et aux degrés de marbre rose. Il regardait s'élever, à mesure qu'il montait, les mille colonnes peintes et le fronton

doré du palais. Lorsqu'il fut sur la terrasse, tant de fontaines, de cèdres, de taureaux sculptés, de lions à têtes d'oiseaux et de prisonniers de pierre, la corde au cou, se montrèrent à ses yeux, que l'admiration lui arracha un grand soupir. Il s'approcha vivement de la porte du palais, et vit dans la muraille un roi assis sur son trône que soutenaient cent hommes aux bras levés. C'était une image de Dara ; et cette inscription se lisait au-dessus d'elle :

QUAND AHURA VIT QUE LE PEUPLE
AVAIT QUITTÉ LA ROUTE DE LA SAGESSE
IL ME CONFIA L'IRAN ET ME FIT ROI
JE SUIS ROI PAR AHURA
J'AI RENDU LA SAGESSE A CE PAYS
JE SUIS L'ORDRE ET IL EST L'OBÉISSANCE
SI TU PENSES QUE LE MONDE N'EST PAS MON ESCLAVE
REGARDE L'IMAGE DE CEUX QUI PORTENT MON TRONE
ET TU SAURAS QUELLE EST LA GRANDEUR
DU ROI DE L'IRAN.

Iskender devint triste après avoir lu, car il songea que la prospérité n'a qu'un temps et que le malheur même est fugitif.

Il pénétra dans une salle pavée de pierres rares, et dont les parois étaient drapées, de la corniche jusqu'à la mi-hauteur des murs, d'une soie

pourpre frangée d'or et de rubis. D'innombrables colonnes formaient des routes et des ombres ; on eût dit une forêt. Elles s'élançaient minces et gracieuses, d'un seul jet, jusqu'à la toiture, et leurs chapiteaux épanouis s'appuyaient sur deux grands béliers agenouillés et adossés, dont les corps se fondaient en un seul.

Iskender fit quelques pas entre les colonnes et se trouva subitement en face d'un vaste siège de pierre sur lequel apparaissait un roi d'une majesté divine, tenant d'une main le grand lotus, de l'autre le bâton de commandement, et regardant le monde avec des yeux sans regards. Au-dessus de lui un férouer (5), le corps passé dans un anneau, ouvrait ses ailes ; et sur le socle du trône étaient gravés ces mots :

JE SUIS DARAB, GRAND ROI,
ROI DES ROIS, ROI DE L'IRAN, ROI DU MONDE,
FILS DE BAHMAN, FILS D'ISFENDIAR,
KÉÏANI.

Une émotion profonde enveloppa Iskender devant l'image glorieuse de son père ; son cœur se serra et il connut le remords, car il lui sembla que ce front de pierre se ridait de courroux et que les lèvres froides de Darab lui reprochaient d'avoir été cruel et vorace de gloire.

Il continua de marcher à travers les palais, seul, car il avait congédié d'un geste la foule turbulente; mais il regardait fixement le sol, et son orgueil se changeait en inquiétude. Les cris de joie de la ville, derrière lui, lui semblaient des menaces; il prenait pour des pierres les roses qu'on lui jetait.

Par moments il apercevait dans le lointain, entre les monuments et les fleurs, des tombes magnifiques creusées en voûte dans le flanc des monts Istakr, auxquels s'adossait la ville. Ces tombes étaient la dernière gloire des rois.

Bientôt Iskender atteignit un palais qui était celui des épouses de Dara, toutes filles de roi. Il éprouva l'hésitation d'un voleur qui se glisse, la nuit; mais les esclaves qui gardaient les portes s'écartèrent devant le nouveau maître. Il entra; il trouva toutes ces péris au visage de lune livrées au désespoir. Elles versaient de la cendre sur leurs cheveux, se tordaient les bras et déchiraient leurs parures. Le roi passa, sans oser les regarder, au milieu de toutes ces veuves que faisait la chute de celui qu'il avait renversé; et de telles larmes, coulant par sa faute de prunelles si pures, rendaient sa poitrine pleine de soupirs et son cœur plein de regrets.

Il sortit hâtivement sur une terrasse de marbre

qui dominait Istakr, les palais et les jardins de roses ; mais là il vit, se tenant debout l'une près de l'autre, les mains posées sur le rebord de pierre, la belle Rouscheneck et la reine Dilaraï, contemplant d'un regard morne la ville tumultueuse. Iskender ne put supporter la fière douleur de celle qui avait conquis son amour; il s'élança vers elle, et, s'agenouillant, posa ses lèvres tremblantes sur les bords de la robe traînante où s'enveloppait la jeune fille, et, mouillant le lin de ses larmes :

— Rouscheneck! murmura-t-il, pardonne-moi ; je réparerai le mal que j'ai causé.

— Bithekoum ! s'écria la fille de Dara en se reculant vivement.

— Non, dit le roi, je t'ai trompée. Je suis Iskender, maître du Roum.

— Et de l'Iran, continua dédaigneusement Rouscheneck.

La reine Dilaraï se cacha le visage dans ses mains.

— Je ne suis pas roi de l'Iran, dit Iskender, je suis l'esclave de Dara et le tien. O toi dont le regard brise mon orgueil, ordonne, et tu verras que j'ai dit vrai

— Va donc vers Dara, le roi des rois, le maître du monde. Sois la poussière de ses pieds, et

rends-lui ce que tu lui as lâchement dérobé, dit Rouscheneck.

— Et quand je t'aurai obéi, tourneras-tu vers moi tes yeux cléments?

— Quand l'esclave aura fait son devoir, il recevra un salaire, répondit la fille de Dara avec mépris.

Et, appuyant son bras charmant sur l'épaule de sa mère, elle s'éloigna le cœur torturé d'amour sous cette apparence si fière, et remonta l'escalier de son palais sans tourner une seule fois la tête.

Iskender, le cœur brûlé et le corps tremblant de fièvre, car il croyait n'être pas aimé de Rouscheneck, descendit rapidement vers la ville. Se dérobant aux démonstrations populaires, il interrogea un pelewan, apprit la fuite de Dara, le chemin probable qu'il avait choisi, il cria : « Mon cheval! » et partit suivi seulement d'un petit nombre de soldats.

Au moment où il passait entre les deux taureaux ailés gardiens de la porte d'Istakr, il vit deux hommes, vêtus comme les plus nobles Iraniens, gravir le colossal escalier en paraissant se hâter.

Ces hommes étaient Mayar et Djanousipar, les fidèles destours du roi.

Ils venaient vers Iskender, roi du monde, et dès qu'ils l'aperçurent ils s'humilièrent devant lui.

— Tu es le soleil de nos yeux, et nous sommes ton sacrifice, dirent-ils. Désormais le pays d'Iran est bien à toi, car nous avons frappé Dara, le Kéïani, avec une épée indienne; et il se meurt sur la route du Kerman. Ta main puissante nous récompensera d'avoir tué ton ennemi, et nous serons comme le diadème sur le front du monde.

Iskender, en entendant l'aveu de ce crime sans pareil, poussa un cri de désespoir et ordonna qu'on se saisît immédiatement des deux destours. Puis, ne songeant pas à sa vie, il lança périlleusement son cheval sur la pente de l'escalier, et se dirigea d'une course si rapide vers le Kerman que ses cavaliers bientôt renoncèrent à le suivre.

Le soleil se mourait au bord d'un ciel d'orage. Tu aurais dit qu'il avait reçu une blessure et que son sang se répandait sur les nuages. Un vent brûlant courait dans la plaine, séchant sur le visage pur d'Iskender les larmes qui coulaient sans cesse.

Le roi de Roum atteignit bientôt les gorges des monts Istakr, et s'avança entre les rochers noirs et âpres, effrayé de l'aspect lugubre de ces lieux. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus sous l'envahissement des nuages compactes et lourds; un

grondement continu se prolongeait de vallée en vallée, et des rafales brusques sifflaient dans l'air.

Tout à coup le cheval d'Iskender s'arrêta, baissant la tête et flairant le sol. Alors le roi vit Dara, fils de Darab, qui se mourait, étendu sur la terre, n'ayant à ses côtés ni médecin, ni famille, ni soldats. Lorsqu'il vit cette poitrine royale ouverte et ce sang précieux répandu sur la poussière vile, son cœur se brisa de douleur. Il sauta de son cheval, et, s'agenouillant auprès du roi, il lui ôta sa cuirasse brisée et son pesant diadème; et Dara ayant lentement ouvert les yeux, reconnut que la nuit était venue et que sa tête reposait sur la cuisse d'Iskender de Roum.

— O grand roi! murmura Iskender, se peut-il que par ma faute tu sois réduit à cet état? Viens, si tu as la force de te lever; je te coucherai sur mon cheval et je te conduirai vers des médecins habiles, qui te rendront à la vie, à ton trône et à l'Iran, qui n'a jamais cessé d'être à toi, car je suis le plus humble de tes esclaves. Je t'obéirai en toutes choses, et je ne respirerai que par ta volonté.

Dara, qui, un instant auparavant, se mourait seul, abandonné, sans un coussin pour appuyer sa tête, sans un ami pour lui donner le baiser de

la séparation, fut ému des paroles sincères du roi de Roum, dont il sentait les larmes couler sur sa blessure comme l'eau d'une source.

— O roi plein de bravoure, dit-il d'une voix éteinte, vois jusqu'où peut aller le malheur d'un roi, et ne t'attache pas à la gloire, car nul n'emporte son trône avec soi. Combien ai-je eu de puissance, de soldats, de trésors! Combien de femmes au visage charmant dans ma couche parfumée! Les quatre pieds de mon trône s'appuyaient sur le monde; tous les hommes m'étaient soumis; tous les cœurs portaient la marque de leur amour pour moi. Et cependant vois où je suis tombé.

— Roi des rois, dit Iskender, de quel supplice punirai-je tes meurtriers? Mais il est des baumes bienfaisants; ta blessure se fermera, et le grand pays d'Iran sera encore longtemps la poussière de ta chaussure.

— Non, non! l'Iran n'est plus à moi, murmura Dara. Désormais, je n'aurai plus du feu que la fumée, ma gloire sera un souvenir dans l'esprit des hommes, et mon trône restera vide de moi. Mais écoute, ô Iskender; il est dans le monde un homme, un Kéïani, qui peut-être vit obscur et pauvre, bien qu'il soit, puisque je meurs, roi de l'Iran. Cet homme est mon frère, car Darab m'a dit en mourant : « Il m'est né un autre fils, dont

je n'ai jamais vu le visage ; mais ne le crains pas, bien qu'il soit ton aîné, car il ignore son origine. » O roi, si ton âme aime la justice, cherche, jusqu'à ce que tu le trouves, ce Kéïani, reconnaissable entre tous les hommes au délicieux parfum de sa poitrine, et place-le sur le trône de l'Iran, que Dara usurpa depuis huit années.

— C'est moi qui suis ton frère ! s'écria Iskender, la voix pleine de larmes ; moi, le cruel ambitieux qui cause ta mort et qui n'est pas digne de porter ta couronne. Darab a pris pour reine la fille de Pheïlékous, puis l'a renvoyée dans le Roum grosse de moi ; je suis le fils de Darab, ô Dara, et ton frère misérable.

Toute la vérité vibrait dans la voix du roi de Roum, et Dara, lui saisissant la main, en plaça la paume sur ses lèvres.

— Pardonne-moi, mon frère, dit-il, de n'avoir pas cherché à te rendre le trône, par amour pour la gloire fugitive d'être le premier des hommes ; je suis puni, et Ahura veut que la punition me vienne de toi ; mais au moins il permet que je meure sur les genoux d'un frère.

— Tu ne mourras pas ! s'écria Iskender en baisant le roi sur la tête : Ahura te donnera de longues années, afin que je puisse racheter par mon amour pour toi le mal que je t'ai fait.

Dara poussa un grand soupir de douleur et pencha la tête sur sa poitrine.

— Je meurs, murmura-t-il.

Cependant le soleil était mort, le ciel s'alourdissait de plus en plus ; de larges gouttes d'eau commençaient à tomber et s'écrasaient sur les rochers ; de longs éclairs suivis de bruits terribles illuminaient de moment en moment le groupe des deux rois. Et alors Iskender voyait apparaître le visage douloureux de Dara, dont la barbe royale trempait dans le sang ; puis tout redevenait obscur.

Mais la voix de Dara, entrecoupée par le râle, se fit de nouveau entendre.

— Mon frère, dit-il, remets la couronne des Kéïanis sur ma tète afin que je meure en roi.

Iskender replaça le diadème royal sur le front de Dara.

— Écoute maintenant mes derniers ordres : Assieds-toi sur le trône des Kéïanis ; ne laisse pas l'Iran sans roi, le corps sans tète et sans bras, et que la justice marche toujours avec toi. Prends mes trésors innombrables et sans pareils, mais ne regarde pas mes femmes voilées, car celles qui furent aimées par moi ne doivent plus être aimées. Demande-moi pour épouse ma fille au corps pur, Rouscheneck, qui n'est plus une

enfant, et jure-moi d'exaucer mes derniers désirs.

— O mon frère! s'écria Iskender, je m'efforcerai d'égaler en vertu Dara, le plus vertueux des hommes. L'Iran sera comme la chair et je serai son sang. Le palais de tes femmes voilées sera mieux clos que le jardin du paradis, et ta fille sera comme le cœur dans la poitrine.

Dara attira son frère vers lui, et les lèvres d'Iskender posèrent sur la bouche mourante le baiser de la séparation, pendant que le ciel grondait et pleurait.

Après ce baiser, des sanglots prirent Dara à la gorge. Les terreurs de l'agonie lui emplirent l'esprit, et il n'entendit plus le bruit de la foudre et il ne vit plus la terre, bien que ses yeux grands ouverts reflétassent les éclairs violets.

Iskender, éperdu d'épouvante, sentant son frère se tordre entre ses bras en de convulsives souffrances, se mit à pousser de longs cris de détresse, appelant au secours du roi de l'Iran les hommes et le ciel. Sa voix retentissait dans les vallées, et son cheval pris de folie, la crinière dressée, s'enfuit à travers l'orage.

Des torrents d'eau tombaient des nuages et le vent soufflait sur la blessure de Dara ; mais bientôt le roi devint immobile; son âme s'échappa, et la Mort lui mit sur la tête un casque noir.

Iskender sentit le corps devenir froid, et il eut peur. Il voulut fuir cette solitude pleine de colère et appela en vain son cheval. Il posa la tête de Dara sur le sol et se leva; mais au moment de s'éloigner il ne put supporter l'idée d'abandonner ainsi Dara sur la terre humide, sans un esclave qui le pleure. Il prit son frère dans ses bras et se mit à marcher à travers les rochers. A chaque moment un éclair éblouissant lui montrait un ravin où il allait rouler ou une pierre qu'il allait heurter; cependant il marchait d'un pas ferme et rapide. Bientôt le corps inerte de Dara, dont les membres se balançaient horriblement, lui parut s'alourdir, et il sentit sa force de héros diminuer. Il fut contraint de s'arrêter et de se reposer. Il se remit en route et sortit des gorges des monts Istakr. La sueur coulait sur son front et se mêlait à l'eau du ciel qui ruisselait de ses vêtements et alourdissait sa marche. Sa respiration devenait haletante; il posait son fardeau sur le sol fangeux et se couchait auprès de lui; puis il le reprenait, et vingt pas plus loin s'arrêtait de nouveau. Lorsqu'il arriva sous les murs de la ville le ciel blanchissait. Iskender posa le corps de Dara sur la première marche de l'escalier d'Istakr, et, poussant un grand soupir, il s'évanouit.

Quand le soleil éclaira le monde, les Iraniens

crurent voir deux cadavres sur l'escalier d'Istakr; ils s'approchèrent, et, reconnaissant les deux rois, ils éclatèrent en sanglots et en gémissements. Mais Iskender ouvrit les yeux, se dressa, et tous se prosternèrent devant lui.

Le lendemain le cadavre de Dara, fils de Darab, Kéïani, baigné d'eau de rose, ayant en main le lotus royal, fut couché dans un cercueil magnifique et glorieusement porté dans un tombeau creusé au flanc de la montagne. Au même moment Mayar et Djanousi par furent suspendus aux murailles, la tête en bas, et les innombrables habitants d'Istakr vinrent l'un après l'autre leur jeter une pierre.

C'est ainsi qu'Iskender, fils de Darab, petit-fils de Phéïlékous, plein de gloire et de beauté, s'assit sur le trône d'ivoire des rois de l'Iran et posa sur sa tête la couronne des Kéïanis.

FIN DU PREMIER RÉCIT.

SECOND RÉCIT

LES QUATRE MERVEILLES DE KEID

Le conteur vida une coupe pleine de vin de Chiraz, et reprit :

Gloire au créateur des étoiles, au maître de la Vie et du Temps! Louange à Mohammed, à l'envoyé d'Allah! et louange aussi à Aly aux paroles de miel, car le Prophète a dit : « Je suis la ville de la connaissance, et Aly en est la porte! » Et maintenant je reprends mon récit.

Sache, ô mon fils, que dans le temps où Iskender s'asseyait sur le trône de l'Iran et plaçait la couronne des Kéïanis sur son front de péri, Keïd, roi de Kanoudj, eut un songe.

Il vit dans un désert de sable un palais magnifique, dont la porte était close. Il s'étonna de se trouver sans cortège dans le désert, et de ce palais sans habitants. Et il vit paraître à l'horizon

un éléphant furieux, dont la trompe atteignait le ciel. Epouvanté, il s'enfuit vers le palais pour y chercher un abri contre cet ennemi sans pareil ; mais le sable mou rendait sa course lente et pénible. Il atteignit cependant la porte fermée du palais, et frappa et appela avec instance. Il tourna la tête : l'éléphant était tout proche et dressait en avant sa trompe démesurée. Le roi voyait déjà le Corbeau de la Mort, lorsqu'il s'aperçut qu'il tenait à la main une clef d'or; il la mit dans la serrure de la porte, et la porte s'ouvrit. Il entra vivement dans le palais, et, s'y étant enfermé, il reconnut ses courtisans, ses pelewans, ses gardes, qui se tenaient immobiles le long des salles, le visage blême et le corps tremblant.

A ce moment de son rêve Keïd s'éveilla. Deux de ses femmes les mieux aimées se penchaient vers lui, le visage troublé par l'inquiétude.

— Maître des sourires, s'écrièrent-elles, apprends-nous quelle souffrance ou quelle terreur traverse ton précieux sommeil. Pourquoi ta gorge laisse-t-elle échapper de tels cris d'effroi? Pourquoi ton front royal est-il ruisselant d'une sueur glacée?

— O vous qui êtes comme la lune des nuits de Moharam, dit le roi, sachez qu'un rêve cruel a

rendu mon cœur étroit, et faites venir mes mobehs, afin qu'ils me rassurent ou m'apprennent de quel événement funeste je dois me garantir.

Les femmes firent appeler les mobehs. Lorsqu'ils furent près de lui, le roi leur raconta son rêve et leur ordonna d'en étudier le présage. Ces hommes savants montèrent sur une haute terrasse; ils observèrent les astres pendant le reste de la nuit. Lorsque le soleil eut rendu la terre comme un miroir d'argent, ils revinrent auprès de Keïd, impatient, et lui dirent :

— Roi magnanime, les astres du ciel ne veulent pas révéler les mystères de ton rêve. Ils restent obscurs à nos faibles yeux. Nous pouvons dire seulement que le malheur te viendra du côté de l'occident. Mais il est dans ton royaume un sage dont la science est infinie. Il habite sur la montagne avec les bêtes féroces, et ses yeux sont déshabitués des hommes. Celui-là t'expliquera ton rêve. Les astres nous ont appris que Mihran a le secret de ton rêve.

— Heureux le roi qui dans son royaume possède un sage tel que Mihran ! dit Keïd.

Il monta à cheval, et, avec une suite peu nombreuse, il partit pour la montagne.

Il arriva, le soir tombant, près du sage qui

préférait à la société des hommes celle des tigres et des mouflons.

Mihran était accroupi entre deux rochers, le menton entre les genoux, sans aucun vêtement; il laissait voir la maigreur excessive de ses membres bruns; ses cheveux et sa barbe ressemblaient aux buissons du désert après une tempête de sable; mais ses yeux brillaient comme l'argent et le diamant noir sous ses sourcils embrouillés.

Le roi mit pied à terre et s'avança, la bouche pleine de sourires :

— Sage Mihran, dit-il, tu es le préféré d'Ahura et de Misr. Les animaux les plus féroces te sont doux et dociles; ils te font cortège lorsque tu marches, et les oiseaux aux larges ailes volent au-dessus de ton front. Tu es le maître de la nature. Les rois sont envieux de ta gloire, et les sages tremblent devant ta sagesse. Tes yeux éclatants voient plus loin que ne voient les yeux des autres hommes, et l'avenir est l'horizon qu'ils regardent.

Mihran n'avait fait aucun geste ni aucun salut; mais il tourna vers Keïd, roi de Kanoudj, ses claires prunelles.

— Tu as fait un songe, Keïd, roi de Kanoudj, dit-il; c'est pour en savoir le mystère que tu es debout devant moi. Ecoute donc, je serai bref,

car le temps est court et le rêve où je me plonge est sans fin. Le palais dans le désert, c'est ton royaume; l'éléphant furieux, c'est Iskender de Roum, roi de l'Iran, qui en ce moment tourne de ton côté son regard vainqueur. Iskender est le diadème sur le front : aucun ne lui résiste et aucun n'ose prendre parti contre lui; c'est pourquoi, lorsque tu frappais à la porte du palais, il ne t'était pas répondu. Mais le Kéïani a le cœur magnanime, et la clef d'or que tu tenais à la main indique qu'il est un moyen de te sauver, toi et ton royaume.

— Enseigne-moi ce moyen, dit Keïd épouvanté.

— Tu possèdes quatre merveilles sans rivales et qu'aucun trésor ne saurait payer : ta fille incomparable, dont la seule pensée trouble le cœur; une coupe qui peut enivrer toute une armée sans tarir; un devin aux paroles précieuses, et un médecin vainqueur de la Mort. Offre au roi de l'Iran ces quatre merveilleux présents, et Iskender, en échange, te fera don de ton royaume.

Mihran détourna les yeux et se tut. Il redevint immobile, regardant au delà de l'horizon. Il ne se souvint plus qu'un roi était là.

Poussant de longs soupirs et laissant couler ses larmes, Keïd s'éloigna.

Revenu dans son palais, il se fit apporter une feuille de satin ornée d'arabesques d'or et un roseau chinois, afin d'écrire à Iskender une lettre pleine de phrases caressantes. Il lui écrivit en effet; il lui demandait sa glorieuse amitié, et le priait d'envoyer dans le Kanoudj un des plus nobles guerriers de l'Iran, afin qu'un messager digne de confiance jugeât si les quatre merveilles de Keïd méritaient d'être offertes à Iskender, roi de Roum. La lettre écrite, un pelewan, monté sur un dromadaire rapide, se dirigea vers Istakr, et plusieurs jours s'écoulèrent. Et lorsque le messager eut atteint les portes du palais des Kéïanis, il dit :

— Je viens au nom de Keïd, roi du Kanoudj, Maître de la massue, Orgueil du monde, porter un message affectueux au fils charmant de Darab, à celui qui emplit les oreilles du bruit de sa gloire et qui met sa marque sur tous les cœurs.

Dès qu'il eut parlé ainsi, on l'introduisit dans le palais, et la lettre de Keïd fut déroulée devant les yeux d'Iskender. Le roi au front de péri agréa le message, sourit, et, se tournant vers l'envoyé :

— Que le roi Keïd soit toujours le soleil de Kanoudj! dit-il. Retourne en sa présence, et dis-lui que si ses merveilles sont telles qu'il les décrit,

Iskender ne conduira pas ses armées contre lui, mais qu'il sera son allié et son ami.

On fit présent au messager de vases précieux et de robes magnifiques; on versa sur lui de l'or et du musc; et, remontant sur son dromadaire, il s'en retourna.

Alors le roi de l'Iran appuya sa joue sur sa main et chercha dans son esprit quel homme à la loyauté pure, à la grande renommée, il enverrait juger les merveilles de Keïd, dont le récit emplissait son âme de curiosité et d'impatience. A quel héros d'assez noble naissance confier l'honneur de voir avant le Roi des rois les présents destinés au Roi des rois? A quelle bravoure prudente laisser le soin d'amener à travers les pays ces merveilles enviables? Iskender songea aux guerriers roumis et aux pelewans iraniens; mais, ne pouvant fixer son esprit sur aucun, il descendit de son trône et sortit seul de son palais.

Il marcha à travers les rues et les terrasses d'Istakr; et, comme il était sans pompe et sans cortège, les habitants d'Istakr ne surent pas que le roi de l'Iran passait au milieu d'eux.

Des marchands étaient accroupis près de leur étalage. Iskender leur dit :

— Est-il un héros dont l'Iran se glorifie?

Est-il un homme vivant dont le nom sonne comme un clairon de victoire?

— Le Keïani Iskender est cet homme, dirent les marchands.

— Mais pour ne point nommer Iskender?

— Tu veux entendre prononcer le nom de Rustem, descendant du grand Rustem, fils de Zal?

Iskender s'éloigna en se répétant tout bas le nom que lui avaient dit les marchands.

Il rencontra un chamelier.

— As-tu entendu parler de Rustem, descendant du grand Rustem, fils de Zal? lui cria-t-il.

Le chamelier tourna la tête et se mit à rire.

— As-tu entendu parler du soleil, mon fils? dit-il.

Comme il revenait vers son palais, le roi se trouva en face d'une grande statue qui était un guerrier à cheval. Un mendiant était assis sur le socle de la statue.

— Quel est ce guerrier? demanda Iskender.

Le mendiant répondit fièrement :

— C'est Rustem, fils de Zal.

Iskender rentra dans son palais, résolu à envoyer Rustem vers le roi Keïd. Il fit appeler ses pelewans et ses courtisans iraniens, et leur demanda si Rustem était parmi eux.

A cette question tous les guerriers devinrent

pâles et secouèrent la tête négativement. Le roi, surpris, les interrogea du regard, mais aucun n'osa prendre la parole.

— Ce héros serait-il mort? demanda Iskender.

Les pelewans firent signe que non.

— Pourquoi n'est-il pas ici, puisqu'il n'est pas mort? Parlez. Que signifie votre silence?

Les assistants qui se trouvaient le plus près des portes s'esquivèrent, et ceux qui ne purent les imiter sans être vus les suivirent d'un œil d'envie. Quelques-uns se cachèrent à l'ombre des taureaux ailés qui flanquaient chaque entrée de la salle. Iskender, étonné, abaissa ses sourcils de velours et frappa le sol de son bâton de commandement. Alors un des plus nobles parmi les pelewans se prosterna devant le trône et posa sur les dalles de marbre le visage de l'intercession.

— Maître de notre vie, dit-il, pardonne à Rustem, dont l'aïeul fut la gloire de l'Iran! Le cœur du jeune héros saigne encore de la défaite. Lui, l'invincible, il doute désormais de sa poitrine et de ses bras; il croit qu'il n'est plus Rustem; le monde lui semble noir; ses yeux saignent; il est comme un éléphant blessé. Et sois clément, ô Roi des rois, en apprenant que seul parmi les Iraniens Rustem a refusé la soumission à ta puissance, et qu'il vit dans un palais inaccessible, au milieu

d'un pays où les hommes ne respirent que par lui.

Et le pelewan frappait le sol de son front; mais Iskender releva le suppliant.

— Ne crains rien pour Rustem, dit-il; mais indique-moi où se trouvent le pays et le palais qu'il habite.

Ayant reconnu que le roi était sans colère, les assistants sentirent leurs cœurs s'élargir, et le sang remonta au visage pâle du pelewan qui avait parlé.

— O Ceinture du monde! dit-il, on nomme Seïstan la région lointaine où s'est exilé Rustem; il habite un palais redoutable au faîte d'une haute montagne, et c'est dans ce palais que Rustem l'Ancien tua autrefois son ennemi, le cruel Div blanc, après avoir exterminé les dragons et les enchanteurs.

— Bien! dit le roi en congédiant les Iraniens d'un geste.

Puis il ordonna qu'on tînt prêts pour le lendemain une escorte et des bagages, car il voulait partir vers la région lointaine où Rustem s'était exilé dans son orgueil.

— L'insoumission de Rustem ferait une ombre sur ma gloire; il faut qu'il se soumette, se dit-il.

Iskender passa la fin de la journée auprès de

la reine Rouscheneck, dont l'amour était pour lui le diadème sur le front.

*
* *

Cependant le Corbeau de la Nuit ouvrit ses ailes et la terre tourna une fois. Puis, les heures nocturnes s'étant écoulées, des étincelles jaillirent sur le ciel oriental; le soleil se montra couronné de rayons, et la terre devint comme une mer d'or.

Alors le roi de l'Iran se ceignit et sortit d'Istakr, monté sur son cheval favori, suivi de cent cavaliers et de trente dromadaires chargés de bagages.

Il traversa la plaine en se dirigeant vers l'occident, et derrière lui son escorte se déroulait en une longue file ondoyante.

Iskender put voir une partie de son royaume, car il chevaucha pendant huit jours entiers. Il passa devant plusieurs villes florissantes; il vit de loin Ecbatane et Ferouzabad; mais il visita Darabguerd, la superbe cité que construisit Darab, fils de Homaï.

Le huitième jour il se trouva à peu de distance du Seïstan. En quelques heures, et d'après ses ordres, son escorte changea d'aspect; lorsqu'elle

entra dans le pays de Rustem on crut voir une caravane de marchands venus pour acheter et pour vendre.

Les cavaliers purent de cette façon s'établir dans les villages, y dormir, y manger, pendant qu'Iskender recueillait de précieux renseignements sur la route à suivre.

Il se remit bientôt en marche et atteignit une plaine que traversait un fleuve issu d'entre les hautes montagnes sombres de l'horizon. Iskender, comme on le lui avait indiqué, suivit les rives à rebours du courant, et arriva à l'entrée d'une vallée d'où le fleuve, d'abord torrent, se précipitait en bouillonnant dans la plaine. Il fit halte au pied des monts qui se dressaient brusquement, pareils à des murailles de marbre lisse, et chercha des yeux un chemin. Mais il n'y avait d'autre ouverture entre ces monts inaccessibles que la petite vallée tumultueuse.

Cependant, dans la plaine, un pasteur poussait devant lui un troupeau de mouflons. Le roi courut vers cet homme, et, après lui avoir souhaité une vie heureuse, il lui dit :

— Indique-moi, ô pasteur, la route que je dois prendre pour arriver au palais du Div blanc. Il n'est pas de mauvais chemin qui me rebute; je veux voir les murs de ce palais, ne fût-ce que de

loin, car, revenu dans mon pays, j'entendrai mes amis me dire : « Tu as visité le Seïstan, parle-nous du palais du Div blanc, si célèbre dans tout l'Iran » ; et la honte empourprerait mon visage si je devais rester muet.

— O mon fils ! dit le berger, ta jeunesse et ton audace me touchent, et je veux te détourner de la folie que ton fier esprit a conçue. Sache, enfant aux yeux de narcisse, qu'un jour Rustem le Grand — plusieurs siècles se sont écoulés depuis — atteignit ce palais à l'aide de Raschk, ce cheval merveilleux qui franchissait les torrents et escaladait les montagnes comme s'il eût eu les ailes du Simurgh ; Rustem tua le cruel Div blanc et s'empara de sa demeure ; puis il voulut se reposer quelque temps dans l'édifice conquis ; mais il n'y avait ni serviteurs ni bestiaux dans cette enceinte plus élevée que l'aire d'un aigle, et aucun homme ni aucune bête n'aurait pu escalader la montagne des Enchanteurs. Rustem redescendit dans la plaine : on le vit saisir d'une main un taureau, de l'autre une génisse, puis, excitant Raschk de la voix, il regagna le faîte du mont. Une seconde fois il descendit : il s'empara d'un esclave et d'une jeune fille ; il prit, en outre, un sac de grains entre ses dents, et le soir on put voir Raschk traverser la plaine et franchir les collines comme un

oiseau blanc. Le lendemain Rustem s'éloigna du Seïstan. Il retournait à ses batailles, à ses gloires et ne revint que cent ans plus tard. Alors il trouva le palais peuplé d'esclaves, les étables pleines de bestiaux, les champs cultivés et fertiles ; et il choisit l'antique demeure du Div blanc pour sa résidence d'été. Or, maintenant, Rustem est mort. Les hommes qui sont nés sur ce mont jamais n'ont communiqué avec les autres hommes ; ils sont là dans une prison sans portes ni murailles, comme des oiseaux dont les ailes seraient brûlées. Personne, hors les descendants de Rustem, montés sur les descendants de Raschk, n'a vu le château du Div blanc, nul n'a essayé de le découvrir et tu es le seul homme, jeune fou, qui ait conçu ce dessein.

— C'est que je suis le seul homme capable de l'accomplir ! s'écria Iskender, dont les yeux resplendirent. O vieillard, ne prends pas la jeunesse en pitié et que ta faiblesse timide ne doute pas de la force des héros. Etends seulement le bras vers la route que je dois suivre, et tu auras de moi un remerciement.

Le pasteur leva le bras vers la vallée, entre les monts.

— Voici le chemin de Rustem, dit-il ; on n'en connaît point d'autre.

— Merci, dit le roi.

Et il rejoignit rapidement ses compagnons.

— Préparez-moi un sac léger, dit-il, où vous enfermerez des vivres pour quelques jours, et roulez une corde longue et solide.

Les soldats obéirent, et lorsqu'Iskender fut sur le point de partir, il leur dit :

— Attendez-moi ici ; je veux aller seul vers le palais inaccessible du Div blanc. Peut-être resterai-je absent tout un jour, peut-être davantage ; peut-être même ne reviendrai-je jamais, car le chemin de cette aventure est plein de mystérieux dangers, et je suis le premier homme qui tente de le parcourir.

En entendant ces paroles les soldats se jetèrent à genoux et supplièrent le roi de renoncer à son projet.

— Que deviendra le monde si Iskender l'abandonne ? Que feront les armées et les pelewans ? Le lion ne s'élance pas dans les airs comme les vautours, l'aigle ne cherche pas à nager comme les poissons. Renonce, nous t'en supplions, renonce, ô grand roi ! à cette entreprise. Tout homme, à ta place, se rendrait à nos instances ; il n'est pas de héros qui veuillent lutter contre les torrents et le tonnerre.

— Quelle différence y aurait-il entre Iskender



et le reste des hommes, dit le roi, si Iskender faisait comme feraient tous les hommes?

Et, enroulant la corde à ses reins, il se dirigea vers la vallée. Elle était emplie d'une brume bleuâtre qui voilait l'éloignement. Le torrent, brisé sur cent rochers, s'éclaboussait en une fine poussière d'argent, et de grands oiseaux noirs planaient au milieu des vapeurs.

Devant ce chemin tumultueux et trouble Iskender sourit de la folie de son dessein. Ses soldats, suppliants, les yeux pleins de larmes, l'avaient suivi et tendaient les mains vers lui. Le roi leur dit :

— Donnez-moi une pique de combat.

Et, faisant un geste d'adieu, il posa résolûment le pied sur un rocher. Les soldats poussèrent des gémissements, déchirèrent leurs habits et se couvrirent la tête de poussière ; mais, enveloppé d'écume et de vapeurs, le roi disparut bientôt à leurs yeux.

Sautant d'une pointe de roc à une autre en s'aidant de sa pique, Iskender avança quelques instants. A mesure qu'il s'enfonçait dans la vallée, l'eau devenait de plus en plus impétueuse, et il craignait d'être renversé. Il s'efforça de gagner une des parois de granit qui enserraient le torrent ; là il pourrait s'appuyer et résister au courant.

Bien que les pierres fussent glissantes et dangereusement espacées, le roi atteignit, à droite, le flanc d'une montagne, et s'y adossa.

Au pied de cette gigantesque muraille régnait un mince espace uni, souvent couvert par l'eau tumultueuse, et sur lequel Iskender put faire quelques pas. Mais bientôt cette route déclina si brusquement qu'Iskender glissa et fût tombé dans le torrent si sa lance, fichée entre deux pierres, ne l'eût retenu. Il demeura assis et sonda l'eau du bout de la lance. Il reconnut que désormais la montagne descendait à pic dans le torrent et qu'il serait obligé de renoncer à l'avantage de marcher hors des bouillonnements de l'onde. Sans hésiter et dès qu'il eut trouvé un point d'appui pour sa pique, il se releva, et, avisant une roche située presque au milieu du torrent, ou plutôt la devinant au milieu d'une couronne d'écume, il s'y élança. Iskender eut un instant de vertige : à cette place, il était enveloppé par l'immense tumulte; autour de lui roulaient des pierres et des arbres entiers, qui tournoyaient, se choquaient, puis fuyaient avec rapidité. De loin il voyait accourir comme une furieuse cavalcade l'eau blanche d'écume, qui semblait résolue à le renverser; mais elle se séparait parmi les écueils, venait se jeter sur l'angle des roches, et sautait en mille

éclats, comme un vase brisé. A voir cette course de l'eau épouvantée, le roi songea à la déroute d'une armée, et il se demanda quelle poursuite effrayante faisait fuir ce torrent.

— Mais moi-même, se dit-il, ne suis-je pas un lâche en ce moment? Et, s'il n'était pas aussi difficile de reculer que d'avancer, ne reculerais-je point?

Il secoua la tête et sourit.

— Non! dit-il. Si je reviens en arrière, c'est que le torrent m'emportera.

Un tronc d'arbres s'étant arrêté en travers de deux rochers, Iskender s'en servit comme d'un pont et s'avança vers l'autre rive, où il croyait apercevoir une sorte de sentier qui s'élevait doucement le long du mont. En quelques pas il fut tout près d'une saillie de la montagne, qu'il avait prise pour un sentier, et reconnut qu'il serait presque impossible d'y marcher tant elle était étroite. Cependant il était si désireux de quitter le lit du torrent dont le bruit et le mouvement fatiguaient ses oreilles et ses yeux, qu'il se hasarda dans cet effrayant chemin. Il avança lentement, avec précaution, posant un pied à la pointe de l'autre.

Il marcha ainsi assez longtemps.

Quelquefois, haletant et pris de vertige, il

s'arrêtait et fermait les yeux ; mais ces instants de faiblesse duraient peu.

L'étroite saillie montait toujours vers le faîte de la montagne, entre un mur de granit lisse et un précipice qui s'approfondissait à mesure qu'elle s'élevait. Iskender n'entendait plus le torrent que comme un grondement lointain. Un instant la route qu'il suivait s'élargit, et il put faire quelques pas sans être exposé au vertige et à la chute ; mais peu à peu la paroi que formait le flanc de la montagne se bomba, et il devint impossible d'avancer.

Après s'être désespéré longtemps de cet obstacle, Iskender eut l'idée de se coucher à plat ventre sur la route moins étroite et de poursuivre son chemin dans cette posture, sous le flanc bombé de la montagne. L'expédient était périlleux ; le héros n'hésita pas à s'y résigner. Il s'allongea sur le dur sentier, se glissa sous la paroi surplombante, et, s'aidant des mains et des genoux, il se traîna entre le roc et le roc. Malgré les rudes caresses que les aspérités de la pierre infligeaient à ses reins, les écorchures qu'il se faisait à chaque mouvement et l'embarras que lui causait sa longue pique, il ne se découragea pas et franchit la longueur d'un farsang. Cette distance outrepassée, la convexité de la montagne cessa comme

par une brusque cassure, et Iskender se trouva le torse dégagé; mais, en avançant la tête, il vit avec stupeur que la saillie de rocher sur laquelle il se traînait finissait là, à pic, et sous son front bâillait un précipice au fond duquel le torrent bondissait comme une armée de Divs. Il y avait à peine entre le point où la paroi de la montagne cessait de surplomber et celui où le chemin s'arrêtait court la longueur du torse d'Iskender; et si le roi s'était avancé encore d'une demi-coudée seulement pour dégager ses jambes, il se serait précipité inévitablement dans l'abîme. Mais le courage et la volonté d'Iskender étaient tels, qu'au lieu de se laisser abattre par le désespoir, il se mit à sourire en songeant à la situation peu enviable où se trouvait le roi de l'Iran et du Roum, maître de tant de trésors et de tant d'armées.

— Tout homme s'arrèterait ici, dit-il en mesurant des yeux la profondeur du gouffre; mais moi, je n'ai jamais eu plus grand désir qu'en ce moment de voir le palais de Rustem.

Plutôt instinctivement que par réflexion, Iskender essaya de se tourner sur le dos. Ce mouvement réalisé, lorsqu'il vit le ciel au lieu de voir le précipice, il leva le haut de son corps en s'aidant des mains, et s'assit; puis, se cramponnant aux aspérités de la roche qui lui faisait face, il ramena

lentement ses jambes, en les croisant, de façon à les dégager sans reculer son corps. Il put alors se lever et étirer ses membres las.

Il poussa un soupir de satisfaction; mais, une fois debout, il lui sembla qu'à moins d'avoir les ailes de Simurgh, il était impossible d'aller plus loin. Le précipice se creusait à sa droite et devant lui; à sa gauche se dressait la montagne lisse, directe, et il avait derrière lui la cassure perpendiculaire du rocher.

Craignant le vertige, c'était la montagne qu'il regardait. Il remarqua qu'en un point situé justement en face de ses yeux elle n'avait pas plus de dix coudées de hauteur; et, bien qu'elle parût impossible à escalader, Iskender ne tarda pas à s'affirmer qu'il s'échapperait de ce côté. Il plaça sa pique contre la roche et essaya de s'en servir comme d'une échelle; mais le peu de largeur de l'avancement où il se tenait debout ne permettait pas de donner à la pique une inclinaison suffisante, et d'ailleurs elle eût été trop courte de moitié pour atteindre à la cime du rocher.

Mais sur cette cime, le roi avisa une aspérité qui s'avançait comme une corne; il la jugea suffisamment large et solide, déroula rapidement la corde qui serrait ses reins, et lui si habile dans les combats à manier la fronde, il n'eut

pas de peine à faire passer sa corde par-dessus la pointe de granit qu'il visait. Cela fait, il noua les deux extrémités pendantes et se prépara à monter; mais il fut obligé d'abandonner sa pique.

En saisissant la corde pour s'élever, Iskender se fit à lui-même la promesse de ne pas regarder une seule fois en bas tant que durerait son ascension, car il était sujet au vertige. Il leva le front vers le ciel et monta. Mais, parvenu au milieu de la distance, il sentit que son regard voulait malgré lui s'abaisser vers le gouffre. Il ferma les yeux; involontairement il les rouvrit et regarda en bas. Alors, autour de lui, tout tourbillonna; une sueur glacée mouilla son corps; sa vue s'obscurcit, et il lui sembla qu'il tombait dans un précipice sans fond, et que la rapidité de sa chute l'étouffait. Cependant par un prodigieux effort de volonté il se raidit contre la chute, et quand le vertige, peu à peu, se fût dissipé, il se retrouva à la même place; seulement, ses ongles étaient enfoncés dans la corde et ils étaient devenus noirs. Il se hâta, pendant le moment de lucidité dont il jouissait, de gagner le faîte peu distant de la roche; et, l'ayant atteint, il se trouva sur un plateau assez large, où il se laissa tomber exténué.

La nuit montait.

Un grand oiseau vint s'abattre sur la montagne. La présence d'Iskender le surprit; il tourna vers le roi ses prunelles jaunes ; puis, rouvrant ses ailes, il se jeta dans l'espace avec une clameur d'alarme.

Iskender mangea quelques dattes et quelques olives, et but une gorgée d'un vin précieux ; puis, roulé dans son manteau, il s'étendit sur le sol et s'endormit profondément.

La jeune lune s'avança au milieu d'un cortège d'étoiles. L'air devint bleu, et la nuit silencieuse s'écoula.

Des flèches d'or s'élancèrent du ciel oriental et vinrent frapper le front du roi endormi sur la hauteur. Bientôt l'arc de feu se montra au-dessus de l'horizon, et Iskender ouvrit ses yeux éblouis. Il regarda autour de lui les pics sombres surgir d'entre les vapeurs confuses qui s'écartaient devant la lumière et semblaient des nuages de fumée refoulés par le vent. Il se tourna successivement vers tous les horizons, dans l'espérance d'apercevoir le palais de Rustem. Car il ne savait plus de quel côté avancer, et il n'aurait pu se décider pour aucun chemin sans craindre de s'éloigner de la bonne route. Mais il ne vit que des ondulations de monts et de collines, se succédant, infinies.

— Voici le chemin de Rustem, m'a dit le pâtre en me montrant la vallée ; mais j'aperçois d'ici le fond de la vallée : vue d'en haut, elle paraît un gouffre ; une haute montagne la termine, et du ìte de cette montagne descend tumultueusement la chute d'eau qui forme le torrent.

Tristement il marcha sur le plateau qui s'étendait au loin et atteignit l'extrême limite de la vallée. Là il soupira. Il y avait devant lui la montagne, et derrière elle des montagnes encore. Il se disait qu'il lui faudrait errer longtemps de sommets en sommets sans jamais découvrir peut-être le château qu'il cherchait.

Ayant escaladé une petite éminence, il promena de nouveau son regard autour de lui et ne vit rien ; mais au moment où il allait redescendre, la trace d'un pas lui apparut dans le sol. Le roi se baissa vivement et reconnut que c'était l'empreinte d'un sabot de cheval.

— C'est le pied de Raschk ! s'écria Iskender. Je suis dans la bonne voie. Ormuz et les dieux du Roum me protègent. Ce sont eux qui ont veillé sur la conservation de cette empreinte éphémère. Semblable au sceau royal attestant la puissance d'un écrit, elle affirme l'existence du palais fabuleux et me montre le chemin de mon but inaccessible.

Le roi se courba vers la terre et découvrit, sur la mousse qui couvrait le plateau, de nombreuses mais imperceptibles meurtrissures qui se devançaient l'une l'autre. Il se dirigea d'après elles, non sans hésitation ; mais le terrain bientôt se dénuda, et les marques du sabot de Raschk s'affirmèrent. Iskender marcha alors sans hésiter, franchissant des ravins, gravissant des collines, s'étonnant de ne plus rencontrer les obstacles presque insurmontables qui lui avaient jusqu'alors barré la route. Tout à coup il se trouva au bord d'un effroyable précipice.

C'était à ce gouffre qu'aboutissait le chemin de Raschk.

Iskender recula d'un pas et leva la tête. Il n'avait pas quitté la terre des yeux depuis qu'il suivait les pas du cheval. Il poussa un cri de joie !

Le château du Div blanc se dressait en face de lui de l'autre côté du précipice. Il semblait qu'il se fût érigé subitement hors du sol. Le roi croyait à une apparition. Il se frotta les yeux pour leur ôter le soupçon d'un rêve, les ferma, les rouvrit : le château du terrible Div blanc ne s'était pas effacé. Il était là, solide, net, frappé fermement par la lumière et tel que la tradition le dépeignait.

Il élevait sa monstrueuse colonnade qui soutient

les salles mystérieuses ou habitèrent les enchanteresses aux regards pleins d'attractions funestes; il érigeait sa tour mince aux spirales enroulées comme des serpents et si haute que du faîte l'œil embrasse en entier un hémisphère du monde; il échelonnait prodigieusement les toitures bombées, plates ou aiguës de ses édifices, taillés dans la pierre ou sculptés dans le marbre, qui semblaient vouloir s'escalader les uns les autres.

Au bord même du précipice, un immense portique, fouillé d'ornements et de découpures, flanqué de deux taureaux ailés à tête d'oiseau et surmonté d'une statue d'Ahriman accroupi sur la corniche, s'ouvrait sans défense sur l'abîme avec une majestueuse ironie. Au delà du vaste seuil Iskender apercevait un jardin délicieux, où les arbres n'avaient que des fleurs, où le sol était sablé de poudre d'or, où des fontaines d'eau de rose s'émiettaient dans des vasques de nacre. Mais devant le seuil il y avait le gouffre, au fond duquel le jour devenait noir.

Ce jardin du paradis laissait sa porte ouverte et se montrait sans crainte comme un trésor gardé par un dragon.

Iskender frappa du pied, et son sourcil terrible et charmant s'abaissa.

— Raschk s'est moqué de moi, s'écria-t-il en

tournant ses yeux courroucés vers les traces qui l'avaient conduit à cette déception.

Mais d'irrité qu'il était, le regard du roi devint attentif. Quatre empreintes de sabot creusaient profondément le sol, toutes proches l'une de l'autre. Il était évident que le cheval avait pris là son élan pour sauter. Le roi frissonna et une sueur froide mouilla son front à l'idée qu'il allait sans nul doute essayer de franchir, lui aussi, l'abîme. Il tourna les talons et s'éloigna ; mais il savait bien qu'il n'irait pas loin.

— Je suis roi, murmurait-il ; le monde est le jardin de mon palais ; les hommes m'aperçoivent au centre d'une irradiation merveilleuse, à la même hauteur que leurs dieux ; j'ai la force, la richesse et la toute-puissance, et voici qu'un entre-bâillement de la terre s'étant creusé entre ma volonté et son accomplissement, cela suffit pour faire de ce héros, dont le nom résonnera de siècle en siècle, un être inférieur au passereau qui se joue des abîmes !

Le roi se rapprocha du bord, les bras croisés, les dents serrées, et il regarda encore l'autre rive du précipice.

Des buissons fleuris se penchaient comme pour regarder la profondeur, et, par moment, une rose s'effeuillait lentement, un citron mûr

se détachait d'une branche et tombait comme une perle d'or. Derrière les jardins et le palais, des collines vertes se haussaient et des troupeaux de vaches aux poils lisses et rosâtres, belles comme la vache Pourmayeh, nourrice du grand Feridoun, erraient lentement sur les pentes.

Iskender fouillait des yeux la profondeur du gouffre, mais son regard n'en atteignait pas le fond. Tout à coup il se raidit et prit son élan. Mais il ne sauta pas.

— Lâche! murmura-t-il en grinçant des dents.

Alors il saisit le sac où étaient enfermées ses provisions et la gourde de vin précieux, et les lança de l'autre côté de l'obstacle, dans le jardin de Rustem.

— Je choisirai maintenant entre la mort par la faim et la mort par la chute, dit-il.

Puis il se dépouilla de ses vêtements, qui l'alourdissaient, et son corps pur apparut dans sa nudité. Il semblait un dieu de marbre avec un casque d'or sur le front. Il fit un paquet de ses habits et le lança sur le sable.

— A mon tour! dit-il.

Il recula de cent pas, respira longuement, se prit à courir d'une vitesse furieuse, bondit et retomba dans le jardin du Div blanc.

Étourdi, le cœur palpitant, les jambes trem-

blantes, il s'affaissa sur un genou et contint avec ses mains les bondissements de sa poitrine. Bientôt il revint à lui, et, ramassant sa gourde, la vida d'un trait; puis il se rhabilla et marcha vers la majestueuse demeure, plein d'orgueil et le front haut.

Ce palais était le sien. N'était-il pas le roi chez un de ses sujets rebelles? Il foula dédaigneusement le sable d'or, respira sans s'étonner les parfums inconnus qui saturaient l'air, ne s'émut pas de l'infernale et glorieuse beauté de la grande colonnade, et regarda à peine sur chaque pilier les figures sculptées de toutes les passions et de tous les vices, enroulées et enlacées comme des lianes.

Il s'enfonça sous les voûtes d'une immense salle où des colonnes se succédaient indéfiniment. Il la traversa et en sortit par un haut vestibule. Il marcha longtemps à travers des cours au sol de marbre et de somptueux appartements déserts. Il dépassa la masse des édifices, et aperçut alors des esclaves qui travaillaient dans des plaines. Il se dirigea vers eux, mais lorsqu'il en fut tout proche, il vit que des larmes tombaient des yeux de ces hommes sur la terre qu'ils labouraient.

— Esclaves, dit-il, dans quelle partie de son palais habite Rustem, fils de Rustem?

Les esclaves regardèrent le roi avec stupeur;

mais, accoutumés à l'obéissance, ils levèrent le bras vers l'occident et dirent :

— Le maître est là.

Iskender tourna la tête et aperçut en effet un guerrier assis sur un rocher près d'un étang. Il s'approcha de lui ; mais lorsqu'il le vit distinctement, son cœur se serra, et il demeura immobile.

Rustem avait le visage amaigri ; son front penchait vers la terre comme sous le poids d'une honte écrasante ; il pleurait, et ses larmes devaient tomber depuis longtemps sur sa poitrine, car sa cuirasse était rouillée ; ses beaux yeux rougis ne regardaient pas ; et Rustem était douloureux à voir comme une fleur meurtrie, un lion pris au piège ou un vieillard outragé.

Le héros vaincu était immobilisé par le désespoir. Il semblait la statue brisée d'un dieu. On eût pu croire que l'étang à ses pieds s'était formé de ses larmes : l'eau en était trouble et amère.

Le roi s'agenouilla auprès de Rustem et l'entoura de ses bras.

— O guerrier, s'écria-t-il, héros merveilleux, dont l'histoire semble fabuleuse, pourquoi pleures-tu? Pourquoi tes yeux, si pleins de douceur, roulent-ils tant de larmes? Pourquoi laisses-tu pendre inerte ton bras qui disperse les armées, et pourquoi ton jeune front, qui reflète la victoire,

penche-t-il si douloureusement vers la terre?

Rustem tressaillit.

— Qui donc tourne en dérision ma douleur? s'écria-t-il. Qui donc parle de victoire après la défaite? Qu'il sache, celui qui fait cela, que nul ne pourra dire : « J'ai vu la honte de Rustem vaincu! »

Et sa main chercha la massue à tête de vache tombée à côté de lui.

— Rustem vaincu! répétait-il. Ces deux mots se sont accouplés! Mon ancètre a reçu cet affront par moi! Je suis lâche et parricide!

Iskender pleurait devant cette grande douleur de héros.

— Rustem, dit-il doucement, écoute-moi. Sache bien que jamais on n'a dit autrement que « Rustem le Vainqueur », et que les Iraniens vénèrent et aiment plus que jamais le glorieux nom de Rustem. Tu n'as jamais été vaincu; Ormuz a retenu ton bras pour l'empècher de commettre, en triomphant, un sacrilège.

— Qui es-tu? dit Rustem en regardant le roi; un Div sans doute, avec le visage d'une péri? Pourquoi dis-tu que je n'ai jamais été vaincu?

Et il sourit amèrement.

Iskender reprit :

— Si Dara, roi de l'Iran, avait eu un frère aîné, et si ce frère avait voulu reprendre à son frère le

trône des Kéïanis, illégitimement occupé, aurais-tu pris les armes contre l'aîné des fils de Darab?

— Tu m'insultes encore! s'écria Rustem. Tu crois qu'il ne me suffit pas d'avoir été lâche, et qu'il me faudrait aussi avoir trahi la dynastie sacrée des Kéïanis? Dara ayant un frère aîné, mon bras, s'il n'était pas déshonoré, appartiendrait à ce frère.

— Eh bien! s'écria le roi, ne pleure plus, ta gloire n'a jamais été souillée.

Iskender, penché vers l'étang, prit de l'eau dans sa main et mouilla les yeux brûlants de Rustem.

— Dara, roi de l'Iran, avait un frère aîné, continua-t-il avec un sourire divin.

— Achève! cria Rustem tout frémissant.

— Et c'est contre ce frère que tu combattais dans la plaine du Paras.

— Iskender! s'écria Rustem avec un éclair de joie qui s'effaça presque aussitôt. Tais-toi, Div maudit! cesse ces discours mensongers et cruels, et va-t'en promptement, car mon bras est encore assez fort pour t'écraser malgré ta puissance surnaturelle.

— Suis-je venu pour repartir déjà? répondit le roi. Si Iskender, ayant traversé les torrents, escaladé les murs de rochers, franchi le précipice qui garde ta demeure inaccessible, se montrait à tes

yeux et te disait : « Je suis le fils de Darab », ajouterais-tu foi aux paroles d'Iskender?

— S'il faisait cela, je le croirais, dit Rustem avec un sourire moqueur.

Le roi se releva fièrement.

— Regarde-moi, Rustem, cria-t-il, je suis Iskender, fils de Darab.

Rustem se dressa à son tour, la stupeur dans les yeux.

Iskender étendit la main : à l'un de ses doigts brillait le sceau puissant des Kéïanis.

Rustem chancela et ploya le genou.

— O mon roi! murmura-t-il.

Mais Iskender ne le laissa pas s'agenouiller; il l'entoura de ses bras et le serra contre sa poitrine.

— Cette fois, tu es vaincu! dit-il en le baisant tendrement.

— O toi qui m'as rendu la vie, s'écria Rustem, et plus que la vie, l'orgueil, merci! car je puis t'offrir à présent ma vie et ma force confiante.

— Je venais te demander tout cela, dit le roi.

— Tu as besoin de moi, toi?

Et, se reculant un peu, tout en tenant les mains du roi entre les siennes, Rustem le contempla avec enthousiasme.

— Tu es là, vraiment? Comment es-tu venu jusqu'ici? Tu es venu; mais par où? Il n'y a pas

de chemin, et Raschk n'a pas de frère. Tu as donc lutté contre le torrent, marché sur une muraille à pic, franchi l'affreux précipice au fond duquel mon ancêtre a précipité les Divs? Si tu n'étais pas Iskender, je ne croirais pas que tu es devant moi. Ainsi, tu as risqué follement ta vie, plus précieuse que toutes les vies ensemble, pour venir essuyer les larmes d'un héros qui se croyait un lâche? Et moi, j'étais là, stupide et inerte, assis sur une pierre, laissant couler des pleurs aussi lamentables que ceux d'un vieillard aux yeux inconscients, et je ne devinais pas que tu étais aux prises avec la nature hostile! et je ne sautais pas sur Raschk pour bondir au-devant de mon roi, qui, écorchant sa chair divine aux pointes des rocs, glissant mortellement sur les pentes, au bord des abîmes sans fond, venait consoler un misérable abandonné de la gloire et bêlant comme un agneau abandonné de sa mère!

Et Rustem se frappait le front de ses poings fermés.

Iskender lui saisit les poignets.

— Je suis bien récompensé de mes peines, cher Rustem, dit-il. Jusqu'à ce jour je me suis senti solitaire au milieu de ma gloire. J'étais si haut, que je ne pouvais pas avoir d'égal ; j'avais des sujets innombrables et pas un ami. J'aurais

été forcé de me courber pour aimer, et ma vanité n'imaginait pas qu'il existât un compagnon digne d'Iskender ; mais toi, tu m'as donné cette joie de pouvoir aimer sans être généreux.

— Ne me rends pas fou, Iskender, murmura Rustem en pressant sur ses lèvres la main du roi.

Tout à coup il leva sa belle tête, redevenue fière.

— Viens ! s'écria-t-il, partons ! Tu as dit que ma vie et ma force pouvaient t'être utiles ; que faut-il faire? Ormuz permettra que tu me donnes à combattre des dragons et des Divs !

— Ne me laisseras-tu pas me reposer quelques heures dans ton palais? dit le roi, car je suis las.

— Que le ciel me maudisse ! enivré de joie, je ne sentais pas ta fatigue.

Rustem, prenant la main du roi, l'entraîna vers le palais. Comme ils passaient, les esclaves levèrent le front et virent le maître qui souriait. Ils se dirent : « C'est l'inconnu qui marche auprès de Rustem qui a apporté ce sourire. » Ils s'approchèrent doucement et baisèrent les vêtements du roi et la trace de ses pas.

Rustem conduisit Iskender dans une chambre délicieusement fraîche, où le plafond, les murs et le sol étaient de cristal. Des fleurs au large calice odorant, épanouies de toutes parts, semblaient prendre racine dans le cristal même. Au centre

de la chambre se creusait une piscine pleine d'une eau limpide et bienfaisante qui dissipait la fatigue et donnait la santé.

Rustem déshabilla Iskender, comme une mère eût fait pour son fils devenu grand, et il l'aida à se mettre au bain.

Des esclaves entrèrent portant des huiles précieuses et des parfums contenus dans des vases d'or. Ne voulant laisser à personne l'honneur de toucher le corps du roi, Rustem le sécha, l'oignit et le parfuma lui-même. Puis, l'ayant revêtu de vêtements légers en lin blanc frangé d'or, il le fit entrer dans une salle où un repas délicat était disposé sur le sol.

— Te plaît-il de manger? dit Rustem.

— Certes! répondit le roi. Depuis deux jours je me nourris de dattes sèches et d'olives.

Il s'assit sur un tapis; Rustem se tint debout et le servit.

— Tu as rendu la souplesse à mes membres, beau Rustem, dit le roi. Je ne suis plus las, et nous partirons bientôt, car j'ai hâte de te voir revenu du royaume de Kanoudj.

— Ah! je vais dans le Kanoudj? dit Rustem.

— Tu en reviens, surtout, et gardien de merveilles incomparables qu'on essayera sans doute de te ravir.

— Oh! oh! fit Rustem.

— Il faudra que tu emmènes une armée.

Rustem secoua la tête.

— J'irai seul, dit-il.

— Prends garde. Tu pourrais être tué, et, ne te voyant pas revenir, je croirais que tu as gardé les merveilles pour toi.

Rustem se mit à rire.

— Tu me diras quel jour et à quel moment je dois être de retour.

Voyant que le roi était rassasié, il fit un signe à un esclave. Peu après un hennissement fier et joyeux se fit entendre. Iskender et Rustem sortirent du palais. Raschk, tout harnaché et maintenu par deux valets, creusait le sol du pied et faisait voler autour de lui la poussière d'or.

Iskender retint un geste d'admiration à la vue de Raschk, craignant que Rustem ne voulût lui donner ce cheval.

— Monte, roi, dit Rustem.

Le roi se mit en selle. Raschk bondit sous le contact étranger; mais Rustem s'élança en croupe, et le fier cheval partit rapidement. Il franchit l'effrayant précipice comme si c'eût été un fossé, et s'emporta dans un galop si vertigineux que le roi ne put rien voir du chemin que suivait Raschk.

Bientôt, de la plaine, les compagnons d'Iskender, qui attendaient, anxieux et les regards tournés vers la vallée, virent accourir, plus vite que les flots neigeux du torrent, le col cambré, l'œil sanglant, la crinière éparse, le merveilleux cheval dont les reins puissants portaient sans ployer la double gloire de l'Iran. Stupéfaits, les soldats se prosternèrent et baisèrent la poussière, tandis que Raschk s'arrètait court devant eux.

— Iskender est pareil aux dieux! crièrent les Roumis.

— C'est le fils aîné d'Ormuz! dirent les Iraniens.

Quelques-uns ajoutèrent :

— Rustem en est le fils cadet!

Le roi sauta à terre et demanda son cheval; puis, attirant à sa droite Rustem, qui voulait rester derrière le Kéïani, il se mit en marche à travers la plaine, aussi fier, aussi glorieux que s'il revenait de la conquête d'un royaume.

*
* *

Sept jours après, en même temps que le soleil, Iskender entra dans la ville des rois de l'Iran. Le peuple était rempli d'inquiétude depuis le

départ du roi ; on croyait qu'Iskender avait été combattre Rustem, et la défaite de l'un ou l'autre de ces héros également chéris eût plongé les Iraniens dans le deuil. Donc, les travaux étaient interrompus, et le peuple attendait tristement.

Mais lorsque l'on vit le Diadème du monde à côté de la Gloire de l'Iran — Iskender ayant à sa droite Rustem — monter l'escalier d'Istakr, une immense clameur de joie s'éleva de la ville. Subitement les rues furent couvertes de tapis précieux, et les façades des maisons disparurent sous les étoffes brillantes qu'on y accrocha : toiles d'or ou d'argent, gaze brodée de perles, soie, indienne ou satin chinois. Ceux qui ne possédaient pas d'étoffes de prix ornèrent leurs demeures avec leurs vêtements de fêtes. Et lorsque le roi passa au milieu de la foule, les pauvres jetèrent sur lui des roses ouvertes et des narcisses, les riches des pierreries et du musc. A grand'peine le roi atteignit son palais ; il monta les degrés des escaliers de marbre et arriva bientôt sur la dernière terrasse, qui dominait toute la ville. Le peuple entier put alors le voir, appuyé d'une main sur l'épaule de Rustem ; il put admirer ces jeunes hommes d'une beauté égale, et qui semblaient les dieux réconciliés de deux religions ennemies.

L'un avait l'aspect altier et despotique, le front

pâle ; il était mince et délicat, bien qu'invincible ; sa tête ne se courbait jamais, et ses regards cléments tombaient comme des rayons d'astre. L'autre, de haute taille, cambrait son torse puissant ; il inspirait l'amour et la confiance, car sa poitrine était celle d'un héros, et les chaudes transparences de son teint faisaient éclater plus ardemment ses yeux fiers, qui regardaient avec douceur.

Le peuple, idolâtre, hurlait et trépignait de joie. Mais Iskender leva le bras, et un silence profond s'établit aussitôt. Alors le roi, inondé de lumière par le soleil levant, se tourna vers Rustem. Il posa les mains sur les épaules de celui qu'il avait conquis, et dit d'une voix éclatante :

— Rustem, étant l'ami du Kéïani Iskender, ne peut être en même temps son sujet. Je le dispense donc du respect cérémonieux et de l'obéissance ; il me parlera comme un frère parle à son frère, et les lois n'auront pas de puissance contre lui. Je lui rends le Mazendaran que possédait son ancêtre ; qu'il ait la souveraineté absolue dans ce pays, et qu'il soit libéré de tout tribut !

Il continua, parlant à Rustem :

— Mais puisque mon frère veut bien me rendre le service d'accomplir pour moi un périlleux et pénible voyage, qu'il parte, et n'oublie pas qu'une

seule chose n'est plus à lui, sa vie, dont il m'a fait présent, et que l'on doit prendre grand soin des choses qui ne vous appartiennent pas !

Ayant ainsi parlé, le roi, aux yeux de tous, baisa Rustem avec tendresse, et Rustem rendit son baiser au roi. Puis le Kéïani entra dans le palais et se déroba aux acclamations et aux regards de la foule avide de sa présence.

Le jour même, après s'être enquis du nombre de farsangs qui séparaient Istakr du Kanoudj et de la nature de la route, Rustem dit à Iskender :

— Frère, à la septième heure du onzième jour du mois de Moharam, je serai de retour.

Puis il partit.

Monté sur Raschk, il allait si vite qu'on ne le voyait pas passer. La terre tourna quatre fois. Il atteignit la capitale du Kanoudj. Il avait marché nuit et jour ; il avait mangé à la hâte, sans descendre de cheval.

On annonça au roi Kéïd qu'un fier guerrier, monté sur un cheval magnifique, arrivait d'Istakr, envoyé par Iskender, le roi des rois. Kéïd aussitôt descendit de son trône et s'avança à la rencontre de Rustem.

— Salut, roi Kéïd, dit le héros iranien ; que la gloire soit toujours ta compagne et le bonheur ton compagnon ! Je suis Rustem, fils de Rustem, celui

que le divin Iskender illustre du nom de frère. Et voici, ô roi, les paroles que mon frère t'adresse : « Kéïd, roi du Kanoudj, j'ai pour toi des sentiments d'amitié, et je n'ai pour toi aucune haine. Depuis l'offre que tu m'as faite de tes merveilles j'ai détourné mes yeux de ton royaume, et mon glaive est rentré dans le fourreau. Mais je pense sans cesse, ô roi, à ta fille, à ton médecin, à ton devin et à ta coupe merveilleuse. Je t'envoie Rustem, mon frère, qui jugera si tes merveilles sont telles que tu les dépeins; et si tu as dit vrai, tu resteras toujours roi du Kanoudj, car tu auras ma protection. »

— Qu'il est heureux, le roi qui possède l'affection d'un homme tel que Rustem ! dit Kéïd. Iskender est le maître du monde et je ne respire que par sa volonté; sa clémence envers moi ne rencontrera pas l'ingratitude, car les présents qu'il accepte feront ses lèvres toujours souriantes. Viens, guerrier illustre; tu te reposeras dans mon palais. Ensuite, puisque Iskender l'ordonne, tu verras mes merveilles et tu demeureras étonné.

Rustem se mit au bain, puis dormit longtemps, car il était las. Lorsqu'il fut reposé, il alla vers Kéïd et lui dit :

— Montre-moi ta fille et les autres présents que

tu destines à Iskender; puis qu'on prépare le cortège, car j'ai dit au Kéïani :

« Frère, à la septième heure du onzième jour du mois de Moharam, je serai de retour. »

— Viens donc, dit le roi. Mais prends garde, jeune guerrier au cœur tranquille ; oublie promptement, lorsque tu l'auras vu, le visage d'Indùmatî ; tâche que tes yeux ne le reflètent que sur ton esprit, et ne laisse pas descendre son image jusqu'à ton cœur, car tu deviendrais esclave, et ta volonté ne pourrait plus soumettre tes actions.

— Allons! dit Rustem impassible.

Le roi lui fit traverser un jardin magnifique, dans lequel s'élevait le palais d'Indùmatî, au milieu des fleurs et des palmiers. Ils entrèrent tous deux dans une grande salle, et, soulevant une draperie qui servait de porte, Kéïd dit à Rustem :

— Approche et vois.

Rustem fit trois pas en avant, et son regard pénétra dans la salle voisine.

Indùmatî apparut assise sur un trône d'ivoire; elle était seule, immobile et triste. Dès qu'il la vit, Rustem demeura sans mouvement, la stupeur dans l'âme, et il lui fut impossible d'arracher son regard de cette apparition merveilleuse.

Toutes les émotions que l'homme peut ressentir devant les aspects divers de la beauté dispersés

dans la nature, on les subissait, dans toute leur puissance, à la vue d'Indûmatî.

La mer aux horizons tranquilles, où l'œil cherche, au delà de cette ligne bleue qui touche le ciel, le chemin des pays inconnus, la mer, qui emplit le cœur d'espérance, on croyait l'apercevoir en regardant la fille de Kéïd.

En elle apparaissait la forêt auguste et gracieuse qui a les bananiers, les palmiers et les chênes, et aussi les lianes en fleurs.

Les rôdeurs faméliques des déserts, par le rythme souple de leur démarche, la ride féroce de leurs gencives et l'éclat de leurs fauves prunelles, dégagent une beauté farouche qui charme elle aussi ; dans on ne sait quel pli de la robe d'Indûmatî se roulait la grâce cruelle des panthères et des tigres.

Ainsi, Indra avait tout mis dans cette jeune fille. Toutes les joies qu'inspirent les mille formes de la beauté émanaient d'elle comme un rayonnement. Elle était la majesté blanche et froide de l'Himalaya et la pourpre ardente des madawis, le ciel pur et le ciel d'orage, le frémissement d'ailes du kokila et le vol de l'aigle, la gloire des soleils couchants et la douceur des lunes naissantes. Mais de toutes ces splendeurs se dégageait et s'élevait, comme l'astre dans la lumière, le plus pur aspect

de la beauté : la femme parfaite en son corps.

Telle était la fille incomparable du roi Kéïd. Lackmi (6) s'était incarnée en cette reine, qui semblait ornée des plus magnifiques parures et ceinte d'un diadème éclatant, bien que son corps divin fùt à peine voilé d'une gaze légère frangée d'or, et qu'elle eût la chevelure relevée sur les tempes par deux lotus seulement. En même temps que l'image d'Indûmatî, l'amour entrait dans l'esprit et bouleversait les sens ; son approche enivrait comme l'espoir du lit nuptial ; son absence rendait fou.

Rustem, plein d'épouvante, se sentait submergé par de mortelles délices. Son cœur bondissait ; il n'avait plus de souffle. Cependant, par un effort terrible de volonté, il se souvenait d'Iskender.

Ce souvenir faisait perler une sueur froide sur son front.

Mais Indûmatî leva les yeux et le regarda. Rustem, extasié, crut voir deux fenêtres ouvertes sur le paradis. Le corps secoué d'un grand frisson, il s'enlaça ardemment du regard à ce regard pour ne plus s'en détacher.

Alors Kéïd laissa retomber la draperie.

Il prit Rustem par la main et l'entraîna hors du palais d'Indûmatî.

Le roi baissait la tête et des larmes roulaient sur sa barbe.

— Te plaît-il d'éprouver les autres merveilles? demanda-t-il en soupirant.

— C'est inutile, dit Rustem d'une voix sourde.

Kéïd le regarda et s'émut de la mortelle pâleur qui couvrait ses joues.

— O mon fils, s'écria-t-il en l'attirant dans ses bras, je te plains.

Bientôt les esclaves, les femmes, les dromadaires et les éléphants qui devaient escorter les présents du roi Kéïd furent réunis devant le palais d'Indùmatì. Il en résulta une grande confusion, car le peuple était accouru en foule et encombrait la place. Les chameliers criaient, les chevaux se cabraient, les soldats repoussaient à grand'peine les curieux qui se groupaient autour des amoncellements de richesses sur le sol et entravaient le chargement des dromadaires agenouillés.

Il y avait là des trônes d'ivoire, d'or, d'argent et de bois d'aloès vert, des cassettes de pierreries, des costumes magnifiques et des étoffes, et une quantité innombrable d'aigrettes, de voiles et de diadèmes. Les colliers, les anneaux d'or, les ceintures emplissaient des coffres de santal. Les épées indiennes et les sabres chinois, les cottes de mailles en argent et les boucliers de bronze chargeaient trois éléphants. On voyait aussi de la

vaisselle d'or et des vases de jaspe, des casques, des massues et des caparaçons, des monceaux d'ambre et de musc pur, des chars de cristal aux roues d'argent, des litières et des chasse-mouches en plumes de kokilas.

Lorsque les bagages furent chargés, les timbales résonnèrent et le cortège se mit en marche emportant toutes ces richesses.

Le médecin à la science infinie monta sous un tendelet de satin rouge posé sur le dos d'un dromadaire aux pieds agiles, et s'éloigna, escorté de cent serviteurs qui marchaient à pied. Le devin s'assit sur un éléphant blanc couvert d'une housse de velours, et marcha le second, portant le coffre d'or où était enfermée la coupe intarissable ; soixante cavaliers suivirent le devin.

Enfin Indûmatî sortit de son palais et se jeta dans les bras de Kéïd en sanglotant.

— Va, ma fille, dit Kéïd en retenant ses larmes, va vers ton époux glorieux, et n'oublie pas le vieux roi solitaire, que ton départ laisse dans le froid de la mort.

— Mon père, dit Indûmatî, chaque année ta fille viendra de l'Iran dans le Kanoudj.

Un sourire de joie éclaira le visage de Kéïd, et il baisa sa fille au front.

Rustem se tenait à quelques pas, immobile sur son cheval impatient.

N'eussent été le tremblement imperceptible de ses membres et la pâleur de son visage, Rustem aurait semblé tranquille comme à son ordinaire. Bien qu'Indùmatì eût tourné vers lui son adorable regard, le jeune héros n'avait pas levé les yeux sur elle. Kéïd s'étonna du calme que montrait Rustem, et il s'en réjouit dans son cœur.

Il l'appela près de lui et lui confia sa fille.

— Veille sur elle, lui dit-il, et l'inquiétude quittera mon esprit, car pour moi Indùmatì n'est qu'une enfant adorée. Éloigne d'elle tout malheur et que la joie soit avec toi !

Indùmatì se coucha dans une litière de brocart d'argent portée par quatre mules, et, faisant un dernier geste d'adieu à son père, elle partit au milieu de deux cents femmes couleur de bronze montées sur des chevaux blancs et de cinq cents esclaves à pied. A quelques pas de la litière marchait Rustem, puis venait une troupe de cavaliers, et derrière eux des chariots attelés de taureaux et d'ânes portaient les vivres.

La caravane sortit de la ville et se déroula dans la plaine sur une longueur de trois farsangs ; elle marchait lentement afin que la fiancée d'Iskender ne ressentît pas de fatigue ; et Rustem,

voulant demeurer à peu de distance de la litière, maintenait à grand'peine Raschk, qui se cabrait et s'irritait de cette allure inaccoutumée.

*
* *

Vers le soir, comme le soleil rougissait l'horizon, la royale jeune fille entr'ouvrit les rideaux de sa litière pour jouir de l'air rafraîchi. Aussitôt deux de ses femmes descendirent de cheval et se tinrent auprès d'elle.

— Est-ce que nous marcherons jour et nuit? demanda Indûmatî.

L'une des femmes noires répondit :

— Rustem, l'illustre guerrier, roi du Mazendaran, dirige la caravane. S'il crie : Halte ! on fera halte; s'il dit : Marchez ! on marchera. C'est ainsi qu'a parlé le maître du Kanoudj, ton royal père.

— Dites à Rustem : « La fille de Kéïd te prie de s'approcher d'elle, » murmura la jeune fille.

Une esclave s'éloigna et, saluant Rustem :

— Maître, dit-elle, la fille de Keïd te prie de t'approcher d'elle.

Rustem tressaillit, et, son pâle visage devenant blême, il répondit en balbutiant :

— Je suis le gardien d'un trésor sans pareil, je

veille; mon regard fouille tous les points sur l'horizon; je ne peux détourner mon regard l'horizon. Si la fille de Kéïd a des ordres àe de donner, qu'elle me les transmette par ta bouche.

L'esclave ayant rapporté la réponse de Rustem, Indûmatî se souleva sur un coude, l'étonnement dans les yeux. Mais bientôt elle s'écria :

— Eh bien! dis-lui : « L'épouse future d'Iskender t'ordonne de paraître en sa présence. »

La femme noire s'éloigna de nouveau, et saluant Rustem :

— Maître, dit-elle, l'épouse future d'Iskender t'ordonne de paraître en sa présence.

Rustem baissa la tête; l'effort surhumain qu'il avait fait pour repousser la prière d'Indûmatî n'avait été d'aucune utilité; et il sentait avec épouvante qu'il fallait obéir à l'ordre.

Une impatience de Raschk le porta à côté de la litière.

A vrai dire, Rustem ne tourna pas les yeux vers la fille de Kéïd ; il les tint fixés avec ténacité sur l'horizon; mais il sentait qu'Indûmatî le regardait, et ce regard l'enveloppait et le brûlait comme le soleil de midi.

Elle se taisait. Elle regardait longuement Rustem. Elle regardait cette chevelure sombre, dont quelques boucles se laissaient voir sous le casque,

front hautain, ces beaux yeux pleins de fièvre qui se détournaient d'elle, cette bouche éclatée comme la fleur du bandhouca, ce corps où la jeunesse s'enlaçait à la force ; elle, qui était la perfection, ne trouvait rien à reprendre dans la beauté de ce héros.

Elle oublia le mouvement d'étonnement et de colère que lui avait fait éprouver la résistance de Rustem, et elle lui parla d'une voix claire et pure comme la vibration du tchandra-cânta, ce cristal fait d'un rayon gelé de la lune.

— Roi du Mazendaran, dit-elle, le chemin est-il long du Kanoudj, où fleurissent le késara parfumé et le doux lotus, aux bords enchantés du Paras?

Rustem dit d'une voix entrecoupée :

— Trente fois au moins le soleil paraîtra et disparaîtra avant que tu atteignes le pays des Iraniens ; mais trente fois seulement, car j'ai dit au roi de l'Iran : « Frère, à la septième heure du onzième jour du mois de Moharam je serai de retour. »

— Ne nous reposerons-nous pas la nuit? dit-elle.

— Ta tente est déjà préparée en un lieu propice par des coureurs partis en avant.

— Ainsi, trente jours, pas plus? répéta Indûmatî.

Et elle soupira et tourna de nouveau les yeux vers Rustem, qui cramponnait désespérément son regard à l'horizon.

Tout à coup elle s'écria :

— O guerrier à la grande renommée, parle-moi de mon époux!

Rustem eut un redoublement de pâleur.

— Iskender, dit-il, c'est le Roi des rois, le Diadème du monde, le Maître des cœurs; c'est le guerrier toujours victorieux, le puissant, le clément, le divin.

— Est-ce qu'il te ressemble? demanda Indùmatî à voix basse.

Rustem chancela. On eût dit qu'il allait se briser comme la tige du kadili sous le vent d'orage. Il délivra son regard si longtemps captif, et ce regard se précipita plein d'égarement et de supplication vers le visage de la royale jeune fille. Elle souriait. Ses yeux orgueilleux se faisaient doux en le regardant, et Rustem se sentait devenir fou. Subitement il mit la main sur ses yeux et reprit d'une voix pleine de sanglots :

— Iskender est le premier des hommes! Nul n'est comparable à Iskender. Tu es la lune éclatante; il est le soleil éblouissant. Il ne ressemble qu'à lui-même. C'est un Dieu qui s'est fait roi. C'est mon frère, mon ami, mon maître. Je suis à

lui, ma vie est à lui. Je l'aime autant qu'on peut aimer, je l'aime par-dessus tout!

Puis il serra les flancs de Raschk et s'enfuit.

Indûmatî soupira encore et fit retomber les rideaux de sa litière.

Cependant la caravane atteignit une chaîne de montagnes au pied de laquelle un campement avait été préparé. On fit halte, et chacun, accablé de lassitude, se hâta de gagner sa tente.

Peu après l'obscurité et le silence enveloppèrent la caravane endormie. Seul Rustem erra toute la nuit au milieu des murs de toile, agités par le vent.

*
* *

Le lendemain et les jours suivants, les voyageurs côtoyèrent la chaîne de montagnes, car il fallait atteindre pour la traverser un kotel praticable aux dromadaires et aux éléphants.

Rustem fuyait Indûmatî, bien qu'il eût toujours les yeux tournés du côté de la jeune fille. Elle ne pouvait l'apercevoir. Il profitait de tous les accidents de terrain pour se faire invisible : un buisson, un arbre, un rocher le dissimulaient tour à tour; et lorsque le chemin était uni, le héros se cachait derrière un chariot de bagages ou

derrière un éléphant. Parfois Indûmatì demandait à marcher, se disant lasse d'être couchée; mais elle ne faisait plus appeler Rustem. Elle le cherchait du regard, en silence, et soupirait; quelquefois des larmes tombèrent de ses yeux. Et lorsque ses femmes, timidement, lui demandaient la cause de sa tristesse, elle parlait de Kéïd, son père bien-aimé.

Le soir du dixième jour on campa au pied d'une montagne que l'on devait gravir le lendemain. Au delà de cette montagne s'ouvrirait le kotel praticable.

La nuit était chaude et sans lune; mais de larges étoiles, pareilles à des braises, répandaient une lueur trouble. Dans le noir limpide du ciel elles avaient l'air d'être suspendues à des hauteurs diverses : celles-ci semblaient proches, celles-là infiniment lointaines; il y en avait qui paraissaient près de tomber; les unes n'avaient que quatre rayons rouges et diffus, les autres ne rayonnaient point; les plus voisines palpitaient, les plus éloignées étaient immobiles. On eût dit un essaim de grands papillons qui auraient allumé leurs ailes au soleil.

Le camp était vaguement éclairé par le ciel. Rien ne bougeait. On eût pu entendre le va-et-vient monotone des respirations.

Cependant, sous sa tente, Indûmatî ne dormait pas. Un coude enfoncé dans les coussins, la joue dans la main, elle regardait fixement la terre. Une petite lampe d'or brûlait au-dessus d'elle.

La jeune fille songeait. A quoi donc? A sa beauté, à sa gloire? non ; à Rustem. Le soleil ne voit pas son rayonnement et peut admirer une étoile. Indûmatî songeait à Rustem. Elle ne pouvait se dissimuler qu'il la fuyait : lorsqu'elle le cherchait du regard, il détournait le sien ; il s'excusait devant la prière, et n'obéissait qu'avec peine à l'ordre qui l'appelait auprès d'elle. Elle se souvenait que plusieurs jeunes hommes étaient morts pour l'avoir vue, et s'étonnait que celui à qui elle souriait, celui qui pouvait la contempler tout le jour regardât l'horizon, la montagne ou la marche des dromadaires, et s'éloignât d'elle comme si elle eût été une rakçhasi difforme.

Tout à coup un doute aigu lui traversa le cœur comme une lame d'épée. Elle s'empara d'un miroir d'argent et approcha son visage de la lampe. Cette pensée lui était venue que les rois et les filles de roi n'ont autour d'eux que courtisans et flatteurs ; qu'on la disait d'une merveilleuse beauté, mais que peut-être elle était semblable aux autres femmes. Cependant elle repoussa le miroir et renversa sa tête en souriant, tranquillisée.

— Mais alors, se dit-elle, où donc puise-t-il la force de résister à mon regard qui le cherche?

La chaleur était excessive. Indûmatî avait la fièvre, son front brûlait. Elle se leva, s'approcha lentement du rideau de la tente et l'écarta. Elle regarda le ciel, le camp obscur; puis, instinctivement, baissa les yeux. Un homme était couché à ses pieds. Elle recula, surprise et effrayée; mais à une vague lueur envoyée par sa lampe elle reconnut le visage de Rustem. Le jeune guerrier, tout armé, était couché en travers de l'entrée. Il avait une main sous sa tête, et dormait.

C'était la première fois depuis dix jours qu'elle revoyait Rustem. Son cœur eut un battement précipité; elle se rapprocha et se pencha vers le beau jeune homme endormi.

— Il dort, se dit-elle, il ne me fuira pas.

Elle ajouta avec un soupir étouffé :

— Il dort tandis que je veille.

Elle ignorait que, depuis qu'il l'avait vue, c'était la première fois qu'il dormait, vaincu par la fièvre et la fatigue.

— Il est mort peut-être, pensa-t-elle.

Et elle s'agenouilla près de lui. Un grand soupir souleva la poitrine de Rustem.

— Non! et il paraît souffrir! Il rêve sans doute de moi! Non. Il est là, couché sur la terre dure,

en travers de ma porte, comme un chien de garde, tout armé, prêt à me défendre ; mais il accomplit son devoir et rien de plus.

Elle le contemplait dans la demi-obscurité et retenait son souffle en songeant :

« S'il s'éveillait, il fuirait. »

Sa main rencontra la lame froide du glaive de Rustem, nu auprès de lui. Ce froid lui fit peur. Elle songea que c'était avec de pareils glaives que ceux qui l'avaient aimée, et dont elle ne savait pas même les noms, s'étaient ôté la vie. Elle trembla en voyant la main de Rustem serrer la poignée de ce glaive.

Mais elle secoua la tête.

— Il ne se tuera pas, lui qui dort si près de moi.

Elle sourit de se sentir heureuse et fâchée qu'il n'eût pas envie de se tuer.

— Il m'aimera, murmura-t-elle, puisque je le veux.

Rustem dormait. Indûmatî le regardait avec la joie de l'assouvissement d'un désir longtemps contrarié : elle le trouvait beau. Courbée vers lui pour le mieux voir, car il faisait obscur, elle tremblait un peu. Le souffle brûlant de Rustem lui caressait la joue. Elle eût voulu poser ses lèvres sur le front calme et triste du guerrier

endormi. Le sommeil, c'est presque l'absence : il ne saurait pas, il ignorerait toujours ce baiser furtif.

Indûmatî se releva vivement pour échapper à ce désir dont elle rougissait. Elle se retourna en soupirant vers sa tente; mais tout à coup elle demeura pétrifiée : il y avait deux hommes dans sa tente. La lampe les éclairait nettement. Ils rampaient avec mille précautions vers le lit vide d'Indûmatî. Elle était dans l'ombre, eux dans la lumière; ils ne pouvaient pas la voir.

Toute tremblante, elle se pencha vers Rustem et appuya sa bouche à l'oreille du héros :

— Lève-toi, ne dis rien, il y a deux hommes sous ma tente.

Rustem eut un tressaillement silencieux et se dressa l'épée à la main.

— Misérable que je suis!

Et il s'élança, terrible, dans la tente.

Les deux hommes, surpris, voulurent fuir; mais Rustem en saisit un à la gorge tandis qu'il enfonçait son glaive dans le cœur de l'autre; puis il les jeta dehors sans vie.

— Fille de Keïd, dormez, dit-il alors à Indûmatî, et pardonnez-moi. Désormais mes yeux seront toujours ouverts.

— Merci, Rustem, dit doucement la princesse.

Cependant Rustem sortit et considéra les deux hommes qu'il avait tués. Ni l'un ni l'autre ne lui étaient connus; leurs costumes et leurs visages étaient pareils à ceux des Indiens; mais certainement ils n'avaient point fait partie de la caravane. L'attaque provenait d'un ennemi extérieur et inconnu. Qui donc pouvait avoir intérêt à enlever ou à assassiner l'épouse future d'Iskender? Rustem se dit : « Il se pourrait que Kéïd, regrettant sa fille, ait conçu le dessein de la reconquérir par un coup de main hypocrite. » Mais le héros écarta cette pensée. Le roi du Kanoudj comprenait la nécessité d'être l'ami d'Iskender. « Quelque roi, secrètement amoureux d'Indûmatî, pensa encore Rustem, veut peut-être s'en emparer par la ruse et par la force. » Cette supposition était plus vraisemblable. En tout cas, il fallait se tenir sur ses gardes. Rustem éveillerait-il la caravane? A quoi bon? Le remuement de tant d'hommes et de bêtes préviendrait de fuir les ennemis, qui, non loin du camp peut-être, attendaient le résultat de leur criminelle entreprise. Mais s'il fallait combattre, et s'ils étaient nombreux? Eh bien ! il était là, lui.

Plein d'inquiétude, il explora le camp en tous sens. Il ne vit rien et n'entendit rien de suspect. Mais, ayant fait, l'épée à la main, le tour de la

caravane endormie, il crut apercevoir, à quelque distance dans la plaine, une masse noire et immobile qui dessinait vaguement des silhouettes d'hommes et de chevaux. Rustem courut vers elle ; mais, à mesure qu'il approchait, le groupe se désagrégeait, et bientôt tout s'effaça dans l'obscurité. Alors, Rustem essaya de percer l'ombre du regard, mais en vain. Il eut peur pour la première fois de sa vie. Il sentait qu'Indûmatî était enveloppée par un complot. Il devinait des présences hostiles dans la solitude de la nuit ; et il allait, l'épée à la main, ne sachant où frapper. La bravoure ne peut rien contre un ennemi invisible. Tout à coup il songea qu'il avait peut-être eu tort de le poursuivre, cet ennemi fugace, car le trésor restait sans défense pendant qu'il pourchassait les voleurs. Il fut pris, à cette pensée, d'une épouvante sans pareille, et se précipita, dans une course folle, vers la tente d'Indûmatî.

Mais, devant le rideau qui défendait légèrement l'entrée, il s'arrêta tout tremblant.

Devait-il violer ce seuil sacré et confiant, qui n'avait ni porte, ni gardes, ni fossé? Pouvait-il soulever ce voile de soie qui, n'opposant que sa faiblesse, n'était pas un ordre ni une défense, mais une prière? Sa main n'osait même pas effleurer la tenture. Cependant Indûmatî n'était

peut-être plus dans sa tente. Tandis qu'il poursuivait des ombres suspectes dans la plaine complice, des êtres furtifs et terribles avaient pu se glisser vers la jeune fille et l'enlever. Il avait vu des chevaux s'enfuir ; d'autres chevaux avaient pu attendre du côté opposé, et maintenant ils emportaient la fille de Kéïd peut-être. Peut-être? Monté sur Raschk, il saurait bien les rejoindre, et une armée ne l'empêcherait pas de reconquérir l'épouse de son maître. Rustem, égaré, cherchait à surprendre un souffle, le bruit léger d'un mouvement ou du froissement des coussins, enfin le moindre indice de la présence d'Indûmatî sous la tente. Mais rien ne troublait le silence cruel.

— Elle n'est plus là! se disait Rustem à demi fou. C'en est fait, ils l'emmènent, ils fuient. Je ne la retrouverai pas, il y aura deux routes, et je choisirai celle qui m'éloignera d'elle, tandis qu'elle pleurera et me maudira.

Il se déchirait la chair avec ses ongles.

— Peut-être elle m'appelle à sa défense, elle crie mon nom avec désespoir, et une main sacrilège s'appuie sur sa bouche ; elle se débat, et des bras audacieux compriment ses membres.

Rustem grinça des dents et un éclair féroce jaillit de ses yeux.

— Celui qui me l'a ravie, s'écria-t-il, celui-là

l'aime! Il l'a vue, il l'aime, et, tout en fuyant, il l'entoure de ses bras. Indûmatî, Indûmatî!

D'un mouvement furieux Rustem arracha le rideau de la tente.

Indûmatî dormait sous la lueur douce de la lampe. La tête inclinée sur son épaule nue, elle opprimait le lotus pâle qui retenait ses cheveux, à ses poignets brillaient des anneaux d'or, et les clochettes de ses chevilles n'avaient pas été détachées. Elle avait dénoué sa ceinture et fait glisser sa robe de son épaule à son sein odorant comme la fleur argentée du késara; mais elle s'était endormie, et ce sein pur comme les neiges de l'Albroz avait retenu la transparente étoffe brodée d'or.

Comme elle l'avait contemplé quelques instants auparavant, Rustem contemplait Indûmatî. Mais c'était avec l'effroi du sacrilège et la joie d'un damné qui aurait surpris l'entrée du ciel. Il sentait que chaque minute de ce bonheur furtif rendait plus irrévocable et plus terrible son désespoir futur. Immobile sur le seuil, il demeura jusqu'au matin plein d'épouvante et d'ivresse, le regard rivé à elle, et il lui rendit cent fois par le désir ce baiser qui s'était penché un instant vers son front et qui semblait encore suspendu aux lèvres souriantes de la princesse.

*
* *

Le jour blafard monta. Il submergea les étoiles et inonda la plaine, et bientôt le soleil apparut comme un vaisseau d'or qui montre sa proue à l'horizon.

La caravane s'éveilla, les tentes furent ployées, les dromadaires se mirent en file, et l'on commença de gravir lentement le chemin oblique qui conduisait au faîte de la montagne.

Rustem observa la plaine dans toute son étendue. Elle était déserte. Seuls, deux cadavres y étaient couchés, et des corbeaux aux becs voraces commençaient leur repas.

Le jeune guerrier redoubla de vigilance, car un ennemi invisible est celui qu'il faut redouter le plus.

Le soir on coucha sur le plateau de la montagne, et Rustem demeura la nuit entière à cheval.

Le lendemain il fallut encore gravir des montagnes, et à mesure qu'on avançait, la température devenait délicieusement fraîche. Mais bientôt on atteignit la région des neiges. Un froid subit glaça les voyageurs. On s'enveloppa de manteaux

et de fourrures ; et, la nuit, il fut nécessaire d'allumer de grands feux pour les dromadaires et les éléphants. Le voyage devenait de plus en plus pénible ; les montées étaient raides, les chemins étroits ; on enfonçait dans la neige.

Indûmatî avait fait dire à Rustem que la vue du précipice au bord duquel on marchait lui faisait peur, et Rustem s'était vu contraint de se tenir entre elle et le précipice ; et, comme la route était peu large, à chaque instant son genou frôlait la litière. La fille de Kéïd ne se plaignit plus ni de la fatigue, ni du froid, ni du gouffre. Elle avait ouvert les rideaux de sa litière et trouvait la neige charmante et le voyage facile. Par moment elle flattait Raschk de la main, lui donnait des gâteaux de miel, lui disait mille tendresses qu'on a peu coutume d'adresser à un cheval. Rustem ne comprenait pas ; mais Raschk était reconnaissant. Une fois, indocile à la main de son maître, il avança la tête entre les rideaux de la litière. Rustem s'indigna ; mais Indûmatî, riant d'un rire d'enfant, posa ses lèvres divines sur les naseaux noirs et veloutés de Raschk.

La jeune fille semblait heureuse. Ses yeux cherchaient sans cesse les yeux de Rustem, et quelquefois le regard de Rustem ne se dérobait plus. Il avait gardé de cette nuit passée près d'elle une

langueur pleine d'un charme cruel; il y avait perdu le peu de puissance qu'il conservait sur lui-même; il sentait que bientôt il ne pourrait plus résister à la douceur de la voir, de l'entendre, d'être enveloppé de sa présence; il sentait que la volonté d'Indûmatî l'attirait auprès d'elle, que chaque regard de la jeune fille était une caresse, et qu'elle vidait avec lui la coupe qui enivre. Le jeune guerrier oubliait l'angoisse et l'horreur de la séparation; il oubliait que ce voyage avait un terme et un but; il oubliait Iskender. Cependant après le kotel où la caravane s'était enfin engagée s'étendaient les gorges des monts Istakr, et au loin, mais trop près, la plaine qui environne la capitale de l'Iran.

Le kotel était un passage sinueux à travers la montagne, un couloir étroit entre deux murailles de neige. On marchait silencieusement, car le blanc et froid tapis étouffait le bruit des pas; les éléphants avaient juste la place de leur corps; les chars avançaient à grand'peine; les femmes d'Indûmatî, plus noires encore sur ces blancheurs, avaient mis leurs chevaux sur deux files. Rustem s'était vu obligé de marcher derrière la litière.

Hors de l'enchantement dont le subjuguait l'aspect d'Indûmatî, il reprenait le sentiment de son devoir et de sa douleur; alors il serrait la poignée

de son glaive, et la certitude d'échapper à la honte et au désespoir par la mort le consolait.

Il y avait quelques heures que la caravane marchait entre les murs glacés du kotel. Rustem ne pouvait la voir tout entière à cause des sinuosités du chemin ; mais il était peu inquiet de la coupe, du devin et du médecin, devinant que ce n'était aucune de ces trois merveilles qui était en danger.

Tout à coup ceux qui marchaient devant Indùmatì s'arrêtèrent brusquement, repoussés par l'arrêt de ceux qui marchaient en avant d'eux. On entendit des cris au loin, un cliquetis d'armes, un tumulte, une confusion d'hommes, de chars, de bêtes, et les négresses hurlèrent d'effroi sur leurs chevaux qui se cabraient.

Il était impossible de se frayer un chemin à travers cette foule d'esclaves, de soldats et d'animaux resserrés entre les deux parois de neige, et d'aller s'enquérir de la cause de ce désarroi. Cependant Rustem, au risque d'écraser bien des têtes, voulut lancer Raschk au pied intrépide; mais au moment où le jeune guerrier passait près d'Indùmatì elle lui saisit la main.

— Rustem ! s'écria-t-elle, je t'en conjure, ne t'éloigne pas de moi. Ta présence me rassure. Quand tu es là, je ne crains rien, mais dès que mes yeux ne t'aperçoivent plus, une terreur

affreuse s'empare de moi. Ne m'inflige pas le supplice de l'épouvante ; reste où je suis, c'est là ton devoir.

Rustem se souvint de l'heure d'angoisse mortelle qu'il avait passée devant la tente d'Indùmatî ; il s'arrêta.

Le désarroi de la caravane s'aggravait cependant, et les cliquetis d'armes augmentaient au loin.

Bientôt, comme s'étendent les cercles que produit la chute d'une pierre dans l'eau, le récit de l'événement qui surgissait en tête de la file arriva de bouche en bouche jusqu'à Rustem. On s'était rencontré avec une troupe de cavaliers, et on leur avait crié de tourner bride et d'aller attendre à l'entrée du kotel que la caravane eût défilé ; mais au lieu d'obéir, les cavaliers avaient lancé leurs chevaux en avant en disant que ce n'était pas à eux de rebrousser chemin. Leur brusque attaque avait produit un soudain mouvement de recul dans toute la caravane, et une lutte était engagée entre les cavaliers et ceux qui marchaient en avant.

Rustem était dévoré du désir d'aller se mêler au combat ; mais les petits doigts de la princesse serraient sa main, et il n'avait pas la force de se soustraire à cette douce étreinte.

Tout à coup, derrière lui, un bruit nouveau

se fit entendre; il tourna vivement la tète et aperçut un groupe de guerriers inconnus qui s'avançaient de toute la vitesse de leurs chevaux. Craignant que le choc de la rencontre n'atteignît la fille de Kéïd, il s'arracha d'auprès d'elle et s'élança à travers les serviteurs et les chars de bagages au-devant de ces agresseurs imprévus. En le voyant, les soldats parurent se concerter et ralentirent leur course; mais celui qui marchait en tête tira son glaive et s'avança vers Rustem.

Cet homme était d'une taille surprenante par sa hauteur, et montait un cheval gigantesque. Il était couvert d'une armure de bronze, et la visière de son casque, soigneusement baissée, ne laissait rien voir de son visage.

— Qui es-tu, insensé! cria Rustem. Qui es-tu, toi qui viens t'attaquer à celui qui porte la massue de Féridoun?

— Je suis celui qui ne craint personne, pas plus le roi de l'Iran que le maître du Kanoudj ou le fagfour de la Chine, et je ne sais même pas ce que c'est que Féridoun et sa massue!

— Tu vas l'apprendre, dit Rustem, en détachant de sa selle la massue à tête de vache.

Et il leva son bras de héros, et il l'abaissa, et l'épée de son adversaire se brisa en trois morceaux.

Les soldats se précipitèrent pour défendre leur chef.

— Arrière! leur cria-t-il; croyez-vous que j'aie peur de ce conducteur de dromadaires et d'éléphants, de ce gardien du palais des femmes?

Il détacha à son tour une massue de fer.

— Tu n'auras pas le temps de me craindre, dit Rustem d'une voix terrible comme la voix du lion.

Il leva de nouveau le bras. Mais l'étranger reçut le coup sur son bouclier et ne fut pas renversé.

Rustem s'étonna de cette force.

— Tu n'es pas le dernier des hommes, dit-il en esquivant d'un bond la massue de fer de son ennemi.

Puis, formidable, il le frappa encore. Cette fois le coup, vainement amorti par le bouclier, tomba sur l'épaule du grand cavalier, et l'armure de bronze se fendit.

Le géant recula d'un pas, et, après avoir longuement respiré, se disposait à attaquer de nouveau Rustem; mais celui-ci lança en avant sa prodigieuse massue, qui alla briser en tombant le crâne d'un soldat. Le sang tiède fit des trous roses dans la neige.

Toute la troupe s'enfuit prise d'épouvante Le

chef hésita un instant, puis, à son tour, tourna bride.

Rustem ne le poursuivit pas; il revint auprès d'Indùmatì.

La fille de Kéïd, tremblante, avait vu le combat; elle avait admiré la tranquillité et la force invincible de son défenseur. Elle le remercia par un regard plein de larmes.

Cependant la caravane se remit en route. Car les braves soldats du Kanoudj avaient dispersé le gros de cavaliers qui s'opposaient à leur marche; et, peu d'heures après, on sortit du kotel, sans avoir été inquiéte par de nouvelles rencontres.

La pente de la montagne conduisit les voyageurs dans une plaine peu vaste, au delà de laquelle ils s'engagèrent dans les gorges des monts Istakr. Là, au lieu de chemins, il y avait de grands espaces encombrés de pierres, de rochers et de broussailles. Il fut impossible à la caravane de se maintenir en file et en bon ordre. Chacun chercha sa route où il crut la trouver, et les dromadaires, les éléphants et les hommes se disséminèrent parmi les accidents de terrain.

Mais Rustem ne s'éloigna pas d'Indùmatì. Ni l'un ni l'autre ne songeaient plus aux dangers passés. Le péril plus grave et toujours croissant

de leur mutuelle présence les remplissait, elle d'une joie à peine dissimulée, lui d'un délice amer.

Soudain Indûmatì tressaillit.

— Mon sauveur, dit-elle, combien de temps encore durera ce voyage?

— Avant que le soleil disparaisse nous apercevrons Istakr, répondit Rustem d'une voix mal assurée. Ce soir tu dormiras dans le palais de ton époux.

A cette réponse, le visage de la royale jeune fille devint plus blanc que les pétales d'un padma glacé. Un morne silence s'établit entre elle et Rustem; parfois seulement ils échangeaient un triste et long regard.

Tout à coup, du milieu de chaque buisson, de derrière chaque roche, du fond de chaque ravin, jaillirent en hurlant d'innombrables guerriers. En un instant, profitant de l'éparpillement de la caravane et du désordre causé par leur irruption soudaine, ils réussirent à isoler Rustem et Indûmatì du reste des voyageurs; et pendant que ceux-ci, soldats, femmes, animaux, fuyaient dans toutes les directions devant une poursuite effrénée, le frère d'Iskender et la fiancée d'Iskender se trouvèrent enveloppés d'un cercle étincelant d'épées!

— As-tu donc cru que j'avais fui pour ne pas revenir? dit le cavalier géant qui peu d'heures auparavant avait attaqué la caravane.

Et il ajouta, parlant à ses soldats :

— Tuez l'homme et enlevez la femme!

Alors Rustem, entouré de mille blessures prochaines, vit que les ennemis allaient s'interposer entre Indûmatî et lui. Seul, il les eût tous massacrés ou dispersés; mais pendant le peu d'instants qu'eût demandés cette besogne, que serait-il advenu de la jeune fille? Déjà une centaine de guerriers assaillaient la litière. D'un seul coup circulaire de son épée, Rustem abattit tous ceux qui se trouvaient au niveau de son geste; et, renonçant au plaisir que lui promettait un plus long combat, il étendit son bras gauche au-dessus des cous sanglants, saisit Indûmatî promptement et doucement, cria : « Raschk, en avant!» et, tenant son épée d'une main, la jeune fille de l'autre, il franchit la masse stupéfaite des ennemis en trois cabrements prodigieux de son cheval.

Rustem et Indûmatî furent bientôt hors de toute atteinte ; mais le jeune guerrier s'était jeté dans un danger bien plus terrible que l'attaque d'une armée de Divs, ayant en tête Ahriman lui-même. Il avait pris Indûmatî dans ses bras! il

avait fait cette fatale folie, sans penser, cédant à une brusque impulsion ; il avait vu qu'on voulait lui enlever la jeune fille, que des mains de soldats avançaient vers elle, et, avant qu'on eût pu l'effleurer, il l'avait saisie et emportée. Mais il n'avait pas songé qu'il lui faudrait tenir entre ses bras ce corps adorable, en sentir la tiédeur et la souplesse, l'entendre palpiter tout près de sa poitrine. Il ne s'était pas dit qu'après cette proximité enivrante, il ne pourrait plus accepter la séparation ; que ses bras, refermés sur cette femme, ne pourraient plus se rouvrir pour la donner à un autre homme, et que ce souffle frais, passant sur son front, en chasserait la raison et la volonté. Maintenant il sentait ses résistances, ses luttes, son devoir sombrer dans une profondeur infinie de délices. Emporté par Raschk, il entourait Indùmatì de ses bras pour l'empêcher de tomber ; et, malgré lui, l'enlacement devenait étreinte à chaque moment plus étroite.

Celle qu'il tenait ainsi sur son cœur pendant le vertige de la course, c'était Lackmi, la beauté même, née de la mer de Lait ; mais Lackmi devenue tentatrice, car la princesse souriait d'un sourire éblouissant, plein d'impérieuses séductions. Elle avait croisé ses mains derrière le cou de Rustem, et, la tête à demi renversée, les yeux

humides entre ses cils brillants, à travers ses cheveux emmêlés par la course, elle l'aveuglait de son regard tenace et passionné. Rustem était dompté par une volupté surhumaine ; il voyait les lèvres d'Indùmatì se rapprocher de sa bouche, il respirait leur souffle. Il demeurait immobile ; mais, comme un astre gagne le zénith, ce sourire lumineux monta vers son baiser. Il lui sembla alors que des rayons de soleil s'infiltraient dans ses veines et que son sang était de la lumière. Un bourdonnement de flammes lui emplit les oreilles, il se sentit submergé par une mer de clarté, et ferma les yeux devant cet éblouissement suprême.

Indùmatì laissa tomber son front sur l'épaule de Rustem.

— O le plus fier des guerriers, dit-elle d'une voix tremblante, fuyons loin des hommes; emporte-moi dans un pays inaccessible.

Mais, pareil au plongeur qui, près d'étouffer, remonte d'un seul effort à la surface de l'eau, Rustem, dans un sursaut, revint au devoir et à la vie.

— Que parles-tu de fuir? s'écria-t-il les dents serrées; il faut nous hâter vers Istakr. Je suis chargé de te conduire à ton époux, au Roi des rois, au plus glorieux des hommes. Iskender m'attend; encore une heure, et j'avais manqué à mon serment.

*
* *

Or, en ce moment, tandis que Rustem prononçait ces paroles victorieuses et promenait ses regards autour de lui pour juger s'il lui serait possible de rejoindre et de rassembler les tronçons épars de la caravane, en ce moment même Iskender, Kéïani, roi de l'Iran et du Roum, assis sur son trône, dans la plus noble salle de son palais, disait aux pelewans qui étaient autour de lui :

— Ne sommes-nous pas dans le mois de Moharam ?

— Nous y sommes en effet depuis onze jours, ô Gloire du monde !

— A quelle heure de la journée sommes-nous parvenus? demanda encore Iskender.

Un pelewan tourna les yeux vers une horloge à eau.

— La septième heure est proche, répondit-il.

— Eh bien ! reprit le roi, mon frère Rustem, gardien des merveilles que m'envoie Kéïd, roi de Kanoudj, débouche maintenant à la tête d'une caravane dans la plaine d'Istakr.

Et, s'étant levé de son trône, il ordonna qu'un

cortège magnifique se mît en marche et se portât à la rencontre de Rustem. Lui-même il sortit sur la plus haute terrasse de son palais et plongea dans le lointain le regard de l'attente.

Au pied des monts Istakr, comme une vapeur poussée par le vent, s'avançait un tourbillon de poussière traversé çà et là de lueurs : c'était la pompeuse caravane envoyée par Kéïd.

Le va-et-vient onduleux du pas des dromadaires faisait remuer sur leurs dos les précieux bagages et présentait au soleil la courbe lisse d'une armure d'or ou les facettes d'un vase de cristal. Du choc d'un rayon sur ces surfaces unies jaillissait un vif éclair qu'Iskender apercevait, et, comme la renommée précède un vainqueur, cette lumière lui annonçait la gloire de ces richesses encore inconnues.

Un grand bruit montait de la ville jusqu'à la terrasse où le roi s'accoudait, car de toutes parts le peuple s'agitait, exécutant les ordres. On nouait les clochettes indiennes aux pieds des éléphants blancs; les chars étaient tirés bruyamment hors des cours. Entre les mains des esclaves luisaient les selles de velours et de brocart, tandis que les chevaux, qu'on maintenait par leurs brides dorées, se cabraient et hennissaient.

De chaque maison sortaient en file de gra-

cieuses jeunes femmes. Elles portaient dans des bassins d'argent des fruits mûrs, des parfums, des fleurs et des parures qu'elles allaient offrir à leur nouvelle reine. Ici un guerrier sautait en selle, et, saisissant la hampe d'or d'une bannière, franchissait le seuil de sa demeure, enveloppé des frissons de la soie déployée. Là des timbaliers accrochaient leurs instruments aux flancs des éléphants, et les timbales, heurtées par mégarde, faisaient entendre un bourdonnement sonore. Et de tous côtés, par flots, des hommes et des femmes débouchaient dans les grandes avenues, les uns portant du vin précieux dans des vases d'agate, les autres du miel, de l'ambre, du musc pur ou des perles. Ils se hâtaient, par la route jonchée de fleurs, de branches et de lianes embaumées, vers la plaine d'Istakr, où grossissait le nuage de poussière pailleté d'or, semblable à un incendie pétillant au milieu d'une épaisse fumée.

Bientôt le roi vit la foule rejoindre la caravane et revenir avec elle. Il vit le peuple, ivre de joie, remonter les larges escaliers d'Istakr, versant du vin et des parfums sur les oreilles des éléphants, jetant à terre de l'or et de l'argent, enlaçant le cou des chevaux de guirlandes fleuries et inondant leur crinière de musc et de safran. Il put

suivre la marche lente de la caravane à travers la ville, et reconnut Rustem à pied, conduisant par la bride Raschk qui portait Indùmatì.

La caravane, arrivée au palais d'Iskender, envahit les cours, et la fille de Kéïd, au milieu de ses femmes, commença de gravir, en chancelant, les degrés de marbre des terrasses.

Derrière elle montaient le Devin, puis le Médecin, et, plus bas, deux esclaves portant la Coupe.

Lorsque Iskender aperçut sa jeune épouse qui venait vers lui, ils descendit avec tant d'empressement que l'homme chargé de porter le parasol royal eut peine à protéger son maître, et qu'un rayon de soleil tomba sur la couronne du roi et s'y brisa en mille rayons.

Indùmatì était voilée, mais, comme le jour à travers les nuages, sa beauté transparaissait. Le roi fut étonné de cette grâce sans pareille et du charme qui s'exhalait de la jeune fille. Il subit une douceur étrange et remercia Kéïd dans son âme. Et il ne voyait pas qu'Indùmatì, sous son voile, égrenait des larmes comme les perles d'un collier rompu.

Arrivé sur la plate-forme de la terrasse, l'enfant du roi de Kanoudj tourna autour d'Iskender pour l'honorer ; après elle, le Devin et le Médecin firent de même, portant leurs mains disposées en

forme de coupes à leurs tempes. Le roi fut surpris de cette coutume et dit à Indûmatì :

— Je suis ton sacrifice, je suis la poussière sous tes pieds.

Puis, la voyant trembler et chanceler, il pensa aux fatigues du long voyage, et ordonna qu'on la conduisît dans la demeure préparée pour elle.

Il permit ensuite au Devin et au Médecin d'aller se reposer.

Lorsqu'ils se furent éloignés, le roi chercha Rustem, qui s'était tout à coup dérobé à sa vue. Il apprit que le jeune guerrier, tandis qu'il gravissait l'escalier, était subitement tombé comme un corps mort et gisait encore sur les marches, sans mouvement.

Écartant la foule qui se pressait autour de Rustem, le roi s'élança vers son frère avec un cri de douleur. Il le vit pâle, les lèvres blanches, les yeux fermés, immobile. Il le crut mort, et, se jetant sur lui, il le couvrit de baisers et de larmes. Sous ces caresses ardentes Rustem revint à la vie et ouvrit les yeux.

— Que Mithra soit glorifié ! s'écria Iskender, mon frère m'est rendu ! Mais qu'a-t-il donc, lui le héros, lui le fort, pour être ainsi abattu ? O Rustem, est-ce ainsi que tu as pris soin de cette vie que je t'avais confiée ? Tu oubliais donc qu'elle

n'était pas à toi? Sans doute tu as reçu des blessures, tu ne les as pas pansées, et ton sang précieux a coulé sur les chemins. Tu as dû perdre tout ton sang, car tu es pâle comme un homme qui aurait peur, ô toi qui n'as jamais eu peur! Sans doute tu n'as ni mangé ni dormi, et la fatigue a vaincu ta force de héros. Viens, viens, tu te reposeras au milieu d'un silence sans pareil; il sera interdit à tous les habitants d'Istakr de prononcer une parole durant l'espace de huit jours; il sera défendu au vent de souffler, aux fontaines de couler, aux oiseaux de battre des ailes, aux moucherons de bourdonner, et moi-même je demeurerai silencieux tant que durera ton repos.

Rustem sourit tristement.

— Je viens de dormir un sommeil plus profond que celui de la mort, dit-il, et je m'en réveille reposé pour toujours.

Le roi fut effrayé de ces paroles funèbres.

— Qu'as-tu donc, mon frère? s'écria-t-il.

Et, l'entourant de ses bras, il l'entraîna vers le palais et le conduisit dans son propre appartement.

La foule s'écoula silencieuse. Ceux qui avaient entendu les paroles du roi marchaient sur la pointe du pied et un doigt posé sur la bouche. Puis le soir se déroula lentement, et la nuit vint, tranquille.

*
* *

Dès que le soleil, comme une tortue d'or, eut fait quelques pas dans le ciel, Iskender s'éveilla et se souleva doucement. Il regarda avec sollicitude le lit sur lequel il croyait Rustem endormi ; mais le lit était vide et Rustem, tout vêtu, se tenait debout appuyé près d'une fenêtre.

— Rustem, s'écria le roi, es-tu donc déjà reposé?

Le jeune héros se tourna vers le roi, et, comme la terre d'obscure devient brillante lorsqu'elle se montre au soleil, son visage douloureux se montra gai et tranquille aux yeux d'Iskender.

— Roi du monde, dit-il en souriant, la fatigue ne fait qu'effleurer un corps comme le mien. Une heure de sommeil efface ma lassitude ; la maladie même n'a pas raison de moi. J'avais pris sans doute une mauvaise fièvre dans ces pays trop brûlants; c'est pourquoi je suis tombé hier avec un délire lugubre; mais aujourd'hui déjà je suis guéri.

— Gloire à Ormuz ! s'écria le roi rasséréné; mon cœur était comme un miroir terni, mais il

redevient brillant comme l'eau. O mon frère, ajouta-t-il joyeux, ma nouvelle reine sera jalouse de Rustem, car à cause de lui elle a passé la nuit sur une couche solitaire.

Rustem s'élança vers le roi et couvrit ses mains de baisers et de larmes reconnaissantes.

— Allons, dit Iskender, puisque tu es redevenu Rustem, je veux que nous éprouvions ensemble, devant les plus illustres d'Istakr, la Coupe, le Médecin et le Devin que m'envoie Kéïd.

Peu d'instants après des fanfares résonnèrent aux portes du palais; le silence fut interrompu dans la ville, et les nobles, les pelewans iraniens et les guerriers roumis s'assemblèrent dans la salle où se dressait le trône du roi.

Cette salle était de marbre blanc depuis les dalles jusqu'au plafond, et de toutes parts sur les murailles étaient gravées des figures de guerriers ou de rois. On y voyait aussi des aventures de chasse où un Kéïani lui-même, l'arc tendu, poursuivait des sangliers, des tigres ou des lions; de longues files de prisonniers, la corde au cou, et des batailles, des combats singuliers, des prises d'assaut de villes fortifiées. De loin en loin un bas-relief colossal montrait un homme à tête d'oiseau et couronné, ou un souverain illustre tenant appuyé contre son flanc un jeune lion à la gueule

ouverte. Sur les dalles du sol on pouvait lire des inscriptions en plusieurs langues, et les sillons que les caractères creusaient dans le marbre étaient comblés par du vermillon et de l'or ; enfin la frise qui régnait sous l'entablement du plafond était faite de palmes alternées, bleues, pourpres et d'or ; et c'était d'or aussi qu'avaient été faits les frontons des hautes portes carrées, flanqués de taureaux ailés à face humaine.

Au fond de la salle cent hommes de pierre, les bras levés, soutenaient l'estrade qui portait le trône. Parmi ces hommes il y avait des chefs et des soldats de tous pays, des pelewans vaincus et humiliés, des rois enchaînés et réduits en esclavage. Le trône lui-même était de cristal, d'argent et d'ivoire ; ses pieds s'enfonçaient dans un riche tapis qui couvrait aussi les degrés de l'estrade. Un dais de brocart d'or s'avançait au-dessus du siège et plus haut encore, sculpté sur la muraille, la statue symbolique du Férouer, le protecteur céleste du roi, se projetait, ayant son corps passé dans un anneau d'où partaient de larges ailes éployées, et tenant une couronne à la main.

Iskender vint s'asseoir sur le trône, la bouche pleine de sourires. Il avait dans sa main droite le lotus royal, et l'on voyait briller des anneaux d'or à ses poignets ; sur son front s'élevait une

mitre étincelante, et le roi semblait sous cette coiffure Mithra lui-même, lorsqu'il descend de l'Albroz la tête ceinte de rayons et, par sa présence, fait le jour sur la terre.

Des coussins étaient disposés près du trône; Rustem s'y étendit, et, fermant à demi les yeux, il se recueillit et s'isola dans sa douleur.

Les plus nobles Iraniens se tinrent debout de chaque côté du trône, et le reste de l'assistance se groupa selon le rang de chacun.

Alors quatre esclaves apportèrent la Coupe, et un jeune garçon du pays de Kanoudj la présenta au roi.

Cette Coupe, taillée dans une pierre rouge et transparente comme le rubis, était pleine d'une eau limpide, à laquelle elle donnait la couleur du vin. Iskender la porta à ses lèvres et crut boire une liqueur exquise. Il but longuement. Lorsqu'il pensa que la Coupe devait être vide, il l'éloigna de ses lèvres; mais il vit qu'elle était encore pleine jusqu'au bord. Le roi, en souriant, mouilla de nouveau ses lèvres, l'eau ne diminua point. Alors il offrit la Coupe à Rustem.

Rustem but avec la soif de la fièvre, et la Coupe demeura pleine.

L'un après l'autre tous les assistants burent à la Coupe de Kéïd sans pouvoir la tarir, et le

jeune garçon la rapporta toute pleine devant Iskender ravi.

— O Coupe merveilleuse! s'écria-t-il, combien tu as pour moi de valeur! Que ne te possédais-je déjà lorsque je conduisis mes armées à travers des pays infertiles, où l'air brûlant desséchait la gorge, pendant que le soleil desséchait les ruisseaux et les lacs! Combien sont morts les lèvres en feu qui seraient encore vivants et auraient conquis la gloire si je t'avais possédée, ô Coupe sans pareille!

— Je la viderai, cette coupe! dit soudain d'une voix hautaine et éclatante un homme qui s'avança hors d'un groupe de pelewans.

A cette voix Rustem tressaillit. Il leva la tête vers celui qui avait parlé, mais il vit qu'il ne le connaissait pas.

Cet homme était d'une taille remarquable par sa hauteur. Il portait le costume des brahmanes indiens; son teint brun faisait étinceler ses yeux. Il se tenait fièrement debout; ses bras nus et ornés de bracelets croisés sur sa poitrine.

L'assemblée regardait l'étranger, surprise de ces façons altières.

— Qui es-tu? demanda Iskender.

— Un voyageur altéré par de longs voyages. Fais-moi donner la Coupe.

Le roi dit :

— Qu'on la lui donne.

Le brahmane but, et rejeta la Coupe vide sur les dalles.

Un cri d'étonnement jaillit de toutes les bouches. Rustem serra les poings. Iskender seul ne laissa rien paraître de son émotion.

— Qu'on fasse venir le Médecin, ordonna-t-il.

Lorsque le Médecin fut debout en face du trône, le Kéïani dit :

— Si tu es tel qu'on t'annonce, si ta science est vraiment telle qu'on la promet, les maladies vont s'enfuir de mon royaume ; mon peuple désormais ignorera la douleur et ne craindra plus la mort. Nous pourrons nous livrer aux orgies et aux plaisirs sans redouter l'épuisement et la vieillesse précoce ; nous serons comme les possesseurs d'un trésor inépuisable.

— O Roi du monde, dit le Médecin. nul n'échappe au trident de Kala et il est une blessure dernière que rien ne peut guérir ; mais je saurai garantir ton corps des souffrances et lui rendre la force que les excès lui raviront. Par l'étude longue et patiente de toutes les plantes que produit la terre, j'ai découvert leurs vertus diverses et j'ai su composer des breuvages salutaires qui soulagent des maladies et arrêtent le travail mortel des poisons.

— Es-tu bien sûr de connaître tous les contre-poisons? interrompit l'homme qui avait vidé la Coupe. Je te mets au défi de guérir celui à qui j'aurai versé moi-même une liqueur empoisonnée.

— J'accepte ton défi, dit tranquillement le Médecin, si le Roi des rois me le permet.

— Tu ne doutes pas de ta science? demanda Iskender.

— Pas plus que tu ne doutes de ta gloire.

— Accepte donc le défi, dit le roi.

Et il fit signe qu'on amenât un esclave.

L'esclave fut conduit jusqu'au pied du trône, et un jeune échanson, que nul n'avait encore remarqué à côté du brahmane, versa en tremblant une liqueur sombre qui coulait d'un vase d'or dans une coupe d'or.

L'esclave regarda Iskender.

— Bois, dit le Kéïani.

L'esclave but. Presque aussitôt il roula sur le sol, en tournant vers le roi un regard plein de tristesse et d'étonnement.

Tous les assistants se rapprochèrent curieusement, tandis que le Médecin, agenouillé, faisait glisser entre les lèvres de l'esclave immobile et insensible quelques gouttes d'un breuvage mystérieux. Mais, après une assez longue attente l'esclave ne faisant aucun mouvement, on vit le

Médecin trembler de tous ses membres, et un silence mortel régnait autour de la victime pâlie et froide. Iskender fronçait le front.

Le Médecin employa d'autres breuvages. Vainement. Et, sous le regard irrité du Kéïani, il se frappait le front de ses poings fermés.

Mais tout à coup une grande rumeur s'éleva autour du palais. On entendit des cris d'effroi et des gémissements. Un groupe d'esclaves, d'eunuques et de femmes en pleurs fit irruption dans la salle. Ils précipitèrent leur front contre les dalles, et ils étaient en proie à la plus violente terreur.

— Seigneur de notre vie, s'écriaient-ils à travers des sanglots et des hurlements, prends pitié de nous! Malgré notre vigilance, et sans que nous puissions savoir comment ce malheur s'est accompli, Indùmatì, ton épouse, a disparu de sa demeure.

Rustem, avec un cri de fureur, s'élança d'un bond hors de la salle. Le roi se leva, pâle de colère.

— Qu'on saisisse ces misérables! s'écria-t-il en étendant les bras vers le groupe tremblant des eunuques et des femmes; qu'ils soient liés deux par deux dans des sacs et jetés sur l'heure dans le Paras.

Les soldats entraînèrent les condamnés.

Le roi reprit, plein de courroux :

— Kéïd est un imposteur. Il m'a trompé. Sa coupe est vide. Sa fille s'enfuit au moment de prouver qu'elle est belle. Son médecin ne saurait pas guérir la morsure d'un scorpion. Je ravagerai les États du roi de Kanoudj, je brûlerai ses palais, j'emmènerai ses femmes, et lui-même je le foulerai sous les sabots de mon cheval.

Iskender frappa le sol du pied. Le trône d'argent et de cristal s'émut d'une vibration claire.

— Où est le brahmane qui a osé parler? continua-t-il d'une voix terrible. Qu'on lui fasse avaler la coupe qu'il a vidée. Toi, bon médecin, cherche un remède à la strangulation ; il pourra te servir. Quant au Devin, qu'on l'amène et qu'il devine, s'il le peut, le genre de mort que je lui réserve.

Toute l'assistance tremblait de peur sous cette colère du roi. Mais Rustem rentra dans la salle, et, à sa vue, Iskender s'adoucit.

Le jeune guerrier tenait un homme par la ceinture.

Rustem avait couru comme un insensé à travers les palais et les jardins, cherchant Indûmatì. Il n'avait découvert aucune trace de la royale jeune fille, sinon, au bord d'une marche, un des lotus de pierreries qui retenait d'ordinaire sa

chevelure. Il avait ramassé ce lotus et l'avait caché sous sa cuirasse. Alors, comme il revenait vers la salle du trône, un homme qui était assis à terre s'était levé et lui avait dit :

— Conduis-moi vers le roi. Moi seul je peux lui dire où est Indûmatî ; mais je ne veux le dire qu'à lui-même.

Or cet homme était le Devin envoyé par Kéïd. Rustem le posa devant le trône.

— Parle ! parle ! s'écria-t-il en lui secouant le bras. Oh ! mon frère, voici la quatrième merveille de Kéïd ; ordonne-lui de parler : elle sait où est Indûmatî.

— Parle, puisque Rustem le veut, dit Iskender en se rasseyant ; mais prends garde à tes paroles.

— Roi de l'Iran et du Roum, dit le Mage avec tranquillité, notre vie est à toi, puisqu'on nous a donnés à toi ; tu es libre de faire étrangler tout à l'heure ce médecin qui aurait pu prolonger ta vie et ta jeunesse, et de me faire empaler devant la porte de ton palais, ainsi que tu en as l'intention ; nous n'aurons pas le droit de murmurer, mais laisse-moi d'abord dissiper le charme qui pèse sur toi et réhabiliter à tes yeux le roi Kéïd et ses merveilles.

Il étendit le bras vers la coupe restée à terre.

— Vois, reprit-il, vois le ruisseau limpide que la coupe tarie répand à présent sur les dalles.

Et, tous les yeux s'étant baissés vers le sol, on vit que la salle était inondée d'eau.

Le roi se mordit la main d'étonnement.

— Regarde à présent l'esclave, que tu croyais mort, continua le Mage. Ne vois-tu pas, à la palpitation tranquille et régulière de sa poitrine brune, qu'il est seulement endormi? Le breuvage versé par le médecin a effacé l'effet mortel du poison; mais rien jusqu'à présent n'avait pu dissiper ce sommeil imposé par une puissance magique. Moi, possédant la même puissance, je puis, par ma seule volonté, réveiller cet esclave.

Le Mage darda sur l'esclave ses yeux clairs et fixes, et celui-ci se dressa bâillant et laissant flotter des regards indécis. Puis il vit la salle et l'assistance illustre; il reconnut le Roi du monde, et, machinalement, se prosterna.

Le visage d'Iskender se rassérénait comme la mer après la tempête.

Le Mage poursuivit :

— Quant à la fille de Kéïd, Rustem, que tu avais choisi pour juge, ne t'a-t-il pas dit sa beauté sans égale? Ainsi, tu le vois, ô maître, Kéïd ne t'a pas trompé.

— Mais enfin, s'écria Rustem suppliant, qu'est-elle devenue, celle que j'ai su sauver des pièges et des attaques, celle que je n'aurais jamais dû quitter ?

— Je te ferai riche et illustre, dit Iskender, si tu me mets sur les traces d'Indûmatî.

— Écoute-moi donc, ô Roi du monde, et sache que je connais les choses qui se sont passées, celles qui se passent et celles qui se passeront, moi le Devin de Kéïd ! Il y a plusieurs mois le farouche et puissant roi de l'Inde, Phür, de la famille des Phürs, entendit vanter la merveilleuse beauté de la fille de Kéïd. Tourmenté d'un désir confus, il vint dans le Kanoudj et s'efforça de voir Indûmatî. Un jour qu'il rôdait à cheval autour du palais de la jeune fille, il l'aperçut accoudée au rebord d'une terrasse. Dès ce moment il conçut une passion ardente et impatiente, qui ne lui laissa pas de repos. Il envoya à Kéïd des messagers qui demandèrent en mariage l'incomparable Indûmatî, au nom de Phür, de la famille des Phürs, le roi à la grande puissance. Indûmatî était toute la joie de Kéïd. Il répondit aux messagers que sa fille était trop jeune encore pour qu'il songeât à la marier. L'Indien s'irrita de ce refus et voulut d'abord déclarer la guerre à Kéïd ; mais il songea qu'il

s'attirerait la haine de celle dont il désirait l'amour, et se résigna à l'attente. Cependant il apprit par sa science magique que Kéïd te réservait sa fille. Plein de fureur, il quitta son royaume et courut vers le Kanoudj. Mais déjà Rustem avait emmené Indûmatì. Le roi de l'Inde le poursuivit et tâcha de le vaincre par la ruse ou par la force. Mais qui donc peut triompher du descendant de Rustem, vainqueur des Divs? Le grand cavalier au casque fermé qui attaqua la caravane, et le brahmane qui fit paraître sans valeur les présents de Kéïd afin d'attirer sur le roi de Kanoudj la colère d'Iskender, sont le même homme; et cet homme, c'est Phür l'Indien, le maître du Sind, de qui la puissance et la bravoure sont grandes. Tu connais maintenant. ô souverain de l'Iran et du Roum, le nom de celui qui a eu la ruse et l'audace d'enlever à Iskender sa nouvelle reine.

Rustem, tremblant et blême, se jeta aux pieds du roi.

— O mon maître! s'écria-t-il, ordonne-moi de partir, monté sur Raschk, et de te ramener avant la fin du jour la royale Indûmatì, et de jeter devant ton trône la tête sanglante du roi Phür.

Iskender se leva, les yeux pleins d'ardeur guerrière :

— Rustem, dit-il, nous combattrons côte à côte, car je vais conduire mes armées vers l'Inde et me venger glorieusement. Je détruirai la race des Phürs, et je rendrai ce nom un objet de mépris. Je ferai du pays de Sind une mare de sang. On verra des champs de blé où s'élèvent maintenant des villes somptueuses; des palais royaux je ferai des étables. Je traînerai l'orgueil du roi indien à la queue de mon cheval; je donnerai un démenti à sa puissance; j'effacerai jusqu'au souvenir de son règne, et son corps pourrira sans sépulture.

Rustem courba la tête avec soumission et désespoir. Cependant il dit encore :

— Hâtons-nous, mon frère; songeons à la douleur et à la faiblesse d'une femme livrée au despotique amour d'un roi.

— Tu as raison, Rustem, s'écria Iskender, le visage ridé par l'inquiétude ; dès aujourd'hui des messagers partiront vers tous les pays de l'Iran pour rassembler les pelewans et les armées; et bientôt, quittant mon vêtement royal, je vêtirai ma cuirasse de guerrier et je me ceindrai pour le combat.

Iskender descendit les degrés du trône et sortit de la salle, suivi de ses destours et de ses gardes, et les assistants se retirèrent.

Rustem s'était affaissé sur la dernière marche du trône, et demeurait immobile, les yeux fixés à terre. Lorsqu'il se crut seul il cacha son visage dans les plis du tapis royal et laissa éclater les sanglots contenus qui lui déchiraient la poitrine.

Tout à coup une voix dit auprès de lui :

— La divine Indùmatì n'a que de la haine pour le roi Phür. Elle résistera à son amour, comme autrefois l'épouse de Rama résista au monarque à trois têtes; et son absence retarde l'amour d'Iskender, auquel elle n'aurait pas pu résister.

Rustem se dressa stupéfait et courroucé d'entendre qu'on répondait ainsi à sa pensée et de sentir qu'on versait un baume sur les blessures qu'il tenait cachées. Pourtant il éprouvait par ces paroles la joie d'un homme qui, saisi à la gorge et près d'étouffer sous l'étreinte d'une main puissante, sentirait cette main se détendre, lâcher prise et lui rendre le souffle et la vie.

Rustem regarda autour de lui. Il était seul, mais il crut voir frissonner un instant la robe du Devin entre les taureaux ailés d'une porte. Il saisit sa massue et tâcha de le rejoindre; puis il s'arrêta, se sentant sans colère et incapable de tuer cet homme qui venait d'alléger sa douleur.

*
* *

Cependant de chaque porte d'Istakr sortit un messager qui portait une lettre scellée du sceau des Kéïanis, et qui dirigea son dromadaire rapide vers un point du vaste royaume d'Iran.

En peu de jours les armées d'Iskender se levèrent. Les pelewans ceignirent leurs glaives et la terre devint comme une mer agitée. De toutes parts on ne vit qu'éclairs de lances et de cuirasses, on n'entendit que bruissement de timbales et galop de chevaux. Tu aurais dit que le monde n'était peuplé que de guerriers. Le tablier de Kaveh fut déployé, et resplendit auprès de l'étendard d'Iskender, où se voyait un hibou rouge et couleur de turquoise.

Le roi charmant des Iraniens monta sur son cheval de guerre et se mit en marche, ayant à son côté le glorieux Rustem. Derrière eux toutes les armées s'ébranlèrent, fières et confiantes comme si Ormuz et Mithra eussent marché à leur tête.

Pendant de longues journées Iskender conduisit tout ce peuple de héros à travers les plaines,

les monts et les déserts, et, malgré la chaleur et les chemins ardus, l'armée ne ralentissait pas sa marche. Quand le soleil avait bu les rivières et les lacs, la coupe de Kéïd désaltérait les guerriers. Si l'un d'eux tombait accablé de fatigue ou dompté par la fièvre, le Médecin versait entre ses lèvres une liqueur salutaire qui rendait la force et la santé au guerrier; et le Mage avertissait Iskender des pièges et des dangers prochains.

Les Iraniens et les Roumis arrivèrent enfin sur la frontière du pays des Indiens, et tous les cœurs battirent d'impatience. L'armée dressa le camp et des éclaireurs furent envoyés de tous côtés. Ils partirent gaiement et restèrent huit jours absents; mais quand ils revinrent, las et souillés de poussière, leurs visages n'exprimaient plus que l'inquiétude et le doute, et lorsqu'ils furent en présence du roi, de Rustem et des pelewans, l'un d'eux parla pour tous en ces termes :

— Maître, nous avons vu l'armée du roi Phür, de la famille des Phürs, et cette armée est telle que nous sommes encore épouvantés de son aspect. Sache, ô maître de nos vies, que de loin elle semble une ville puissante, avec des tours et d'épaisses murailles, et que de près c'est une armée d'éléphants furieux. Ils ont le front et la poitrine protégés par des armures de bronze et

portent sur leurs dos de minces édifices dans lesquels se cachent des guerriers pareils à des Divs et armés de flèches venimeuses. Or ces éléphants sont si nombreux que le sol tremble sous leurs pas et que l'on croirait voir une barrière vivante posée en travers du monde. Songe, ô le plus juste des rois, à l'écrasement de ton armée sous les larges pieds de ces animaux guerriers! Songe à l'insoumission et à l'effroi de tes chevaux devant ces géants farouches, et à la faiblesse des soldats sur des montures affolées. Aie pitié de nous, maître de toutes choses, aie pitié de toi-même, et ne donne pas le signal d'un effrayant carnage.

Les pelewans étaient devenus blêmes d'inquiétude. Rustem, humilié par ce discours prudent, serrait la poignée de son glaive et regardait avec colère le messager; mais le roi de l'Iran souriait, heureux et fier de ce danger presque égal à son audace et de la gloire qu'il lui réservait.

Cependant la terreur s'était répandue dans l'armée et quelques murmures commencèrent à s'élever parmi les soldats roumis. Plusieurs d'entre eux s'approchèrent du roi et s'écrièrent :

— O guerrier insatiable de gloire, tu nous as amenés à travers des contrées inconnues jusqu'aux bornes du monde. A ton appel, nous avons

interrompu notre vie tranquille et heureuse, nous avons laissé vide notre place au foyer pour aller revêtir notre habit de bataille, et nous t'avons suivi; mais, depuis le départ, quelles fatigues, quelles privations, quelles souffrances n'avons-nous pas supportées? Notre corps est brisé, notre âme est lasse. Quand donc viendra le jour du repos? Quand donc la récompense? Depuis de longues années nous sommes partis du Roum; ceux qui nous aimaient nous oublient ou nous pleurent; et combien, parmi les épouses, attendent confiantes et fidèles l'époux dont les os sont depuis longtemps de la poussière! Notre bravoure est maintenant un glaive émoussé par les combats. O roi, nous sommes repus de victoires, nous n'irons pas plus loin.

Iskender laissa tomber sur les Roumis un regard plein d'un mépris suprême.

— Éloignez-vous! leur cria-t-il d'une voix où vibrait la colère. Allez, lâches, infidèles! vous n'êtes pas dignes de ma présence; vous n'êtes pas dignes de travailler à l'accomplissement de mes formidables desseins! Partez! je n'ai pas besoin de vous; partez tous! j'accomplirai seul ma fière besogne.

Et le roi se détourna des Roumis. Alors les guerriers iraniens se prosternèrent dans la poussière en s'écriant :

— O Roi des rois, nous n'avons jamais murmuré contre ta volonté souveraine. Notre gloire est de te servir; nous sommes prêts à la bataille et nous méprisons notre sang. O Kéïani, nous sommes tes esclaves et la poussière sous tes pieds. Ne confonds pas dans ton courroux les fils de l'Iran avec les fils du Roum.

Rustem avait saisi la main du roi et la baisait.

— Le glorieux pays d'Iran est ma seule patrie! s'écria Iskender plein de joie; le sang d'Isfendiar coule pur et fier dans mes veines. Je suis l'héritier du royal héros, et je ferai prospérer sa gloire. Puisque j'ai Rustem pour pelewan et les Iraniens pour soldats, je m'asseoirai sur le monde comme sur un trône.

Une clameur d'enthousiasme emplit l'air, et toute l'armée iranienne célébra le nom d'Iskender.

Les Roumis, rouges de honte, le front courbé, furent chassés hors du camp; mais, repentants, ils se couchèrent sur la terre, réclamant la mort qu'ils méritaient et refusant de s'éloigner. Plusieurs, pleurant et gémissant, demandèrent grâce avec tant d'humilité qu'Iskender leur pardonna; mais il leur enjoignit de prendre place au dernier rang de l'armée.

Lorsque l'affaire des soldats révoltés fut terminée

et que le calme fut rétabli dans le camp, Iskender songea aux éléphants, si dangereux pour son armée, et conçut un plan de bataille.

Il ordonna qu'on parcourût les villes, les villages, les campagnes, et qu'on lui amenât, avec leurs outils et leurs matériaux, tous les forgerons qu'on pourrait trouver. Et lorsque les forgerons furent rassemblés au nombre de mille, Iskender, en leur présence, traça de la pointe de son glaive sur le sable un cheval et son cavalier.

— Que chacun de vous, leur dit-il, construise en fer solide et brillant un cheval et son cavalier cuirassés et armés pour la bataille. Que le cheval soit posé sur des roues afin qu'il puisse se mouvoir facilement, et que l'intérieur en soit creux.

Les forgerons se mirent au travail. On les vit, demi-nus, à la lueur des forges, battre ardemment le fer et construire de singuliers combattants.

Quinze jours s'étant écoulés, ils conduisirent vers le roi une armée de fer qui marchait sur des roues. Iskender dit :

— C'est bien.

Et les soldats se demandèrent pourquoi le Roi des rois leur donnait ces compagnons de fer; mais Iskender, souriant, ordonna qu'on ouvrît les

chevaux et les cavaliers, et qu'on leur mît, en place de cœur, d'entrailles et de sang, du naphte, de la résine et du soufre. Cela fait, les combattants inanimés furent rangés sur une seule ligne, et l'armée, les poussant devant elle, se mit en marche.

Bientôt l'horizon s'obscurcit, on crut voir s'étendre une chaîne de montagnes enveloppées de brumes, et on entendit un bruit comme celui de la mer un jour de naufrage.

Iskender reconnut que c'était la formidable armée du roi Phür qui approchait. Il fit alors mettre le feu au soufre, au naphte, à la résine qui emplissaient les chevaux de fer, et les Iraniens continuèrent d'avancer.

Peu à peu, à travers le voile de poussière qui dérobait l'armée des Indiens, se montrèrent de larges têtes d'éléphants qui tenaient droites leurs trompes tournées vers la terre ; puis on vit, à mesure que diminuait la distance, leurs blanches défenses ornées de cercles d'or, la couronne de clochettes sonores retenue à leurs fronts par un lien de pourpre, et leurs poitrails puissants, et leurs pieds lourds, et leur marche égale.

Le cœur des Iraniens se serrait dans l'attente du choc terrible de ces innombrables éléphants instruits aux batailles ; déjà l'on entendait leur profonde respiration et on sentait le parfum du

mada qui suinte de leurs tempes, lorsque Iskender cria de faire halte et de laisser aller les guerriers construits par les forgerons. L'armée devint à l'instant immobile, et l'on vit les cavaliers de fer, mis en mouvement par les flammes qui grondaient et tournoyaient dans leurs ventres, poursuivre leur chemin et se hâter vers les éléphants du roi Phür. Alors l'armée iranienne, comprenant le dessein d'Iskender, poussa un long cri d'admiration et de triomphe.

Ardents au combat les éléphants saisirent dans leurs trompes leurs adversaires de fer rougi par les flammes ; mais subissant d'affreuses brûlures, affolés de douleur et d'épouvante, ils ne tardèrent pas à reculer, éparpillant de tous côtés les cavaliers demi-brisés qui, au lieu de sang, répandaient par leurs blessures du naphte et du soufre enflammés sur les animaux pris de panique.

Les clameurs victorieuses lancées au ciel par les Iraniens achevèrent d'effarer la fuite des gigantesques bêtes. Exaspérées par leurs plaies cuisantes, elles se ruèrent sur les Indiens, les renversant, les écrasant et s'acharnant à les tuer comme s'ils eussent été les ennemis.

Alors le Roi des rois ayant agité son épée au-dessus de sa tête, les Iraniens se précipitèrent sur l'armée de Phür, dont la confusion était

grande. Ils excitèrent les éléphants, qui causaient plus de ravages parmi les Indiens que n'en auraient pu faire les glaives et les flèches, et avancèrent à mesure que leurs ennemis fuyaient; et ils marchaient sur des cadavres informes dont le sang et la chair étaient pétris dans la boue du champ de bataille.

Mais voici que, poussant des cris de fureur, accourut du centre de l'armée en déroute Phür lui-même, le visage ridé par la colère.

Cuirassé d'or, il était assis sur un éléphant gigantesque qui semblait le Phür des éléphants. Tout caparaçonné d'argent et de pourpre, le noble animal paraissait comme une montagne jonchée de fleurs, et le roi était le soleil sur la montagne.

Avec des grincements de dents, Phür insulta son armée, et la voua à la colère du vert Rhudra. Il lança contre elle des flèches empoisonnées et tua tous les soldats qu'il voyait fuir. Préférant à la fureur de leur roi les lances iraniennes, de nombreux guerriers se réunirent autour de lui. Il leur cria de couper avec leurs faux tranchantes les pieds des éléphants insoumis. Et, en peu d'instants, les Indiens reformèrent leurs rangs, et entre les deux armées commença une lutte à l'issue incertaine.

Alors Rustem brandit l'antique massue de Féridoum et sourit au combat.

De toutes parts les boucliers se choquent, les disques luisants volent et croisent les flèches venimeuses. Corps à corps des soldats s'efforcent de s'étouffer l'un l'autre, se mordent, se déchirent, s'insultent et mêlent leurs haleines haineuses, tandis que sur le sol, près de chaque couple, deux ruisseaux de sang se cherchent et se heurtent.

D'un côté, Iskender étincelant sur son cheval couleur de neige semble tenir à la main un éclair meurtrier ; de l'autre, Phür, gigantesque, domine tous les fronts, et paraît un nuage de tempête d'où tomberaient, au lieu de grêlons, des flèches pesantes.

Ici, du cadavre d'un éléphant des Indiens se sont fait une forteresse, que des Iraniens assiègent ; là, deux guerriers se défient, et, immobiles, se regardent comme deux tigres sournois ; plus loin, un éléphant victorieux saisit avec sa trompe un cheval et son cavalier, les élève au-dessus de l'armée et les tient un instant suspendus comme un trophée, puis les lance loin de lui.

Rustem, cependant, fait le vide autour de sa massue : il se fraye un chemin à travers les corps qu'il meurtrit, et s'élance vers le roi Phür. Bientôt il l'atteint et le raille.

— Prudent guerrier, dit-il, tu as fait sagement de te mettre, sur cet éléphant, hors de la portée des glaives et des massues. Mais es-tu bien sûr que ta montagne soit inaccessible?

Et, faisant cabrer le grand Raschk, d'un coup de massue il brise et disperse le casque du roi.

Phür, les yeux sanglants, la bouche pleine d'écume, bande son arc énorme. La corde siffle; mais, d'un mouvement, Rustem évite la flèche. L'éléphant du roi essaye de saisir le héros iranien; mais, sous un coup de massue, sa trompe retombe inerte, et Rustem va lever le bras pour frapper encore, lorsque Iskender, accourant vers Phür, crie d'une voix claire et vibrante :

— Arrête, Rustem, et toi, roi de l'Inde, écoute! Vois autour de nous la tranquille horreur du carnage accompli; vois ce sol rouge et tiède, couvert de trompes d'éléphants pareilles à des serpents morts; vois ces corps broyés, ces faces immobiles, dont la bouche ouverte par la suprême douleur semble crier une malédiction. Ceux qui, couchés pour notre gloire, ne sont plus que les spectateurs silencieux du combat, demandent grâce avec leurs regards ébahis par la mort, pour ceux qui sont encore en état de mourir. O roi, le sang déjà versé monte en flots gémissants jusqu'à mon cœur et le submerge. Faisons cesser cette œuvre cruelle

de destruction, et que le roi de l'Inde et le roi de l'Iran, combattant seul à seul, décident de la victoire.

Ainsi parla Iskender. Phür le regarda, et, le voyant frêle de corps et pâle de visage, il accepta le combat.

Alors la bataille s'interrompt, les arcs tendus ne se détendent pas, les bras levés ne s'abaissent pas, les glaives s'arrêtent à mi-chemin des cœurs, les étreintes farouches se desserrent, on ne fait pas de nouvelles blessures, mais le sang continue de couler des anciennes.

Et, l'éléphant royal s'étant agenouillé, Phür descendit et s'avança vers Iskender en faisant bruire ses armes et ses vêtements d'or. Le roi de l'Iran, à son tour, abandonna son cheval et vint au-devant du roi de l'Inde.

L'armée iranienne frémit en voyant qu'Iskender, auprès de Phür, semblait pour la taille et pour la force comme une femme à côté d'un guerrier.

Seul, Rustem, confiant, regardait son roi avec orgueil et amour.

— Allons! s'écria Phür d'une voix dominatrice, qu'il s'achève vite, le combat dérisoire d'un Phür de l'Inde contre un enfant du Roum! Imprudent Kaïsar, je ne te ferai pas attendre la

mort, car j'ai hâte de retourner dans mon palais où m'attendent l'amour et le bonheur entre les bras de l'Apsara céleste que je t'ai ravie!

— Viens donc! cria Iskender, toi qui, te glissant comme un voleur, m'as dérobé mon trésor. Sache bien que tu n'échapperas pas à ma vengeance, et que je ferai tomber du même coup dans la poussière ta tête et ta couronne.

Les deux rois se joignirent et le combat fut long, ils luttèrent successivement avec la lance, la massue et le glaive. Phür, étonné de rencontrer dans son ennemi au corps charmant une force supérieure à la sienne, fut saisi par l'inquiétude et le doute. Il perdit le sang-froid, si favorable dans le danger, pendant qu'Iskender, plus calme à mesure que son adversaire s'exaspérait, lui infligeait des blessures nombreuses; et ces blessures affaiblirent à tel point le roi de l'Inde qu'il tomba sur un genou. D'un bond, sans lui laisser le loisir de se relever, Iskender plongea son glaive dans le cœur de son adversaire, qui tomba sur la terre avec un bruit profond.

Iskender, vainqueur, trancha la tête de Phür, et, saisissant par les cheveux cette tête redoutée, il la montra, sanglante et furieuse, aux armées; puis il la jeta sur le sol et posa le pied sur le front orgueilleux du roi de l'Inde.

Alors, pendant que l'armée iranienne hurlait de victoire, les Indiens éclatèrent en cris de douleur et d'épouvante, se jetèrent à plat ventre dans la poussière et arrachèrent leurs insignes d'honneur.

Iskender dit :

— Ne vous livrez pas ainsi au désespoir, soldats indiens. La vie est une fumée que le souffle du temps emporte. Hier Phür était le roi de l'Inde ; aujourd'hui le roi de l'Inde c'est Iskender. Phür était cruel ; Iskender est clément. Pourquoi arrachez-vous vos insignes d'honneur ? Croyez-vous que je veuille vous rendre vils et esclaves ? Croyez-vous qu'ayant conquis une belle femme, je me plaise à la défigurer et à l'insulter ? Je la couvrirai de parures et de vêtements précieux, et je la conduirai dans mon palais auprès de mes épouses les plus chéries.

Entendant par ces paroles qu'ils ne seraient ni maltraités ni réduits en esclavage, les Indiens abandonnèrent leur douleur, et, glorifiant le nom de leur nouveau roi, ils se mêlèrent aux Iraniens.

*
* *

Cependant, lorsque le soir de cette journée fut venu, et tandis que les guerriers et les pelewans

se préparaient au repos, Rustem s'approcha d'Iskender et lui dit :

— O mon frère, te plaît-il que j'aille annoncer ta victoire à la reine Indûmatî?

— Ton dévouement veille toujours, Rustem, dit le roi; va donc vers cette péri, et dis-lui que mon cœur se dessèche loin d'elle et que j'ai soif de sa présence.

Rustem, tremblant, quitta le roi, et, s'étant informé de la route, il partit rapidement.

Raschk courut cette nuit-là, le lendemain et le surlendemain, et Rustem aperçut enfin une grande ville blanche, éblouissante de soleil à travers les arbres sombres et les fleurs. Il l'atteignit et le pas ferme de Raschk sonna sur les dalles des larges rues brûlantes.

Le jeune héros, frémissant d'impatience, s'arrêta devant une demeure si magnifique qu'il n'en avait jamais vu de pareille dans le pays d'Iran. Elle était située au milieu d'un étang, où se reflétaient avec tranquillité des édifices blancs et inégaux. L'un, au centre, formait une gigantesque pyramide qui montait par degrés brusques et que surmontait une haute couronne de pierre découpée; les autres étaient des blocs carrés, des tours frêles, des dômes couleur d'argent, entre lesquels s'élançaient de minces palmiers et des bhandiras

sacrés; et l'on voyait aussi d'énormes plantes rigides aux feuillages aigus comme des glaives.

Un grand escalier de marbre descendait vers l'étang; sur les marches quelques femmes au costume éclatant étaient couchées, et des esclaves noirs, vêtus de pourpre, remuaient doucement des éventails en plumes de kokila.

Les pieds dans l'eau, de grands éléphants buvaient, tandis que, sur la housse d'or et de satin qui couvrait leur dos, un jeune garçon était assis, les jambes croisées. Autour des grands animaux sombres, des oiseaux aux pattes grêles secouaient leurs plumes claires en criant joyeusement, et sur les rives s'ouvraient par milliers les frais calices des lotus.

Rustem poussa Raschk dans l'eau et monta à cheval l'escalier de marbre. Les femmes qui sommeillaient sur les marches se dressèrent avec des cris de surprise et de crainte, et s'enfuirent à travers les arbustes des jardins, faisant pleuvoir sur elles les pétales des fleurs mûres. Poussant des hurlements et tremblant dans tous leurs membres, les esclaves noirs feignirent de barrer la route à Rustem, et aussitôt des soldats agiles accoururent bandant des arcs d'or.

Alors Rustem, levant le bras, leur fit signe de se tenir en repos et dit :

— Le Phür de l'Inde est mort; sa tète gît dans la poussière, et les Indiens se sont soumis. La victoire est à Iskender, et votre roi se nomme Iskender. Mais l'épouse de votre roi est prisonnière dans ce palais, je viens la délivrer. Au nom d'Iskender, conduisez-moi vers elle, et sachez que si la moindre violence lui a été faite, il ne restera pas un Indien vivant et que le nom de ce pays sera effacé de la mémoire des hommes.

Comme les soldats demeuraient immobiles, tout occupés de leur stupeur, une jeune esclave de treize ans s'offrit à guider le vainqueur vers la reine Indûmatî. Rustem descendit de cheval et suivit la jeune fille, qui, à travers les salles du palais, marcha devant lui en se retournant quelquefois pour le regarder d'un air d'effroi. Elle atteignit un jardin intérieur où les arbres n'avaient que des fleurs, où le sol était un parterre épais poudré d'abeilles frémissantes et où les kokilas chantaient comme dans les arbres du paradis.

— La voici! dit l'esclave à Rustem, qui, pâle, ralentissait le pas.

Et il la vit près d'un bassin de cristal, couchée sur des lotus brisés.

Oppressée par la chaleur et le chagrin, elle renversait sa tête en fermant ses yeux aux cils

mouillés de larmes, et laissait tremper deux de ses doigts dans l'eau.

Elle avait l'air d'une lune attristée par un nuage de pluie, d'une abeille privée de miel, d'un oiseau pris dans un filet d'or.

En la voyant ainsi, Rustem, avec un sanglot de douleur, s'élança vers elle et s'agenouilla dans les fleurs. Indûmatî, réveillée de son rêve mélancolique, se souleva et tourna vers Rustem ses yeux brillants à travers les larmes ainsi que des diamants mouillés. Elle vit le jeune guerrier, et devint soudain resplendissante comme le soleil qui surgit de l'horizon. Elle appuya ses mains pareilles aux fleurs du tilaka sur les épaules de Rustem, et l'on vit se presser sur ses lèvres, comme un essaim de papillons, mille paroles dont aucune n'osait s'envoler. Rustem sentait son âme monter vers Indûmatî comme un lac bu par le soleil, et il invoquait l'ombre salutaire d'un nuage entre lui et ces yeux desséchants.

Un long temps s'écoula au milieu du silence avant que Rustem pût contraindre sa bouche à prononcer ces paroles qui n'étaient pas celles que son cœur lui inspirait :

— Reine, je suis prosterné devant toi comme un sujet fidèle, porteur d'un message. L'époux glorieux à qui l'on t'a enlevée m'envoie vers toi

pour que tu saches sa victoire, et qu'il a puni le criminel Phür selon la justice. La tête du ravisseur a été séparée de son corps. Réjouis-toi, Indûmatî! le roi, plein d'impatience, t'aura bientôt rejointe et il te fera oublier par sa tendresse tous les maux que tu as soufferts.

— O Rustem! s'écria Indûmatî en mettant une main sur les yeux, c'est à présent que le malheur va commencer pour moi.

— Que dis-tu, reine? murmura Rustem. La joie et la gloire accompagnent Iskender. Il est comme Mithra qui rend la terre souriante. Il est Mithra lui-même, et sa présence te donnera des jours sans nuits et une vie sans hivers.

— Le soleil qui ferait prospérer le jardin de mon cœur ne veut pas luire pour moi, dit tristement la reine.

— Il n'y a qu'un soleil au ciel; ce soleil c'est le roi de l'Iran, et il ne brille que pour Indûmatî.

— Eh bien! Rustem, le soleil me tue, et c'est la pluie que je désire.

Le jeune guerrier courba la tête.

— Fou et lâche que je suis! murmura-t-il, pourquoi ai-je voulu la voir encore?

Mais la fille de Keïd continua :

— Tu ne veux pas me comprendre, tu fermes tes oreilles à ma voix et tes yeux à mon regard.

Tu me fermes ton cœur comme un port inhospitalier, et mon amour est un navire en détresse. Mais aujourd'hui, puisque tu m'as annoncé la fin de mon espoir tenace, puisque demain rien de moi ne sera plus à moi, je veux que tu le saches, toi qui m'as conduite et livrée au royal époux : c'est Rustem que j'aime et non Iskender, et c'est ton bien que tu as donné à ton frère. Oui, tu le sauras, guerrier aux yeux charmants, c'est toi que j'aime de tout mon amour, c'est à toi que je pense sans cesse. Je rêvais à toi lorsque tu es venu t'agenouiller ici ; c'est ton nom que je prononcerai dans les bras du roi détesté, et lorsqu'il m'aura tout entière je lui volerai mon âme pour te la donner. C'est toi qui m'annonces son approche, et tu ne me dis pas en même temps : Fuyons ! O Rustem, pourquoi lorsque Raschk nous portait tous deux et que l'aveu de mon amour s'est échappé de mes lèvres, pourquoi n'as-tu pas voulu fuir ? Pourquoi à présent, pendant qu'il est temps encore, demeures-tu pâle et immobile ?

— Pourquoi ? s'écria Rustem d'une voix désespérée en se déchirant les joues avec ses ongles ; pourquoi ? hurla-t-il. Parce que je ne t'aime pas !

Et, chancelant comme un homme blessé à mort, tenant entre ses mains son front brûlant, il s'enfuit de la présence d'Indûmatî.

*
* *

Il courut à travers des jardins inconnus, écrasant les tiges délicates des fleurs nouvelles. Son glaive, qu'il tenait à la main, pleurait des gouttes de sang, car Rustem s'était fait une blessure pour se délivrer de la vie ; mais il avait arraché le glaive avant que la pointe eût atteint le cœur, se souvenant qu'Iskender était le maître de sa vie ; et il courait cherchant Iskender pour le supplier de lui accorder la mort. Sans savoir comment, il gagna la route par laquelle devaient arriver le roi et ses armées, et il se mit à marcher au-devant d'eux. Mais pour la première fois le guerrier infatigable se sentit las. Il voulut s'efforcer, il chancela. Alors il songea à Raschk et s'étonna de ne l'avoir pas emmené ; mais il ne put se rappeler ni en quel lieu ni à quel arbre il avait attaché la bride d'or.

Le héros chéri de l'Iran s'assit, au bord de la route brûlante, sur une pierre et attendit sans éprouver de colère contre ses forces défaillantes. Il laissa le sable et la poussière lui emplir les yeux, s'amasser dans sa chevelure et sur ses vêtements. Le sang qui coulait lentement de sa blessure

glissait sur une de ses mains, puis tombait sur la terre sèche, qui le buvait aussitôt.

Il ne compta pas les heures, et il y avait deux jours qu'il attendait lorsque Iskender, plein de gloire et de beauté, s'avança au milieu de ses pelewans et suivi de ses armées joyeuses. Le Roi des rois vit cet homme au bord du chemin et dit :

— C'est un mendiant accablé par la chaleur et la faim. Laissez-lui tremper ses lèvres dans la coupe de Keïd, et donnez-lui deux mesures d'or afin qu'il ait sa part de joie et glorifie mon nom.

Quelques soldats s'approchèrent du mendiant en lui offrant la coupe pleine et les mesures d'or ; mais le lion blessé se releva, et, secouant sa torpeur, il s'élança vers Iskender et saisit la bride du cheval royal. Le Kéïani reconnut Rustem, et demeura sans voix en le voyant les yeux pleins de sang et de poussière, les cheveux pareils à ceux d'un vieillard, une blessure noire de boue sanglante au côté, les habits souillés et une épée ternie à la main. Et Rustem s'écria d'une voix puissante encore :

— Mon roi! mon frère! maintenant que la guerre est finie et qu'Indûmatî est délivrée, rends-moi cette misérable vie que je t'avais consacrée, permets-moi d'en faire ce que bon me

semblera, permets-moi de m'en délivrer comme d'un fardeau trop pesant!

— Rustem! mon frère bien-aimé! répondit le roi épouvanté, qu'as-tu? Quelle affreuse douleur te pousse à parler ainsi?

— Ne cherche pas la cause de ma douleur, balbutia Rustem d'une voix éperdue, ne la cherche pas : tu ne pourrais pas la trouver dans ce monde; elle réside loin, bien loin d'ici, sous la racine d'un arbre aux fleurs empoisonnées qui s'élève dans le royaume empesté des Divs!

Le roi de l'Iran sauta à bas de son cheval et soutint dans ses bras Rustem qui chancelait.

— Mon frère a perdu la raison, que vais-je devenir? Maudit soit ce pays où le soleil brûle le front et dessèche la pensée! Maudit soit ton zèle infatigable, ô mon seul ami! Quel prix la victoire peut-elle avoir pour moi si Rustem m'abandonne? Que faisais-tu sur cette pierre, sans abri sur ta tête? Le soleil te dévorait. Mais tu guériras; je le veux. Viens ici, médecin du roi Kéïd, et si ta science vaut quelque chose, sauve mon frère.

Le médecin s'avança et fit placer Rustem dans une litière. On continua de marcher vers la ville, tristement et en silence.

Lorsqu'on fut entré dans la demeure royale, le médecin pansa la blessure de Rustem et fit boire

au malade une liqueur contre la fièvre. La blessure se ferma promptement et la fièvre disparut, mais le désespoir resta.

Le Médecin secouait la tête et disait :

— Rustem n'est ni malade ni fou.

Il alla vers Iskender :

— Roi des rois, lui dit-il, j'ai guéri le corps de Rustem, mais je ne saurais guérir son âme. Interroge le Devin à la grande clairvoyance ; peut-être pourra-t-il révéler la cause du désespoir de ton frère.

— Tu as prononcé de sages paroles, dit Iskender.

Et il ordonna qu'on fît venir le Mage, présent du roi Kéïd.

Cependant Rustem demeurait morne. Il refusait de manger et ne prononçait pas une parole.

Une fois, ayant entendu un hennissement triste, il dit :

— Mon pauvre Raschk !

Mais il ne conçut même pas le désir de revoir son cheval bien-aimé ; et tandis que l'animal, appelant son maître, continuait de se plaindre, Rustem ne quittait pas la salle solitaire où on l'avait porté.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Le héros mourant s'efforça de sourire à Iskender, qui entrait.

— Viens! viens! dit Iskender d'une voix joyeuse. Pourquoi restes-tu étendu sur ce lit? Viens, je veux que nous allions respirer ensemble les parfums des jardins en fleurs et écouter le chant clair des kokilas. Privé de toi, je ne prends plus plaisir à aucune chose.

Doucement, le Kéïani prit la main de son frère et le conduisit parmi des jardins et des galeries magnifiques; puis il le fit entrer dans une salle où les yeux éblouis de Rustem aperçurent subitement Indùmatì assise sur un trône d'or incrusté de turquoises.

Rustem devint d'une telle pâleur que le roi crut l'avoir tué; mais le héros s'adossa à la muraille et demeura droit et immobile.

Alors Iskender, triste et grave, dit :

— Vois cette reine sans pareille, dont chaque trait inspire un amour nouveau; vois cette taille plus droite que les gracieux cyprès; vois cette chevelure qui semble un fleuve de parfums : la vie est-elle assez longue pour adorer cette beauté tout entière? Doit-on dérober un jour, un seul instant à cet amour? Hélas! je suis roi, j'ai les peuples, les batailles, les conquêtes; je ne pourrai pas aimer Indùmatì comme sa perfection l'exige, ou, si je me laissais enivrer par ses yeux, j'oublierais mes devoirs. Toi, mon frère, tu n'es

pas un Kéïani ; aime-la, sois son époux; prends-la, je te la donne.

Rustem regarda le roi avec des yeux étincelants; puis il regarda Indùmatì qui lui tendait les bras; puis, soudain, il s'élança vers elle, la saisit avec un cri de bonheur suprême, et disparut en l'emportant, comme Simurgh sa proie.

Alors le conquérant, le Maître du monde, Iskender, les yeux troublés par les larmes, se laissa tomber sur le trône demeuré vide, et soupira profondément.

FIN DU DEUXIÈME RÉCIT.

TROISIÈME RÉCIT

LA PERLE DE LACKMI

Le conteur reprit haleine au milieu des approbations de l'assistance. Il demanda à boire, et cent coupes pleines furent tendues vers lui. Lorsqu'il les eut vidées il loua Dieu en disant :

— O fils d'Adam, ne cessez pas de remercier Allah et de glorifier son nom, sa bienfaisance et sa sollicitude ! Il a attaché à votre service le soleil, le ciel, les nuages; c'est par eux que les épis poussent et prospèrent. C'est pour vous que les arbres travaillent sans cesse à produire des fruits délicieux et salutaires; c'est pour vous que les champs, ces bons serviteurs, préparent des festins. Ne soyons pas ingrats envers Allah, qui nous a donné, contre les chagrins jetés par Iblis sur la terre, la vigne joyeuse, avec le secret d'en tirer le divin poison. Certes, je n'ignore pas

que les mobehs rigoureux interdisent aux vrais croyants l'usage de la bonne liqueur rouge; mais je supplie Mohamed et Aly — que la bénédiction d'Allah soit sur eux! — de fermer indulgemment leurs oreilles pendant que j'adresse cette prière au Tout-Puissant : Fais que le soleil verse sur les pampres ses plus ardents rayons et que la prochaine vendange soit abondante!

Maintenant, écoutez la suite de l'histoire d'Iskender. Les guerriers ne sont pas toujours occupés à combattre, et il ne convient pas de les célébrer toujours sur le ton héroïque. Je parlerai d'une voix plus simple et je réciterai des aventures plus familières. Gardez-vous cependant de révoquer en doute mes paroles, car je raconte selon les bonnes traditions que nous ont transmises le sage Dickan et Ferdouci aux paroles de miel!

*
* *

Lorsque le petit-fils de Phéïlékous fut entré dans le royaume de Phür et eut atteint Ayodya, il résolut de s'arrêter pendant quelque temps dans cette belle cité afin de laisser se reposer la victoire.

Alors, de toutes les provinces de l'Inde

accoururent en foule, dans Ayodya, des chefs superbes ou des ambassadeurs, et tous jetaient aux pieds du vainqueur Iskender leur soumission et leurs offrandes.

Il en vint des vallées fertiles de l'Himalaya, de Kuçasthali, bâtie par Kakudnim au milieu de l'Océan, du Kêlasâ riche en lotus, du Vrindavana qu'arrose le Kalendi, et du pags de Sind, et du mont Méghâ, où habitent les orages.

Iskender reçut avec joie les hommages de ses nouveaux sujets et accueillit leurs présents.

Un jour, cependant, les abords du trône étant encombrés de richesses, il sentait ses yeux fatigués de tant de pierreries et de tant d'or, lorsqu'un esclave s'approcha et dit :

— Maître, il y a encore sous les voûtes du palais des envoyés d'un pays infertile; comme les autres ils viennent se soumettre à ta puissance; mais ces hommes sont si singuliers dans leur apparence et si simples dans leurs costumes, que j'hésite à les introduire en ta présence.

— Ils sont mes sujets, dit le roi, au même degré que les autres; fais entrer ces hommes qui sont venus de loin.

L'esclave obéit. Les envoyés furent introduits, et Iskender s'étonna de leur aspect, car ils étaient nus, maigres, brûlés par le soleil et chaussés de

la poussière des chemins. Leur tête, hérissée d'une chevelure et d'une barbe vierges de tout soin, paraissaient énormes sur leurs corps frêles. Quelques-uns, pour faire honneur au roi, avaient couvert leurs épaules d'une peau d'antilope noire qu'ils croisaient maladroitement sur leur poitrine. La plupart apportaient pour tout présent des corbeilles de figues mûres, des dattes, des oignons et des colliers faits de ces graines rouges que l'on cueille dans les buissons de vimbas.

— Qui êtes-vous? demanda le roi, et quel est votre pays?

L'un des envoyés prit la parole timidement.

— Nous sommes des Brahmanes, dit-il, et notre pays n'a d'autre nom que le pays des Brahmanes.

— Le sol de votre patrie doit être bien infécond, ô Brahmanes, qui paraissez si pauvres?

— Notre pays est aussi fertile que les bords fortunés de la Ganga, mais nous ne le cultivons pas.

— Est-il possible que, jeunes et sans maladies, vous vous laissiez engourdir par la paresse? Pourquoi n'ensemencez-vous pas les champs fertiles?

— A quoi sert d'ensemencer, ô roi? A quoi

bon des récoltes et des granges pleines de blé? La provision est inutile à ceux qui ne sont pas certains d'être vivants et d'avoir faim le lendemain. Nous ne possédons ni champs, ni or, ni maisons. Pourquoi bâtir ce qui s'écroulera? Quel besoin d'amasser un métal impuissant? Il ne réussirait pas à nous racheter de la mort! O vainqueur, tu possèdes la moitié du monde ; mais un coin infime de ce monde suffira à te posséder. Tu as des trônes, des trésors, des femmes ; tu es glorieux et puissant ; ta volonté change l'aspect de la terre, et cependant tu ne pourras pas dérober ton front chargé de diadèmes à la morsure affamée des vers ; tu ne pourras pas empêcher la poussière noire de se mêler à ta précieuse cervelle! Considère le destin de Phür. N'était-il pas fort et superbe? Un moucheron vaut mieux que lui. Il avait érigé des villes sans nombre, et il n'avait pour épouses que des filles de rois : maintenant ses villes sont à toi, ses femmes sont les tiennes ; et ce roi est mort avec une rage jalouse dans l'esprit. Nous qui n'avons ni richesses ni désirs ni amour, nous espérons descendre dans le néant avec peu de regrets.

— Allez, mélancoliques Brahmanes, dit le roi, je ne vous donnerai rien puisque rien ne vous tente, mais je vous promets de ne pas inquiéter

de guerres ni de cultures votre morne patrie.

— Sois remercié, ô roi ! Nous te souhaitons l'indifférence et le détachement qui conduisent à une agonie sans regrets.

Les Brahmanes se retirèrent, et Iskender, attristé par leurs discours, laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec abattement.

— En effet, je ne suis rien, pensait-il ; un morceau d'or ou une vile pierre dureront plus que moi. Ma gloire, pareille au bruit d'une bataille entendue de loin, résonnera dans les siècles prochains, puis s'atténuera et s'effacera. Ainsi la fumée subsiste peu de temps après le feu éteint. Et moi je serai un cadavre semblable aux autres cadavres. Quoi ! ma chair n'existera plus ! Ni mon œil, ni mon regard, ni mon front, ni ma pensée ! Qu'importent les félicités et les orgueils puisqu'ils aboutissent à une telle fin ! Pourtant je suis le Roi du monde, le maître des hommes. Dieu a créé le monde et les hommes ; moi, je les ai conquis ; j'ai pris à Dieu sa création. Invincible, beau, adoré, que me manque-t-il pour être Dieu ?

— Il te manque d'être immortel ! dit une voix près du roi.

Iskender se dressa, irrité d'avoir été surpris dans un instant de faiblesse ; il vit le Mage,

présent du roi Kéïd, qui élevant vers ses tempes ses mains en forme de coupe, s'inclinait devant le trône.

— Comment oses-tu répondre à ma rêverie, s'écria le roi, puisqu'il n'est pas en ton pouvoir de me donner ce qui me manque?

— Es-tu sûr que je ne puisse pas te le donner? dit le mage.

Iskender se rassit sur le siège royal et regarda fixement le Devin.

Celui-ci reprit avec respect :

— Si je n'ai pas le pouvoir de te rendre immortel, je puis t'indiquer le moyen de le devenir.

— Si tu ne railles pas, parle vite !

— Sache, ô mon maître, qu'il est sur la terre un lac merveilleux dont l'eau était pareille à des diamants dissous. Un jour, du haut des nuages, une bague échappée du doigt divin de Lackmi tomba dans cette onde étincelante. Vichnou se précipita du ciel, plongea sous les eaux et rapporta la bague à son épouse. Mais au contact du corps de Vichnou, le dieu qui vivifie et conserve, le lac avait acquis la vertu miraculeuse de rendre immortels ceux qui boiraient une gorgée de son eau.

— Conduis-moi ! conduis-moi ! s'écria Iskender plein de joie.

— Hélas ! dit le Mage, nul ne sait le chemin de ce lac surprenant, et, d'ailleurs, il ne suffirait plus de boire une gorgée de son eau pour obtenir l'immortalité. Écoute, ô roi, la fin de mon récit. En tombant, la bague de Lackmi s'était heurtée au fond de l'eau contre un rocher, et une perle magnifique s'était détachée du chaton. Cette perle demeura dans le lac, et, parce que l'épouse de Vichnou est la plus belle et la plus jeune des déesses, l'eau acquit le pouvoir de conserver éternellement la jeunesse et la beauté de ceux dont elle mouillerait les lèvres. Mais Çiva, le dieu qui détruit, se sentit plein de colère à cause de ce lac bienfaisant. Il s'y plongea à son tour et en retira la perle. L'eau, en touchant le dieu terrible, avait perdu ses heureuses vertus. Elle est maintenant un poison mortel, et ne reprendra son ancien pouvoir qu'au contact de la perle divine.

— Et qu'est devenue cette perle? demanda le roi impatient.

— J'ai médité longtemps sur ce sujet et je puis te renseigner, ô maître! Il n'était pas dans le pouvoir de Çiva de détruire la perle, parce qu'elle avait appartenu à Lackmi ; mais il pouvait la cacher et se résolut à le faire.

— En quel endroit, ô mage? le sais-tu ?

— Çiva, après avoir longtemps hésité, se

décida à cacher la perle dans la tête du Roi des éléphants, et il dit à l'éléphant : « Tu ne mourras jamais, à moins qu'un homme, connaissant le secret, ne triomphe de toi et ne te tue pour s'emparer de la perle. » Iskender, toi seul peux vaincre le formidable roi des éléphants. Tu sais le secret de Çiva. Va conquérir la perle miraculeuse.

— Où est situé le royaume des Éléphants ?

— Vers les sources de la Ganga, dans une forêt interdite aux pieds des hommes.

— Où donc ne pénétrerait pas le pied d'Iskender ? dit le roi avec ardeur.

— Lorsque la perle de Lackmi sera en ta possession, tu n'auras, pour connaître la route du lac d'immortalité, qu'à regarder de quel côté brille l'orient de la perle. Marche de ce côté ; si la lueur change de place, change de route.

Le mage cessa de parler. Iskender rêvait.

— Comment ne pas douter ? disait-il en lui-même ; comment ne pas croire qu'il me trompe en se trompant lui-même ?

— Me suis-je trompé en te révélant qu'Indûmatî était au pouvoir de Phür ? T'ai-je menti en te dévoilant l'amour de Rustem pour Indûmatî ?

Le roi soupira au souvenir de Rustem et d'Indûmatî.

— Eh bien! dit-il à haute voix, puisqu'en effet ta sagesse et ta science sont grandes, je te confierai mes royaumes pendant mon absence. Choisis un homme plein de vertu et de courage parmi les nobles indiens, et qu'il s'assoie sur le trône d'Ayodya. Puis retourne à Istakr avec mon armée victorieuse et gouverne l'Iran en ma place. Voici le sceau dominateur des Kéïanis, ajouta Iskender en ôtant de son doigt l'anneau royal; je te le confie, et avec lui la toute-puissance.

Le Mage prit l'anneau et baisa la robe du roi.

— Pars donc, héros sans pareil, dit-il: mais méfie-toi des pièges et des enchantements dont Çiva sèmera ta route.

Et Iskender, étant descendu de son trône, appela les gardiens des richesses et se fit ouvrir le miraculeux trésor de Phür. Il choisit les diamants les plus limpides, prit des escarboucles, des rubis et des saphirs, en emplit une large bourse qu'il noua à sa ceinture, puis, armé de la lance, de l'arc et de la massue, le roi envieux de l'immortalité monta à cheval, et, seul, sortit de la grande ville d'Ayodya, tandis que le soleil, comme une balle d'or lancée par une main invisible, retombait hors des jardins de l'horizon.

*
* *

Le roi au visage charmant marcha pendant la fin de la journée dans une plaine pareille à un désert ; il aperçut enfin un édifice majestueux et noir sur le ciel obscurci. Il pensa que c'était une pagode et, s'en étant approché, il frappa un coup sur la porte afin de demander l'hospitalité pour la nuit. La porte s'ouvrit toute grande ; mais, au lieu des prêtres qu'il s'attendait à voir, s'avancèrent des serviteurs vêtus de pourpre, qui l'aidèrent à mettre pied à terre et emmenèrent son cheval. Le roi entra dans ce palais, qu'il avait pris pour une pagode, et se trouva devant un large escalier de cristal qui s'élevait entre deux murailles d'argent. Au sommet de cet escalier apparut une femme voilée ; elle tenait à la main une escarboucle merveilleuse dont la lueur éclairait le palais.

— Monte, jeune voyageur, dit cette femme d'une voix claire.

Le roi, surpris et charmé, posa la main sur le cordon de soie couleur d'azur qui servait de rampe, et gravit les degrés de cristal.

Suivant son guide mystérieux, il pénétra dans

une chambre magnifique et gracieuse, où les murs et les divans étaient recouverts d'une étoffe semblable, pour la texture et la couleur, aux pétales des roses nouvelles. Iskender, étonné, ne put s'empêcher de toucher légèrement cette étoffe : elle était fraîche et lisse comme une fleur.

La jeune femme, qui était comme l'abeille gracieuse de cette rose, accrocha l'escarboucle éclatante à un fil d'or qui descendait du plafond ; puis elle prit le roi par la main et le fit asseoir sur un divan, près d'une table chargée de mets.

— Repose-toi et rassasie-toi, dit-elle.

Iskender, la retenant par la main, attira la jeune femme auprès de lui.

— Ne saurai-je pas le nom charmant de celle qui me reçoit avec tant de grâce? dit-il.

— Je me nomme Çalmali.

— O Çalmali, laisse-moi admirer ta beauté afin que mon âme partage le bien-être que ton accueil fait éprouver à mon corps.

D'un mouvement gracieux Çalmali rejeta son voile, qui palpita un instant autour d'elle, puis s'abattit lentement sur le sol. Elle apparut alors radieuse comme une Apçara, et les lèvres du roi s'ouvrirent pour un cri d'admiration.

— Tu es aussi belle que mon désir l'espérait! s'écria-t-il.

Et, tenant la main de Çalmali par le bout du doigt, il la contempla longtemps et s'enivra des traits de la jeune femme, qui semblaient verser du vin.

— Mais qui donc es-tu, dit-il, toi qui semblais m'attendre, une escarboucle à la main? Quel est donc ce palais solitaire et charmant?

— Si je te demandais qui tu es et d'où tu viens, me répondrais-tu ?

— Non, dit le roi en souriant.

— Aussi ne t'ai-je demandé ni ton nom ni ton pays. Tu t'avançais, superbe, à travers la plaine ; j'ai espéré que tu frapperais à mon palais. Demande-t-on au soleil levant d'où il vient? On le remercie d'être venu.

Iskender appuya ses lèvres sur les mains de la jeune femme.

— Pardonne-moi, je suis indigne de ta bonté.

— Ne veux-tu pas goûter à ces mets? dit-elle.

— Je ne suis avide que de ta beauté, répondit le roi, faisant asseoir Çalmali auprès de lui. Je ne puis rassasier mes yeux de ton visage couleur de lotus, de ton regard si doucement cruel, ni de ta bouche ardente, dont le sourire montre des gouttes de lait figées.

— Qu'importe la beauté d'une ville au voyageur qui passe !

— Il en garde le souvenir dans son cœur et peut un jour la choisir pour sa patrie.

— Non, dit-elle en secouant la tête, il voit cent villes plus belles sur son chemin et oublie.

— Cruelle! peux-tu croire que je t'oublie jamais? et n'est-ce pas à moi de craindre que tu ne te souviennes plus à son retour de l'hôte d'un soir? Ne vois-tu pas que ta beauté a subitement empli mon cœur d'amour? Ainsi une lampe apparue dans l'ombre verse soudain la clarté. Et ne suis-je pas à plaindre d'aimer sans espoir d'être aimé?

— Hélas! je ne te hais pas, pour mon malheur, dit Çalmali, tandis qu'une larme glissait entre ses cils.

— Tu m'aimes! s'écria le roi en l'enveloppant de ses bras. O pourquoi dis-tu ce mot si doux avec tristesse? Pourquoi dis-tu : Hélas!

— Parce que tu m'aimeras ce soir et partiras demain! Moi, je t'aimerai dans la solitude et le regret demain et les jours suivants.

— O bien-aimée! me crois-tu assez fou pour me dérober au bonheur, pour fuir le ciel de ta présence? Crois-tu que mon amour s'assouvisse en un jour?

— Dis-tu vrai? s'écria Çalmali avec joie, tu ne me quitteras plus!

— Je ne te quitterai jamais, murmura le roi

en essuyant sous ses baisers les larmes de la jeune femme.

Et il passa la nuit auprès d'elle, oubliant son voyage et le lac d'immortalité ; et, lorsqu'il s'éveilla, le lendemain, il se sentit plein de langueur et de paresse. Mais il se souleva et songea au départ.

Çalmali lui tendit ses lèvres souriantes; le roi les baisa distraitement, et il regardait le grand soleil qui brillait à travers la fenêtre.

— Voici déjà que tu oublies ta promesse, dit-elle tristement; tu veux partir.

— Je partirai pour revenir bientôt. Mon voyage achevé, je t'emménerai dans mon pays et dans ma maison, et je ne te quitterai plus.

— Oh ! non, tu ne partiras pas d'ici.

— Il le faut, dit Iskender.

Et il se leva.

— Iskender, roi du Roum, de l'Iran et de l'Inde, s'écria alors Çalmali d'une voix terrible, tu ne sortiras pas de ce palais!

Iskender, stupéfait d'être ainsi reconnu, se tourna brusquement et vit que le visage de la jeune femme, troublé par la colère, était devenu effrayant comme l'arbre dont les feuilles sont des épées et des tranchants de faux, comme l'arbre infernal dont elle portait le nom.

— Puisque tu sais ui je suis, dit-il, tu dois

savoir que ma volonté est souveraine et que tout obstacle s'écroule devant moi.

— Oui, je sais qui tu es; mais apprends qui je suis. Sache que Phür était mon père et que je vais le venger. C'est par mes enchantements que tu es venu dans ce palais, qui te sera une prison dont je serai le geôlier. D'abord j'avais résolu de te donner pour prison mon amour et pour chaînes mes caresses; après t'avoir abreuvé des ivresses exquises et funestes que versent mes yeux et ma bouche, je t'aurais renvoyé dans ta demeure royale et il te serait resté assez de force à peine pour monter la première marche de ton trône. Mais puisque tu as déjoué mes enchantements, puisque la ruse est maintenant impuissante, j'userai de ma force et je mettrai sur ton cou le pied que tu as baisé.

— Quelle est donc la force qui lutterait avec celle qui a su abattre l'orgueil de Phür? Quelle est la prison que le tonnerre ne puisse réduire en poussière?

Et le roi, d'un coup de poing, brisa une fenêtre.

Çalmali se prit à rire en se moquant.

— Garouda lui-même hésiterait à s'envoler de si haut, dit-elle.

Iskender se pencha et aperçut le sol dans un lointain vertigineux. Il se retourna avec colère.

— Tu vas mesurer la hauteur de ton palais, raksasi furieuse! s'écria-t-il.

Et, avant qu'elle eût pu lui échapper, il saisit Çalmali et la souleva hors de la fenêtre. Mais il s'aperçut alors que le corps de son ennemie n'avait plus aucune consistance ni aucun poids ; il se dissolvait entre les mains ; il devint bientôt comme une fumée, puis s'effaça. En même temps les murs du palais blêmirent, ils se firent peu à peu transparents comme des vapeurs et disparurent. Et le roi, stupéfait, se trouva dans la plaine déserte, auprès d'un platane auquel était attaché son cheval.

Iskender se frotta les yeux. Il n'y avait aucune chaumière, aucun palais dans la plaine.

— Que signifie cette aventure ? pensa-t-il. Ai-je dormi et rêvé au pied de cet arbre ? ou bien est-ce Çiva qui déjà dresse des obstacles entre moi et le lac miraculeux ? D'ailleurs, rêve ou réalité, j'ai passé une belle nuit, et je veux oublier le cauchemar du matin, puisque j'en suis sorti victorieux. Mais désormais je me mettrai en garde contre les palais et les femmes aux beaux visages.

*
* *

Iskender monta à cheval et se remit en route vers les sources lointaines de la Ganga.

Il arriva bientôt dans un pays où le peuple s'agitait et paraissait en proie à la plus vive inquiétude. Des hommes, devant la porte de leurs demeures, regardaient l'horizon avec l'anxiété de l'attente ; des femmes pleuraient et se tordaient les bras, tandis que des enfants, voyant pleurer leurs mères, criaient d'effroi.

Iskender se demanda quelle pouvait être la cause de cette douleur unanime, mais ne put se donner de réponse.

Cependant il reconnut que son aspect produisait un grand changement dans l'attitude de la foule inquiète ; toutes les têtes se tournaient vers lui ; on parlait en le regardant, et quelques rayons d'espérance éclairèrent les visages. Plusieurs personnes, comme il passait, se mirent à le suivre. Le roi, ennuyé, lança son cheval au galop et se dirigea vers une grande ville dont il voyait briller au soleil les murailles et les forteresses. Lorsqu'il fut tout proche des portes il remarqua que les habitants de cette cité étaient réunis au faîte des remparts et regardaient avec angoisse les routes qui aboutissaient à chacune des portes. Son arrivée produisit une grande émotion parmi ceux qui semblaient attendre ; ils levèrent les bras au ciel en poussant des cris de joie, et Iskender vit s'avancer à sa rencontre, sous la voûte de la porte

qui lui faisait face, un majestueux personnage accompagné d'une suite somptueuse ; et ce personnage était un destour royal. Il s'approcha d'Iskender et l'embrassant avec effusion.

— Enfin ! s'écria-t-il, tu arrives à temps ! Dans quelques heures il aurait été trop tard.

Iskender se défendit de cet embrassement.

— Vous vous trompez sans doute ; je n'avais pas résolu de venir dans cette ville ; et si vous attendez quelqu'un, je ne suis pas celui que vous attendez.

Le destour n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre.

— Viens, hâtons-nous, dit-il, le roi est impatient de ta présence.

— Je ne suis pas moins impatient que lui, dit Iskender, mais c'est d'avoir l'explication de tout ceci.

Le destour prit le cheval d'Iskender par la bride et l'entraîna vers le palais du roi de ce royaume, tandis que la foule suivait, enthousiaste.

— Allons vers le roi, pensait Iskender, il verra bien que je ne suis pas celui qu'on attend.

Mais lorsqu'il fut en présence du souverain, celui-ci laissa échapper une exclamation de joie.

— C'est lui, s'écria-t-il. Mon malheur va donc finir !

— O roi, dit le destour, je t'avais bien dit qu'il viendrait. S'il a tant tardé, c'est que j'ai dû le faire chercher jusqu'aux confins du monde. Tu n'as qu'à te louer de nous avoir accordé cette journée encore.

Ce roi, qui paraissait jeune, mais pâli par le chagrin, descendit de son trône et s'approcha d'Iskender.

— Viens, dit-il, j'ai hâte de rentrer dans la joie.

— Roi, dit Iskender, je ne sais ce que vous me voulez. Vous attendiez quelqu'un, mais je ne suis pas celui qui était attendu. Je ne sais pas qui vous êtes et vous ne me connaissez pas. Je suis un voyageur empressé d'arriver au but de son voyage. Je suis las. Je veux me reposer et repartir dès demain.

— Quoi! tu oses prononcer de telles paroles? s'écria le destour. Ne l'écoute pas, roi clément. Cet homme est celui que je t'ai annoncé; mais il ment et tâche de t'induire en incertitude.

— Je vois bien que c'est lui, dit le roi, et je ne prendrai point garde à ses discours.

— Et tu révéleras une fois de plus ta sagesse ordinaire.

— Apparemment vous êtes tous fous dans ce pays, s'écria Iskender, qui ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Mais le roi ne s'irrita pas de ce rire irrespectueux.

— Je vois que toi aussi tu as peur de mécontenter mon ennemi, dit-il.

— Je n'ai peur de personne, et je vous fournirai des preuves de mon courage si cette obstination se prolonge.

— Tu n'as pas peur? Alors tu vas me rendre la vie et le bonheur. En échange je te donnerai mes trésors, mon trône et mes palais si tu les veux.

Et comme Iskender demeurait dans l'ébahissement, le roi se précipita à genoux.

— Je t'en conjure, dit-il les larmes aux yeux, ne sois pas cruel, aie pitié de mon désespoir.

Comme ce roi pleurait en le suppliant, Iskender contint le rire qui lui montait à la gorge et répondit avec douceur :

— Si, sans le savoir, je puis te consoler, apprends-moi ce que je dois faire pour cela, et je serai joyeux de t'avoir soulagé d'un fardeau.

Le roi serra Iskender dans ses bras.

— Viens, dit-il, et sois sûr que ma reconnaissance sera infatigable.

Il l'emmena dans un jardin où se voûtait un bosquet de jacinthes.

Iskender vit alors, près d'un arbre, une statue

posée sur un socle d'or; et c'était la statue d'une jeune femme parfaitement belle. Il n'hésita pas à supposer que c'était là le portrait d'une épouse aimée, dont la mort avait troublé la raison du roi. Mais il vit celui-ci entourer la statue de ses bras et lui baiser les pieds en s'écriant :

— Ma reine, tu vas enfin m'être rendue, tu vas sortir de ta prison de marbre !

Le destour s'approcha d'Iskender et lui dit :

— Ne fais pas attendre ce monarque infortuné, ne prolonge pas sa douleur; rends sa forme naturelle à l'épouse qu'il adore.

— Quoi ! cette statue n'est pas ce qu'elle paraît être?

— Non, répondit le roi en pleurant; tu feins en vain l'ignorance. Un méchant raksasa a ainsi métamorphosé cette reine charmante, parce qu'elle repoussait un amour criminel.

— Tu me racontes une lamentable histoire, dit le Kéïani; mais moi, que puis-je faire?

— Puisque ta puissance est égale à celle du raksasa, détruis l'enchantement qui pèse sur la reine.

— Roi, je ne possède aucune puissance surnaturelle, et je ne puis rien pour délivrer la reine.

— Veux-tu donc nous faire tous massacrer et

perdre toi-même la vie? s'écria le destour avec tous les signes de l'épouvante. Ne sais-tu pas que ton arrivée nous a sauvés de la mort? Au coucher du soleil, la ville devait être livrée aux flammes, et les habitants auraient été égorgés par l'ordre du roi ainsi que les hommes des champs et des villages. Demain il ne serait pas resté un être vivant dans le royaume.

— Et pourquoi cette mesure sévère? demanda Iskender.

— Parce qu'aucun mage possesseur de la puissance n'a voulu se rendre à nos prières ni approcher seulement du royaume, de crainte de mécontenter le terrible Raksasa, et le roi faisait tomber sa colère sur les innocents. Mais, par bonheur, toi, tu as cédé à nos instances et ta bravoure nous a sauvés.

— Je ne suis point mécontent de vous avoir rendu service à mon insu. Pour ma récompense, laissez-moi aller prendre le repos dont j'ai grand besoin et continuer ensuite mon voyage.

— Tu veux nous échapper comme les autres? dit le roi. Je vois jusqu'au fond de tes ruses. Allons, prononce les paroles magiques!

— Quelles paroles?

— Ne t'efforce pas de paraître semblable à ceux qui ignorent. Tu connais les paroles

merveilleuses qui rendront cette reine à mon amour.

— Vraiment, je ne les connais pas, dit Iskender, qui se reprit à rire.

— Prends garde ! ton obstination te sera fatale.

— Je ne suis pas de ceux que l'on menace. Je suis celui devant qui tous tremblent, et je vous préviens que votre folie commence à me lasser.

Iskender ayant dit ces mots, le destour fit un signe et des serviteurs armés de glaives accoururent.

— Tuez-le, tranchez-lui la tête! criait le roi, ivre de colère; il m'insulte et me résiste !

Le Kéïani tira son épée et se mit en posture de repousser cette agression soudaine. Il y réussit pendant quelque temps. Mais de nouveaux adversaires se joignaient aux premiers; il allait se sentir accablé par le nombre, lorsque le jour s'obscurcit brusquement. Un formidable coup de tonnerre éclata entre les murailles du palais, et le mage, présent du roi keïd, apparut auprès d'Iskender dans une fumée.

— Misérables ! cria-t-il aux assistants terrifiés, cet homme est votre maître à tous. Toi-même, roi insensé, tu n'es que son humble sujet. Apprenez que Iskender le vainqueur est devant vous, Iskender, roi de l'Iran, de qui la gloire emplit

le monde. Vous avez osé lever vos épées sur le Roi des rois! Quel supplice assez cruel pourra vous punir?

Tous se prosternèrent, la face contre le sol. Le roi jeta sa couronne aux pieds d'Iskender et se couvrit la tête de poussière, et le destour tremblait à faire pitié.

— Tu m'as vraiment sauvé la vie, dit Iskender au Mage, et je t'en remercie; mais puisque ta puissance est si grande ne pourrais-tu pas combler de joie ce malheureux roi en lui rendant son épouse?

— C'est ainsi que tu te venges! s'écria le Mage. O! roi des rois, tu es bien digne, en effet, de boire l'Eau de la Vie et de régner éternellement pour le bonheur des peuples! Je suis ton esclave et je t'obéis. La reine reprendra sa forme. Maintenant je retourne vers le royaume que tu m'as confié. Continue ton chemin vers les sources de la Ganga; mais défie-toi des pièges de Kali, car mon pouvoir ne suffira pas toujours à te protéger.

A ces mots, le Mage disparut, et sous le bosquet d'hyacinthes la reine étira languissamment ses bras. Puis, surprise de se trouver sur un socle d'or, elle poussa un cri. Le roi, transporté de joie, s'élança vers elle et la reçut dans ses bras;

et il la tenait embrassée en silence, suffoqué par l'excès du bonheur. Mais, songeant à la reconnaissance, il entraîna son épouse vers Iskender, et, se jetant à genoux, il baisa les pieds du Kéïani, en les mouillant de larmes.

— N'oubliez pas, dit le roi des rois en souriant, que, malgré vos affirmations contraires, je suis un voyageur pressé et las, et permettez-moi d'aller me reposer.

Iskender fut conduit dans un palais magnifique; et le lendemain, lorsqu'il voulut repartir, le roi et la reine l'escortèrent jusqu'aux limites de leur royaume.

Alors le Maître du monde, le Kéïani aux lèvres de miel, souhaita la prospérité à celui qui n'était que son esclave.

— Que le malheur ignore toujours le seuil de ta demeure! dit-il; que la terre ne reste jamais vide de toi! Ne te lasse pas d'être un roi magnanime et de gouverner selon la prudence; lis les préceptes du roi Houschenk, mon glorieux ancêtre, et médite sur le livre de l'Eternelle Sagesse, écrit par un roi pour les rois; souviens-toi que les siècles futurs feront justice des injustices et que la modération et la prudence construisent une tombe impérissable!

Ayant ainsi parlé, Iskender se sépara du roi et

des courtisans, et tandis que tous courbaient la tête avec respect il s'éloigna rapidement.

*
* *

Il continua de marcher, s'informant souvent de la route qui conduit aux sources de la Ganga; et il se disait : « J'atteindrai bientôt le royaume inconnu des Éléphants. »

Le ciel tournait au-dessus de sa tête et la terre sous ses pieds. Chaque jour il voyait un nouveau ciel et une nouvelle terre. Il s'étonnait des astres et des constellations, des pays, des palais, des hommes et de leurs langages.

Une fois il pénétra dans une contrée où l'air était embaumé des parfums du printemps. Il s'avança sous la fraîcheur des arbres et crut entrer dans le jardin du paradis. De longues allées de banians et de platanes, enlacés par les rosiers grimpants, voûtaient leur éloignement mystérieux où le jour, à travers les branches, tombait comme une pluie d'or. D'étroits ruisseaux fuyaient en froissant les lotus et les iris, tandis que les kokilas, avec un vif bruit d'aile, venaient dérober une goutte d'eau. Quelquefois on voyait briller entre les feuilles l'angle lisse, le dôme de marbre ou le

large escalier d'un palais. Ici des enfants nus se roulaient sur la mousse épaisse en égrenant leur rire léger, et, sur la lisière des taillis, des antilopes et des gazelles familières tournaient la tête, vaguement inquiètes; plus loin, sur des lianes tressées et qui se courbaient d'un arbre à un autre, de belles femmes se balançaient, la tête renversée, les yeux à demi clos, leur voile clair voltigeait dans le va-et-vient régulier, et les branches agitées laissant tomber sur elles une neige de pétales parfumés. Parmi les fleurs, des groupes d'amants erraient, enlacés avec tendresse, et çà et là de gracieuses jeunes filles jouaient entre elles. Quelques-unes, se tenant par la main, vinrent jusqu'au bord de l'allée dans laquelle Iskender passait. En le voyant fier et si charmant, elles lui sourirent, puis, timides, s'échappèrent.

— Si je ne craignais de ne plus pouvoir le quitter, je m'arrêterais dans ce pays, murmura le Kéïani.

Une large rivière bordait ce jardin d'amour et de joie; elle barra la route à Iskender comme pour le retenir. En soupirant il poussa son cheval dans l'eau et le fit nager jusqu'à l'autre rive, qui s'étendait en une large plaine. Mais à peine le cheval reprenait-il terre, ruisselant et soufflant, que le roi vit accourir une guerrière furieuse; et

elle accourait en ensanglantant du fer de ses étriers les flancs de son coursier blanc.

Cette femme, belle et farouche sous son casque d'or, brandissait une lance, comme un pelewan. Elle ne portait pas de cuirasse; son beau torse nu apparaissait montrant à droite un sein pareil au globe de la lune, tandis que, du côté gauche, la poitrine était celle d'un adolescent. Sur les épaules de la guerrière, lisses et pâles comme le jaspe, une longue chevelure se répandait en réseaux irréguliers, cachant à moitié un baudrier de pierreries qui soutenait l'étui des flèches; une jupe de satin couleur de sang s'arrêtant au-dessus du genou laissait voir des jambes fines et des pieds nus sur des étriers d'argent.

Le roi, émerveillé de cette fière beauté, s'arrêta sur le rivage et ne prit pas garde à une flèche qui vint lui égratigner la main.

La guerrière, tenant encore son arc détendu, arriva près d'Iskender.

— Impudent! s'écria-t-elle, garde-toi d'avancer d'un pas, et repasse promptement cette rivière.

— Qui es-tu, toi qui as la beauté d'une reine et sembles un héros intrépide? Pourquoi me fais-tu cet accueil inhospitalier?

— Je suis une de celles qui haïssent et méprisent les hommes! Hâte-toi de fuir ma présence,

ou, si tu préfères que je te jette sans vie de l'autre côté du fleuve, tire ton glaive et viens me combattre.

— Je n'ai jamais refusé un combat, dit le roi. Et il s'avança vers la guerrière.

Leurs glaives se croisèrent aussitôt et la lutte s'engagea. Le Kéïani combattit d'abord en jouant et avec précaution, ne voulant pas atteindre la jeune femme. Mais bientôt, rencontrant chez elle l'adresse et la force d'un héros, il prit plaisir à la lutte. Leurs chevaux les emportaient à travers la plaine, se poursuivant, s'évitant, faisant voler la poussière autour d'eux, tantôt cabrés, tantôt ramassés sur eux-mêmes. La guerrière avait le visage empourpré par l'effort et la colère, le roi souriait avec douceur et prolongeait la lutte, évitant de porter des coups. Son adversaire bondissait, furieuse ; mais enfin, la voyant faiblir et cependant décidée à se laisser tuer plutôt que de s'avouer vaincue, il lui fit sauter le glaive hors des mains. Dans ce mouvement rapide il atteignit involontairement la jeune femme, et il vit aussitôt, sur ce sein pareil aux neiges du mont Mégha, une traînée rouge apparaître. Jetant avec colère le glaive qui avait fait cette blessure, il courut vers la jeune femme, qui chancelait, pâlie, sur son cheval. Il la prit dans ses bras et la porta auprès

de la rivière. Lorsqu'il l'eut étendue sur la mousse il la considéra avec effroi, car elle avait les yeux fermés et elle était immobile,

— Malheureux et fou que je suis! s'écria-t-il en s'agenouillant auprès d'elle. Quelle gloire de combattre une femme! Ne pouvais-je pas prendre un autre chemin et m'éloigner d'elle comme elle l'ordonnait? Voici que j'ai déchiré ce beau sein si fier et fait jaillir ce sang vermeil qui m'épouvante!

En effet, le sang coulait abondamment de la blessure, et Iskender croyait voir la vie s'enfuir en même temps que le sang. Il essaya de le contenir avec ses mains, mais un ruissellement tiède à travers ses doigts courait sur la poitrine et les bras nus de la guerrière, ternissait et noyait les pierreries du baudrier, et se répandait sur la mousse. Le roi se pencha, éperdu, baisant la blessure qu'il avait faite : il eut de ce sang sur les lèvres.

— Hélas! murmura-t-il, je t'ai tuée, et je ne sais même pas ton nom pour te rappeler à la vie? Voilà que tu es devenue toute rouge! tel un blanc lotus, tombé dans un vase plein de vin. Morte, toi que j'aurais voulu aimer, tu es comme une coupe renversée devant la soif. La terre avide boit ton sang, mes mains rougies paraissent des mains

de vendangeur, ma bouche est humide comme si j'avais bu. Il me semble que les larmes qui glissent chaudes sur mes joues sont des gouttes de ton sang, et que tout l'univers saigne avec toi! Hélas! c'est moi qui fais pleuvoir ce déluge de sang!

Cependant la guerrière eut un tressaillement.

— Elle vit! s'écria le roi.

Et, secouant les larmes qui lui troublaient les yeux :

— Oh! dit-il, il faut la sauver. Comment le calme m'abandonne-t-il ainsi, moi, le conquérant avide de batailles, qui ai vu plus de blessures que le ciel n'a d'étoiles? Que faire? Comment arrêter ce sang cruel?

Tout à coup, avec un cri de joie, Iskender se souvint d'un baume précieux que le Médecin de Kéïd lui avait recommandé de porter toujours sur lui. Il chercha dans sa ceinture, avec des gestes tremblants, parmi les joyaux qu'il avait emportés, et retira un étroit flacon d'or.

— Le voici. Maintenant tu ne mourras pas.

Le roi prit de l'eau dans sa main et la versa sur le sein de la guerrière, qui semblait couverte d'un voile de gaze rouge. Ce voile s'écarta alors, et sur la blancheur de la poitrine reparut longue et profonde la blessure. Iskender fit couler sur

elle quelques gouttes de la liqueur souveraine enfermée dans le flacon d'or, et presque aussitôt le sang cessa de couler, les chairs palpitantes se rejoignirent et la jeune femme sembla se reprendre à la vie.

Iskender la soutenait entre ses bras; il baisait la longue chevelure et les épaules froides, et la remercia avec des transports de joie de n'être pas morte de l'affreuse blessure qu'il lui avait faite.

Mais bientôt la guerrière ouvrit les yeux et repoussa le roi avec force :

— Arrière! cria-t-elle; j'aime mieux la morsure de ton glaive que le contact de tes bras. Ne t'ai-je pas dit que tu me fais horreur, et voudrais-tu m'insulter après m'avoir vaincue?

— Ne me dis pas des paroles si cruelles. J'étais près de toi pour verser un baume sur ta blessure et t'empêcher de mourir.

— Mieux vaut être morte qu'humiliée devant son vainqueur, dit-elle. Pourquoi as-tu pansé ma plaie? Est-ce afin de pouvoir recommencer le combat? Je suis prête.

Le roi secoua la tête.

— Il semble que tu aies pitié de moi, reprit-elle; de quoi t'avises-tu? N'est-ce pas assez pour moi de la honte d'avoir été vaincue par un homme?

— Ne gémis pas de ta défaite, guerrière superbe; sache que celui avec qui tu as pu lutter est le pelewan du monde, le maître des royaumes; sache qu'il a battu Dara, tué Phür, conquis l'Iran, le Touran, l'Inde et que le Roum est à lui; sache que je suis Iskender, ton roi, le roi des rois!

— Quoi! tu es le grand Iskender? s'écria-t-elle. Imprudent, pourquoi m'as-tu dit ton nom. Ne dois-je pas te dénoncer à la reine qui nous gouverne? Quelle gloire pour elle de tenir le roi des rois prisonnier! Pourquoi donc vas-tu seul par les chemins? Nul ne saurait que tu es retenu ici et nul ne viendrait te délivrer. Quel soulagement pour le monde entier que la capture d'Iskender! Il est de mon devoir de ne pas te laisser sortir de ce royaume.

Cependant elle baissa la tète en soupirant.

— Hélas! tu m'as sauvée de la mort; je te sauverai de l'esclavage, afin de ne te devoir aucune reconnaissance.

Elle marcha pensive vers la rivière, et se penchant sur l'eau, elle lava son beau corps souillé de sang, puis elle s'assit au bord du rivage, et Iskender se plaça auprès d'elle.

— Que viens-tu chercher dans ce pays? dit la guerrière après un long silence. Pourquoi

n'as-tu pas avec toi une armée et ne te fais-tu pas annoncer par des fanfares de victoire?

— Je vais à la recherche d'une perle miraculeuse, et je veux sans partage la gloire de l'avoir conquise. J'ignore quel est ce pays; il s'est trouvé sur mon chemin, et je pensais le traverser. Apprends-moi où je suis et qui tu es.

— Sache donc que non loin d'ici s'élève la ville de Habech, et que ce pays est le royaume des guerrières. Nous sommes cent mille femmes vierges et farouches, gouvernées par une reine au front altier, que jamais aucun héros n'a vaincue dans un combat. La vie se passe ici en luttes, en exercices et en jeux guerriers; notre devoir est de nous tenir éloignées des hommes, et de n'avoir pour eux que haine et mépris. Si quelqu'une de nous montre du penchant pour l'amour et le mariage, si elle s'est laissé toucher par les plaintes d'un amant, elle est aussitôt dégradée en présence de toute l'armée : on la dépouille de son casque et de sa lance, et, traversant cette rivière, elle gagne l'autre bord, où elle trouve l'amour et les plaisirs, la vie méprisable qu'elle a choisis.

— Oh! gazelle au cœur de tigre, pourquoi méprises-tu ainsi les hommes? Pourquoi, barbare, inspires-tu l'amour en détestant l'amour?

La guerrière sourit avec dédain et leva le bras vers la rivière.

— Retourne sur l'autre rive, dit-elle; on pourra répondre à ces paroles, que mon oreille ne comprend pas. D'ailleurs, je suis déjà coupable de t'avoir souffert si longtemps auprès de moi. Pars et profite de la liberté que je te laisse.

— Je ne retourne jamais en arrière; indique-moi, puisque tu me chasses si cruellement, la route la plus brève pour gagner les sources de la Ganga en traversant ce pays.

— Malheureux! s'écria-t-elle avec une émotion involontaire, ne parle pas de traverser ce pays. Un homme est ici comme l'antilope dans l'antre du lion. A ton aspect les guerrières inflexibles vont pousser des clameurs de mort. Tendant le bras, elles banderont leur arc, et tu seras le but de toutes les flèches. Bientôt ton cadavre, tombé dans la plaine, aura l'air d'un grand oiseau mort, tant il sera hérissé de plumes.

— Guerrière, dit le roi, crois-tu faire reculer un héros en lui décrivant le danger? Le danger attire les héros comme l'aimant le fer. J'ai maintenant pour le départ l'impatience d'un amant attendu.

— Tu es vraiment le pelewan du monde, et je te crois invincible, puisque je ne t'ai pas vaincu ; mais un millier de fourmis dévorent un lion, une nuée de sauterelles dévastent un champ de blé ; tu serais tué, royal héros. Puisque tu as pansé ma blessure sans mon consentement, je te sauverai la vie malgré toi, et ensuite je pourrai continuer de te haïr. Écoute, il faut laisser venir la nuit. Alors je te guiderai vers Habech et nous traverserons la ville. Puis tu gagneras la montagne de la Mort, et si tu oses la gravir, si tu arrives à son sommet terrible, tu pourras voir au pied du versant opposé la placide Ganga.

— Qu'y a-t-il donc de si terrible sur cette montagne ? demanda le roi.

— Ceux qui en sont revenus ont la pâleur des morts sur le visage : ils sont silencieux et versent des larmes ; bientôt ils meurent pleins d'épouvante sans dire ce qu'ils ont vu.

Je franchirai cette montagne, dit le roi.

— Attendons la nuit, dit-elle.

Et tous deux assis sur la mousse, elle regardant l'eau couler, lui regardant les yeux limpides de la guerrière ; ils demeurèrent silencieux.

Pourquoi son mépris de l'amour m'emplit-il de regrets si amers ? pensait le roi. Pourquoi l'idée qu'elle ne veut pas aimer et que je ne

puis rien sur son cœur glacé fait-elle sourdre en moi une si douloureuse colère? L'ardent soleil doit éprouver ce que j'éprouve, devant l'indifférence ironique des neiges éternelles.

Cependant la jeune femme regardait dans l'eau l'image reflétée d'Iskender, et son cœur frémissait pour la première fois sous son baudrier lumineux.

Mais le roi ne sut pas cela, et lorsque la lune apparut au ciel comme un signal de séparation il monta tristement à cheval et marcha auprès de la guerrière qui se taisait.

Ils lancèrent leurs chevaux et traversèrent la plaine, qu'envahissait la pâle lueur nocturne; puis ils atteignirent la ville de Habech et y entrèrent. Les pieds des chevaux sonnaient sur les dalles blanches. Le roi entrevit des maisons dominées par des masses d'arbres sombres, des dômes brillants, des murs lisses frappés par la lune, des angles brusques dessinant des ombres régulières et nettes sur le sol.

Et ils arrivèrent aux limites de la ville, et la guerrière s'arrêta.

— Va, dit-elle, tu es hors de danger.

— Adieu donc, dit Iskender en soupirant. Puissent mes yeux et mon cœur oublier aussi vite ton image que mon nom s'effacera de ta mémoire!

— Tu as écrit ton nom sur ma poitrine en caractères sanglants, dit-elle d'une voix sourde ; la cicatrice ne s'effacera pas.

Le roi se sépara d'elle lentement, le cœur serré. Lorsqu'il fut à quelque distance, la voix d'un kokila s'éleva dans la nuit. Le kokila fit entendre son chant d'amour et de langueur. Iskender se retourna comme si on l'eût appelé. Il vit alors immobile à la place où il l'avait quittée, la guerrière qui le regardait partir. Il laissa un cri d'espérance s'échapper de ses lèvres, et il retint son cheval. Mais l'oiseau se tut, la lune se cacha, et l'image lointaine de la jeune femme se couvrit d'ombre.

Iskender baissa la tête et s'éloigna pour toujours.

* *
*

Il marcha sans savoir qu'il marchait et lorsqu'il atteignit la montagne de la Mort le soleil montait à l'horizon.

Le roi leva la tête et vit cette montagne désolée. Elle lui apparut comme un monceau de débris, comme les grands débris d'un monde détruit.

Il excita son cheval; mais le cheval, refusant d'avancer, hennissait d'effroi et se cabrait comme si on l'eût poussé vers un gouffre. Iskender sauta à terre, abandonnant sa monture dans la plaine, et, seul, le roi au front serein mit le pied sur l'âpre côte, et monta. Ses pas ne faisaient naître aucun bruit. On eût dit que l'air, autour de ce mont, était mort et ne vibrait plus. De toutes parts apparaissaient des villes croulées, des lacs taris, des trônes déserts.

Quels peuples avaient laissé ces traces obscures? De quels noms se nommaient-ils, ceux dont s'était formée la poussière du chemin? Quelles étaient les cendres royales, quelles étaient celles des esclaves dans ce que pouvait emporter de cette poussière un seul pas de voyageur?

Sur ces pierres brisées s'effaçaient des inscriptions écrites dans une langue depuis longtemps désapprise; elles parlaient sans doute de héros et de gloires oubliés, de dieux disparus.

Aucune muraille debout, pas une colonne, pas une statue; des débris et de la poussière: assez pour deviner que quelque chose avait été, qui n'était plus, pour regretter sans s'être souvenu.

Sous la plainte muette des choses détruites, Iskender se sentit l'âme pleine de ruines

Il avança, pâle dans le silence et gagna le sommet extrême de la montagne.

Alors une brise morne, qui semblait faite du dernier souffle des mourants, lui glaça les cheveux, et il vit sur la neige des hauteurs un Ange qui se tenait debout.

Les grandes ailes de l'Ange s'éployaient sur le ciel blafard. Il était immobile, une trompette d'or aux lèvres, les joues gonflées par une fanfare prochaine, les yeux fixes et pleins de larmes.

Et Iskender reconnut que c'était Israfil, et il fut secoué d'un frisson de mort.

Cependant il se souvint du lac de l'immortalité et il osa parler à l'Ange du dernier jour.

Sa voix fit sourdement vibrer le clairon fatal.

— Israfil, dit-il, ô triste messager de l'ordre destructeur, lorsque jaillira hors de tes lèvres le terrible signal qui courra comme un frisson dans le corps des vivants et soulèvera la poussière des morts, quand, obéissant à ta voix, tout s'écroulera dans l'épouvante, moi seul, insoumis, je resterai debout sur les décombres.

Mais à ces mots deux larmes débordées des yeux de l'Ange descendirent douloureusement sur ses joues.

Iskender vit ces larmes et frémit d'effroi. Elles

lui semblèrent un démenti mélancolique, un arrêt prononcé sans colère et irrémédiable. Il crut entendre éclater la terrible trompette avec un fracas de catastrophe et une voix lugubre courir de mont en mont. La terre frissonna sous ses pieds; il fut envahi par le froid des neiges. Ses yeux ne virent plus que des ténèbres tumultueuses, et il se sentit rouler comme une pierre d'un édifice qui s'effondre.

* *
*

Après un temps qu'il ne put définir, il ouvrit les yeux et revit la lumière, et il entendit parler auprès de lui.

— S'il n'est pas mort, c'est qu'il est immortel.

— Voyez, il est couvert de givre comme les fleurs matinales.

— Il est fier et beau comme les crépuscules. C'est peut-être un des Açvins.

— Ce ne peut être qu'un dieu, puisqu'il est tombé du ciel.

— Il est armé pour la bataille; sans doute il combattait, et, vaincu, ce cavalier divin a été désarçonné et précipité sur la terre.

— Comment pourra-t-il rejoindre son frère, qui doit gémir d'être séparé de lui ?

Et Iskender aperçut des faces attentives penchées vers lui.

Il se dressa et vit un groupe d'hommes, le torse et les jambes nus, qui se prosternaient à ses pieds.

Le roi des rois regardait autour de lui avec la lente stupeur du réveil. Il était dans une vallée superbe et large, dont le sol était une pelouse épaisse. D'un côté s'élevait une montagne au pic étincelant de neiges; au milieu, un fleuve pacifique ondoyait comme un long manteau traîné par un roi.

— Qui êtes-vous? où suis-je? demanda Iskender.

— Açvin du ciel, dit un des hommes d'une voix tremblante, nous sommes des bateliers et des pêcheurs du fleuve sacré. Pauvres et laborieux, nous vivons par notre travail, mais d'une vie misérable et pleine de regards ambitieux vers les richesses des heureux. Nous sommes des bateliers, et voici la Ganga magnifique.

Iskender tourna les yeux pleins de joie du côté de ce beau fleuve qui lui ouvrait une voie large et certaine vers le but de son voyage.

— Puisque vous êtes des bateliers, dit-il, vendez-moi le plus léger et le plus rapide de vos bateaux.

Tous se précipitèrent vers la Ganga et tirèrent

au rivage des embarcations diverses. Le roi en choisit une dont la voile était large et la coque élancée ; il paya celui à qui elle appartenait d'une poignée de pierreries inestimables, et laissa à dessein tomber sur le sol une fortune pour chacun des bateliers. Puis, sautant dans la barque, il déploya la voile et s'éloigna en remontant le fleuve, tandis que les bateliers, émerveillés, s'étaient agenouillés sur la rive et bénissaient ce dieu tombé du ciel pour leur bonheur.

Iskender trouva quelque nourriture dans la barque, et il navigua plusieurs jours entre les florissants rivages de la Ganga. Mais peu à peu le fleuve se resserra et devint plus rapide. Le roi se trouva entre deux forêts qui formaient comme des murailles de hauts arbres et de branches inextricables, et il n'avançait plus qu'à grand' peine. Bientôt il aperçut au loin l'Himalaya splendide et la suprême altitude du mont Mégha. Le fleuve était devenu un torrent ; alors le roi approcha du rivage, sauta sur le sable, et, certain de ne jamais retourner en arrière, il repoussa du pied la barque désormais inutile.

Il entra dans la forêt ; il s'engagea sans épouvante sous l'entrelacement ténébreux des feuillages ; et cette forêt était si touffue d'arbres gigantesques et de rotangs entremêlés que le roi,

marchant toujours, trouvait difficilement des intervalles assez larges pour le passage de son corps. Il s'avançait dans une obscurité plus épaisse et plus formidable que celle des bois consacrés à Kali, où coule dans l'ombre le sang des victimes désignées. Un immense craquement de ramures refoulées gémissait autour de lui, mêlé aux cris des grands oiseaux qui s'effaraient; les branchages l'enveloppaient de mille embrassements pointus; les bruissements sifflants qu'il entendait de toutes parts ne provenaient pas plus des feuilles lisses qui se froissent que d'une fuite innombrable de reptiles.

— Sortirai-je de cette forêt? se demandait Iskender, les yeux aveuglés par les gouttes de sang qui tombaient de son front déchiré par de cruelles épines.

Des heures s'écoulèrent. Sans perdre courage, il marchait. Enfin il sentit qu'un souffle frais lui caressait le visage, et ce vent lui fut doux comme de l'eau sur une blessure enfiévrée. L'obscurité des immenses frondaisons qui l'environnaient lui parut moins profonde. La noirceur des feuillages verdissait et s'éclaircissait. Il marcha plus vite, repoussa plus violemment les broussailles jalouses qui lui barraient le chemin, et, soudain, avec un cri de joie, il se trouva dans une clairière de l'immense forêt.

Là dormait sous le ciel un grand étang paisible. Et le roi s'assit au bord de l'eau afin de se reposer un instant, car il se sentait las, puis, penché vers l'étang, il se disposa à remplir d'eau la paume de ses mains rapprochées; il allait boire et aussi laver sa face ensanglantée, quand tout à coup il demeura immobile de surprise.

Les yeux fixés sur la surface dormante, il se dit, non sans un frisson : « Quel est ce pays où les hommes habitent les demeures humides des poissons et des couleuvres aquatiques? »

En effet, une foule innombrable s'agitait dans la profondeur obscure de l'étang, entre les branches confuses d'une forêt qui était sous l'eau. Avec des gestes extraordinaires, cette foule allait, venait, bondissait, et le roi remarqua que tous les regards étaient tournés de son côté.

Se trouvait-il à côté d'un nouveau piège tendu entre sa volonté et le succès de son entreprise? Ou bien ces êtres, à l'attitude évidemment menaçante, étaient-ils les Rakçaças eux-mêmes, qui, courroucés des embûches jusqu'à ce moment inutiles, se décidaient à dépouiller la feinte et allaient l'assaillir de toute leur obscure puissance enfin révélée? Iskender observait avec le calme d'un héros qui va combattre, lorsqu'un poids énorme et remuant lui tomba sur les épaules;

il se retourna et vit qu'il avait un grand singe sur le dos.

En même temps tombèrent, roulèrent, accoururent des sommets des arbres, des profondeurs des broussailles, d'entre les roseaux de l'étang, par centaines, par milliers, toute une population de singes.

Iskender sourit d'avoir pris les images de ces bêtes, reflétées dans l'étang avec les arbres et les broussailles, pour une armée de Rakçaças; et il voulut écarter l'animal assis sur ses épaules, qui, d'une main poilue, souillait le visage de péri du Roi des rois.

Mais l'animal résista à cette poussée et se tint ferme, tandis qu'Iskender entendait un grincement de dents au-dessus de sa tête. Ce bruit fut comme un signal. Tous les singes se précipitèrent sur le roi, qui sentit remuer, ramper, s'enlacer autour et au-dessus de lui, en se haussant toujours, une vivante montagne de noirceurs fétides.

Et il y avait là des singes de toutes les espèces. Quelques-uns avaient la face pareille à celle d'un vieillard sans barbe et sans sourcils; d'autres étaient, quant à la tête, semblables à des chiens. La plupart étaient petits et marchaient à quatre pattes; mais il y en avait qui étaient plus grands

que des hommes et qui se tenaient debout, un bâton dans la main. Tous étaient horribles, et tous, avec des gestes d'autant plus effroyables qu'ils étaient bouffons, grimpaient les uns sur les autres autour du roi de l'Iran.

Iskender se sentait foulé, piétiné, écrasé. Il étouffait. Il comprit que s'il ne parvenait pas à repousser sur l'heure l'escalade toujours plus acharnée, il allait mourir enseveli dans cet ignominieux sépulcre fait de bêtes vivantes. Il réunit dans un effort suprême ses forces héroïques, bondit, malgré l'énorme poids qui le surplombait, et, se secouant violemment, il apparut comme un arbre qui rejetterait au loin d'innombrables feuilles noires.

Les singes, brusquement lancés, s'en allèrent rouler sur la terre, les plus lourds à quelques pas, les plus petits à un quart de farsang. Mais Iskender les vit se relever, et ils allaient, plus furieux, courir sur lui ; et le vainqueur de Phür et de Rustem craignait d'être vaincu par les bêtes de la forêt, lorsqu'une idée rapide lui traversa l'esprit.

Il se baissa et ramassa deux cailloux ronds. Les singes s'approchèrent, mais plus lentement, en le regardant avec curiosité. Il profita de cet instant de répit pour retirer la ceinture de gaze dorée qui

ceignait ses flancs royaux, choqua l'un contre l'autre les cailloux, embrasa d'une étincelle la transparente parure, et, tout allumée, la jeta à quelques pas de lui dans les broussailles dorées et séchées par le soleil.

En ce moment les singes étaient si proches que le roi pour leur échapper eut à peine le temps de se précipiter dans l'étang.

Ils s'arrêtèrent étonnés; n'osant pas suivre Iskender dans l'eau, ils se répandirent tout autour de l'étang avec des contorsions furieuses. Le roi nageait paisiblement, et le bain lui était doux et salutaire après tant de fatigues.

Mais tout à coup un bruit craquetant s'éleva, grandit, devint formidable; de soudaines fumées envahirent la clairière; et la broussaille où Iskender avait lancé sa ceinture enflammée apparut comme une énorme gueule ténébreuse d'où sortiraient des langues de flamme.

L'incendie attaquait la forêt.

Les singes, éperdus d'effroi, se mirent à pousser des cris d'angoisse, presque humains, et à courir dans tous les sens; plus prompte qu'eux, la flamme sautait de buisson en buisson, de branche en branche, et quiconque cherchait une issue à travers les arbres était rejeté en arrière par une poussée de feu.

Hâté par un vent qu'avait fait naître quelque Marout protecteur d'Iskender, l'incendie, avec un sinistre fracas, faisait maintenant le tour de la clairière enfumée, et les singes, affolés d'une épouvante inexprimable, se trouvaient pris entre l'eau, qu'ils redoutent à l'égal du feu, et le feu, qu'ils redoutent à l'égal de l'eau.

Cependant le voisinage des flammes menaçait terriblement les animaux poilus, et les mousses, sous leurs pieds, grésillaient et flamboyaient. Il fallait choisir entre l'eau et le feu. Quelques-uns essayèrent de pénétrer dans l'étang : au premier contact de la froideur liquide ils se rejetèrent en arrière. Alors l'un d'eux se précipita dans les flammes. Espérait-il atteindre, au delà de la brûlante clôture, les parties de la forêt que l'incendie n'avait pas encore attaquées? Ses semblables conçurent-ils la même espérance? Tous suivirent l'exemple donné. Horribles, grimaçants, désespérés, ils se précipitèrent. Ce fut pendant un instant un formidable pêle-mêle, hurlant, de formes noires dans les rougeurs de l'incendie; puis les flammes victorieuses s'élevèrent vers le ciel en colonnes droites et magnifiques. Les singes périrent-ils tous, ou quelques-uns parvinrent-ils à gagner les ombrages des figuiers lointains, où ils purent éteindre leurs

brûlures cuisantes dans la fraîcheur des feuilles et boire le suc rafraîchissant des figues vertes?

Iskender nageait dans l'étang où se reflétaient les flammes. La chaleur était si proche et si forte que souvent il était obligé de plonger sa tête dans l'eau afin de rafraîchir sa peau brûlante.

Cependant l'incendie, qui s'étendait et au loin devenait furieux, s'apaisait autour de la clairière faute d'aliments. Où il y avait eu des broussailles, il n'y avait plus que des tas fumants; où il y avait eu des arbres, il n'y avait plus que d'énormes tisons rouges qui s'écroulaient pareils aux colonnes d'un temple de feu; et Iskender, du milieu de l'étang, contemplait les ruines de l'incendie.

Lorsque les flammes se furent tout à fait éloignées d'autour de lui, le roi, qui se sentait un peu las d'avoir longtemps nagé, se dirigea vers le bord; satisfait d'avoir mis en fuite les redoutables hôtes de la forêt, il étendit la main pour atteindre la rive. Mais il poussa un cri et retira promptement sa main brûlée.

Il n'y avait plus de flammes, mais une intolérable chaleur vivait encore autour du lac, dans les mousses, dans les herbes, dans la terre.

Iskender dut se résoudre à attendre que cette chaleur eût diminué; il lui aurait été complètement impossible de marcher sur un sol fait de

braises. Faudrait-il attendre longtemps? Les mouvements de la nage le fatiguaient beaucoup. Il prévoyait que le moment n'était pas loin où il serait obligé de demeurer immobile, c'est-à-dire de se laisser tomber au fond de l'eau. Par un mauvais hasard, les bords étaient à pic, et il n'y avait pas d'espoir de trouver une place où se reposer sans sortir du lac. De temps en temps Iskender, se sentant exténué, nageait plus près de la rive ; mais il était obligé de s'éloigner promptement, car la chaleur, trop voisine, se communiquait à ses membres, même à travers l'eau. Et il était fatigué au point que peu d'heures auparavant il aurait eu moins de peine à soulever une montagne qu'il n'en avait maintenant à pousser devant lui une faible quantité d'eau. « Je vais périr ici, » pensa-t-il. Il se demanda pendant un instant s'il préférerait la mort dans le lac à la mort sur les cendres chaudes du rivage. Il préféra mourir dans le lac. Il était résolu. « Il est sans doute impossible à un homme, dit-il, de conquérir la perle de Lackmi, puisque, non loin de l'atteindre, j'achève ici mon voyage et ma vie. » Il songea à ses victoires, à ses royaumes, au Roum qui l'avait vu naître, à l'Iran qui l'avait accueilli. Il songea à Rustem, et peut-être aussi à l'épouse de Rustem, à la belle Indûmatî. Et ses bras deve-

naient plus lourds, son front, très pesant, avait de la peine à se maintenir au-dessus de l'eau. « A quoi bon prolonger un supplice sans espoir? » se demanda le Roi des rois ; et, plein de regrets, mais sans épouvante, il laissa tomber ses bras et sentit qu'il enfonçait lentement.

Mais, brusquement, un coup de tonnerre ébranla la terre et le ciel, et, bien que peu d'instants auparavant il n'y eût pas un seul nuage à l'horizon, une pluie torrentielle s'abattit sur la forêt incendiée.

— Gloire à vous, dieux du Roum, de l'Iran et de l'Inde! s'écria Iskender. Si j'ai assez de force pour nager pendant quelques moments encore, je suis sauvé!

Tandis que la pluie tombait abondante et éteignait autour de lui les chaleurs et au loin les flammes, il nageait péniblement, lentement. Enfin, lorsqu'il jugea le moment venu, il gagna la rive, et, presque mort, mais délivré du liquide sépulcre, il se coucha sur la terre rafraîchie.

Combien d'heures s'écoulèrent depuis le moment où il se laissa choir, dépourvu d'énergie et d'intelligence, sur les cendres humides, jusqu'à celui où il rouvrit ses yeux, ranimés par une lumière douce? C'est ce qu'Iskender lui-même n'a jamais pu savoir. Mais, revenu à la vie, il

éprouva la volupté délicieuse d'un mort qui se réveille sous les arbres lumineux du paradis.

Il était étendu sur des gazons épais ; sa tête reposait sur une pierre unie, dont un amas de fleurs atténuait la dureté. Autour de lui neigeait dans les buissons la pâleur des madhavis parfumés, et il sentait passer et repasser sur son front l'ombre incertaine de mille feuilles doucement remuées.

— Ai-je cessé de vivre ? dit Iskender, et les dieux de l'Inde m'ont-ils déjà ouvert les jardins où les héros se reposent de leurs nobles travaux dans les joies que ces travaux ont méritées?

— Tu n'as pas cessé de vivre, répondit une voix plus claire que le son d'une coupe de cristal heurtée par une coupe d'argent.

Iskender tourna la tête et vit tout près de lui une jeune fille qui souriait, assise dans les fleurs, et cette jeunes fille était d'une beauté parfaite.

— O Apçara céleste, dit le roi, je suis mort, puisque je te vois.

— Je ne suis pas une Apçara ni une Grandharvi, et le jardin qui fleurit autour de toi n'est point la demeure sublime d'Indra. Je suis l'humble fille d'un anachorète ; les fleurs qui t'environnent ont été plantées par mes mains, et la modeste demeure qui s'élève à quelques pas de

nous est celle de mon père, le pieux Viçvavaçu.

— Si tu n'étais point douée d'un pouvoir aussi surnaturel que ta beauté, comment m'aurais-tu pu emporter des cendres où je m'étais endormi jusqu'à ces fleurs où je m'éveille?

— C'est mon père qui t'a porté jusqu'ici, et, après t'avoir placé sur ce gazon épais, il s'en est allé vers la ville voisine en me disant : « Veille sur l'étrangère afin que Vichnou veille sur toi. »

— Je récompenserai le pieux Viçvavaçu par des remerciements sincères. Mais dis-moi, ô jeune fille, pourquoi donc me parles-tu comme si j'étais une femme au lieu d'être un guerrier?

La fille de l'anachorète ne répondit que par un petit rire.

— Tu ris ? dit Iskender.

— Ne parles-tu pas pour me faire rire? et ne sais-tu pas que tu es une jeune fille comme moi?

Elle disait ces paroles avec un ton de certitude qui étonna le roi de l'Iran et du Roum.

Il commençait à lui répondre, lorsque, ayant par hasard laissé tomber un regard sur ses vêtements, il s'interrompit lui-même par un grand cri de surprise.

Au lieu de ses habits royaux, il portait une robe de jeune fille blanche et d'étoffe légère.

Stupéfait, il se leva, mais lentement, non pas avec la vivacité d'un héros qui s'éveille d'un repos réparateur, mais avec la mollesse d'une femme qui abandonne en soupirant une couche regrettée.

— Ne suis-je plus moi-même? s'écria-t-il épouvanté de la langueur qui était en lui.

Et il éleva les bras en crispant les poings. Mais ses bras retombèrent et ses mains s'ouvrirent, parce qu'il s'était fait mal en touchant de ses ongles sa peau trop délicate.

Aussi vivement qu'il le put, il se dirigea vers un petit bassin qui étincelait non loin, et dont les bords étaient plantés de jeunes manguiers nouvellement fleuris. Il se pencha vers l'eau, et l'eau très pure lui montra une image qui ressemblait à celle d'Iskender comme une jeune fille ressemble à son frère aîné.

— Honte sur moi! s'écria-t-il. Je ne suis plus celui qui faisait trembler la terre sous ses pas, et dont la voix couvrait le vain murmure de la foudre. Je suis une femme; à mon retour dans Istakr mes eunuques diront : « Voici une jeune fille qui est belle; il faut la conduire dans les appartements royaux afin que notre maître nous récompense d'avoir pourvu aux délices de sa couche! » Si un enfant veut vaincre Iskender, le seigneur de tous les rois, qu'il vienne,

il n'aura pas besoin de prendre une branche d'olivier pour massue ou une épine de rosier pour lance; il lui suffira de souffler sur le vainqueur de Rustem et de Phür pour que l'illustre guerrier tombe à genoux sur le sol en disant : « Je me rends, ne me tue pas. » O Kali! ô Çiva! vous n'avez pu triompher de moi par votre force, mais vous me domptez par ma faiblesse. A présent, si je retournais dans les combats, j'offrirais mes lèvres à baiser à ceux qui m'offriraient leurs poitrines à percer; mon étreinte dans la lutte serait une caresse, et si jamais je parviens à m'emparer de la perle de Lackmi et à boire de l'eau qui dérobe au trépas, il me faudra subir l'ignominie charmante d'une immortalité efféminée!

En parlant ainsi elle versait des larmes abondantes. Son visage, plus doux que le lotus d'un étang sacré, était comme une jeune fleur humide de rosée, et jamais une femme aussi belle n'avait été aussi affligée.

— L'immortalité! reprit-elle, je la refuse. Je ne veux plus de la vie elle-même, si courte qu'elle soit, et je mourrai si mes petites mains ont assez de force pour percer ce cœur qui n'est plus bon qu'à l'amour!

Elle touchait ses vêtements, cherchant une

arme, oubliant que ce n'est point la coutume des jeunes filles de porter une épée.

— Quoi! la mort me sera-t-elle refusée?

Mais, toujours penchée vers le bassin, elle vit qu'elle avait dans les cheveux une longue épingle d'or. Elle l'arracha. L'épingle, pointue, pouvait remplacer un poignard.

— Je te quitte, ô monde qui ne m'appartiens plus! s'écria-t-elle.

Et, tremblante, car les femmes n'ont point le courage des héros, elle dirigea l'épingle vers sa poitrine, qui était semblable, sous la robe transparente, à deux pommes de neige. Elle hésitait; mourir lui semblait redoutable. Cependant elle triompha de cette incertitude, elle se frappa, mais peu profondément. La peau seule fut percée, et il s'en échappa, comme une larme étrange, un seul rubis de sang.

Alors elle sentit qu'elle s'affaissait, qu'elle s'évanouissait, qu'elle mourait, et Iskender, apparaissant soudain dans sa beauté virile, vit, étendue à ses pieds, une morte qui lui ressemblait comme une jeune fille ressemble à son frère aîné.

En même temps disparurent le jardin, la demeure de l'anachorète, la fille de Viçvavaçu elle-même, et Iskender se trouva au milieu d'une immense plaine nue, où il se mit à courir sans

relâche, affolé par tant de prodiges. Il lui semblait qu'il ne serait jamais assez loin du lieu où s'était accomplie sa double métamorphose, et il aurait voulu être enlevé dans les airs par l'oiseau Garouda, coursier céleste de Vichnou.

*
* *

Soudain, à quelques pas devant lui, il vit un grand éléphant noir qui se tenait immobile contre un roc. La bête ne l'avait pas entendu venir, car elle ne donnait aucun signe d'inquiétude. Iskender, plus lentement, s'approcha et reconnut qu'elle dormait. Il tira son épée, monta sur le roc, de là sur l'éléphant, et pendant que celui-ci, réveillé, s'apprêtait à secouer le fardeau imprévu qui le gênait, le Roi des rois lui enfonça son épée dans l'oreille; et alors l'éléphant, fou de douleur et de rage, se mit à courir avec une redoutable vitesse, en emportant son cavalier vainqueur.

Pendant de longues heures ils allèrent à travers les plaines, puis ils franchirent des coteaux, des ravins, des torrents, et Iskender, enfin, vit qu'il était entré dans une forêt. Là, sous des arbres d'une grosseur démesurée et dont les branches

recourbées jusqu'à terre avaient pris racine et formaient des arches, des portiques, des fenêtres par leurs entre-croisements infinis, Iskender vit une réunion innombrable d'éléphants. Il y en avait de vieux dont le poil était blanchi et rare, et qui s'appuyaient aux cèdres pour se reposer; d'autres, jeunes et forts, dressaient leurs trompes et dépouillaient les arbres de feuilles et de fruits; quelques-uns, buvant encore le lait de leur mère, folâtraient et se roulaient sur l'herbe.

— O dieux de l'Inde, s'écria le roi, votre clémence m'a-t-elle conduit dans le royaume que je cherchais avec tant d'ardeur?

Mais l'éléphant sur lequel il était monté l'entraînait à travers le bois et les habitants surpris. Et il ne s'arrêta que devant un majestueux éléphant blanc qui élevait son front au-dessus de tous les fronts.

Et Iskender reconnut le roi des éléphants, et il tressaillit de joie, tandis que l'Éléphant noir parla dans un langage qu'Iskender fut tout surpris de comprendre.

— Voici, roi superbe, dit-il, voici un homme qui a eu l'audace de s'asseoir sur mon dos, comme si j'étais de ceux dont les hommes ont fait des esclaves. Je l'ai conduit en ta présence

afin que tu puisses venger sur lui les humiliations que son espèce fait subir à notre race.

— Eh bien! dit l'éléphant blanc, écrasez-le sous vos pieds, lancez son corps brisé plus haut que les plus hauts palmiers et laissez-le retomber sur le sol; puis que chacun de vous déchire un lambeau de sa chair.

Mais Iskender s'écria :

— Quelle gloire y aura-t-il pour toi, maître des éléphants, à faire tuer un homme par des ennemis d'une force aussi incomparable à la sienne? Ne serait-ce pas une action méprisable et indigne d'un roi? comme un guerrier contre un guerrier. Viens donc à l'écart, et puisque je suis sans compagnons pour me porter aide, n'use que de ta propre force et ne réclame aucune assistance.

L'éléphant abaissa vers Iskender ses yeux surpris.

— Tu veux combattre contre moi? dit-il. Quel combat peut-il y avoir entre une fourmi et le taureau qui la foule aux pieds?

— Malgré ta force et ma faiblesse, je te mets au défi de me vaincre. Et si tu refuses le combat, je te proclamerai lâche comme le lièvre qui fuit dans l'herbe.

— Si tu tiens à être tué par moi et à mourir

là-bas plutôt qu'ici, je veux bien être magnanime. Viens donc, jeune orgueilleux!

Et le roi des éléphants marcha lentement vers un lieu solitaire. Iskender le suivit, et lorsqu'ils se furent arrêtés :

— Eh bien! dit l'éléphant blanc, de quelle façon veux-tu combattre; je n'ai qu'à lever mon pied puissant et à t'écraser.

Mais Iskender s'éloigna de quelques pas et lança une flèche. Son adversaire ne connaissait pas les flèches, il fut surpris de la piqûre qu'il ressentit à son flanc; il courut alors vers le roi de l'Iran, mais celui-ci se déroba dans la forêt colossale, derrière des arbres pouvant cacher entièrement son corps. L'éléphant tendit sa trompe pour saisir le héros, mais il n'attrapa que du vent, et une nouvelle flèche l'atteignit d'un autre côté. Irrité, ayant perdu son ennemi de vue, il se mit à courir lourdement çà et là, se précipitant vers les points changeants d'où partaient les traits; mais, lorsqu'il les atteignait et faisait rapidement le tour d'un arbre, il ne trouvait que la solitude et voyait loin de lui Iskender passer tranquillement d'un arbre à un autre. Il repartait alors, furieux, et frappait les troncs énormes qui se faisaient complices du roi de l'Iran; plusieurs fois il crut qu'une armée entière le combattait,

tant il recevait de coups de lance et de coups de massue, tant il volait vers lui de flèches habilement lancées.

Ce combat dura longtemps, mais enfin le maître des éléphants, lassé et inquiet, voulut s'éloigner, abandonnant le champ la bataille.

Alors Iskender se plaça immobile devant lui et lui barra la route.

En revoyant son ennemi, la fureur de l'éléphant se ralluma et il bondit en avant. Iskender passa entre les pieds de devant de ce roi, et il se trouva sous le ventre du formidable animal.

Aussitôt l'éléphant se laissa tomber pour écraser enfin son adversaire ; mais le roi de l'Iran avait dressé sa lance, et, bondissant hors de ce portique vivant qui s'écroulait, il laissa l'arme aiguë s'enfoncer dans la chair du roi de la forêt, qui, ne pouvant retenir sa chute, tomba pesamment.

— Lorsque l'aigle a les ailes brûlées, s'écria Iskender, il peut être écrasé par la chute d'une avalanche ; mais lorsqu'il a l'essor, que lui importent les rocs et les avalanches?

Cependant l'éléphant blanc, criblé de flèches, meurtri et saignant, faisait des efforts inutiles pour se relever; le poids énorme de son corps le retenait au sol.

Iskender, tranquille, passa sa main par-dessus

son épaule et tira de son carquois sa dernière flèche; il banda son arc et visa longuement l'œil droit de son ennemi. Le trait jaillit et s'enfonça profondément dans l'œil du roi des éléphants. Avec sa trompe, et dans un sursaut de douleur, celui-ci l'arracha horriblement et la jeta; mais il mourut aussitôt.

Alors, hors de l'œil vide du cadavre de l'éléphant, glissa une grosse larme blanche qui tomba sur le sol. Elle brillait avec douceur comme la lune dans le ciel de l'automne. Iskender s'élança vers elle et la saisit: c'était une perle merveilleuse, grosse comme l'œuf d'un aigle.

— C'est la perle de Lackmi, cria-t-il; j'ai enfin conquis la vie, l'immortalité, la jeunesse éternelle!

Et élevant au-dessus de son front la lumineuse merveille, Iskender s'éloigna du roi mort qui semblait un Himalaya neigeux pleurant une Ganga de sang.

* *
*

Il s'éloigna rapidement du royaume des Éléphants, et bientôt une étoile se leva à l'orient de la perle. Le Roi des rois se dirigea vers l'orient,

et il sembla un dieu qui marchait tenant une étoile à la main.

Il allait toujours du côté vers lequel brillait la lueur ; mais il lui fallait traverser des marais, franchir des montagnes, avancer à travers des plaines hérissées de broussailles. Le second jour Iskender se sentit las et il s'assit sur le sol pour se reposer. Comme il tournait les yeux vers le ciel, il vit au-dessus de sa tête, à une prodigieuse hauteur, un nuage unique qui semblait une tache sur l'azur immaculé. Cette nuée parut descendre en s'augmentant et fit bientôt de l'ombre sur la plaine ; à mesure qu'elle s'approchait, un vent plus vif agitait l'air. Alors Iskender reconnut que le nuage était un oiseau gigantesque qui s'avançait rapidement.

— Me prend-il pour un bélier ou pour un mouflon, et compte-t-il faire de moi son repas? s'écria le roi en saisissant sa lance et sa massue.

Mais le grand oiseau s'abattit et ferma ses ailes à quelques pas d'Iskender. Alors, ainsi qu'il avait entendu le langage des éléphants, le roi comprit les paroles de l'oiseau.

— Ne te méfie pas de moi, ô maître des hommes, disait-il, en tournant vers le roi des yeux pareils à des soleils. Je ne suis pas venu pour te combattre.

— Qui donc es-tu, oiseau aux ailes démesurées ?

— Je suis Simurgh (8), le roi du ciel, comme tu es le roi de la terre. Je passais, et je t'ai aperçu dans cette plaine ; j'ai voulu voir face à face celui dont la gloire monte vers les hauteurs comme la fumée des cassolettes et emplit le ciel de parfums.

Les deux rois se considérèrent en silence et ils s'admirèrent l'un l'autre.

— Tu es vraiment digne de t'asseoir à côté d'Ormuz et de Mithra, sur le sommet resplendissant de l'Albroz, dit enfin Simurgh. Tu es le soleil du monde ! ta lumière illumine les étoiles !

— O roi superbe, dit Iskender, combien tu es plus glorieux que moi ! Pour voir ma grandeur, tu es contraint de regarder en bas, et ta renommée tombe jusqu'à nous ; tandis que ma gloire monte vers toi et que pour songer à Simurgh il faut lever le front.

— O Kaïsar, ne dis pas que quelque chose est supérieur à toi. Le mérite est faible d'être dieu lorsque l'on naît divin, mais, étant homme, se rendre semblable aux dieux, voilà ce qui remplit de souci et d'admiration les immortels pacifiques.

— Combien mon cœur se gonfle de fierté sous les louanges de Simurgh, qui est né sur l'Albroz !

— Je veux, pour te rendre hommage, dit Simurgh, te servir comme le ferait un esclave. Tu marches vers un pays si lointain qu'il s'écoulerait des années avant que tu pusses y parvenir, après des peines et des fatigues infinies. Puisqu'aucune crainte ne saurait t'atteindre, assieds-toi entre mes ailes et permets-moi de t'emporter à travers les cieux éblouissants.

— O Simurgh ! dit le roi, combien je te devrai de reconnaissance pour ce service sans pareil !

Et aussitôt Iskender s'assit sur le dos du divin Simurgh, qui battit l'air de ses ailes et s'éleva du sol. Peu à peu le roi vit la terre s'enfoncer, les fleuves lui semblèrent de longues ceintures d'argent, les villes des troupeaux de moutons endormis, les forêts des tapis de mousse. Il respirait un air léger et connaissait l'ivresse de la course et des glissements rapides à travers le ciel. Tantôt il levait la tête, fier de se sentir plus près du soleil ; tantôt il baissait les yeux vers la terre, qui paraissait si différente de ce qu'elle est en effet.

— Lorsque l'on regarde d'en bas, tout paraît grand, se dit-il ; mais lorsque l'on voit d'en haut, les choses de la terre sont petites et insignifiantes.

Ils passèrent par-dessus des pays, des océans,

des montagnes. Le roi se penchait et les apercevait comme des taches de formes et de couleurs différentes ; cependant il remarqua une partie brillante comme un parterre de fleurs.

— Quelle est cette contrée ? demanda-t-il.

Et Simurgh répondit :

— C'est la Chine.

Iskender s'écria :

— O roi des oiseaux, te plairait-il que je descende un instant dans ce pays afin que je demande au faghphür de la Chine s'il veut rendre hommage à Iskender, ou si je dois conduire vers lui mes armées triomphantes?

Simurgh descendit aussitôt, et le roi vit la terre grandir et se rapprocher.

Le faghphür était dans les jardins de son palais avec ses philosophes et ses devins. Il leva la tête, croyant à un orage ; mais il vit cet oiseau prodigieux, et, se dressant, il regarda ses philosophes aux longues barbes blanches et interrogea ses devins.

Avant qu'on eût pu répondre, Iskender était devant lui et le saluait.

— Quel est cet homme ? s'écria le faghphür ; quel est son nom, sa destinée et quelle sera sa mort ?

Un devin répondit :

— Son nom est Iskender, de la race des Kéïanis, roi de l'Iran et du Roum, Phür de l'Inde et maître du Sind.

Un autre dit :

— Sa destinée est la gloire et le triomphe.

Un troisième ajouta :

— Lorsqu'il mourra, *le sol sera de fer et le ciel sera d'or*.

— Quoi ! dit le maître des Chinois, tu es Iskender, le roi au courage de lion, dont la renommée emplit le monde ! Que veux-tu? toi qui as tout, que veux-tu du faghphür de la Chine?

— Je veux que tu reconnaisses en moi le Roi des rois, afin que je ne sois pas obligé de tirer l'épée contre toi.

— J'ai des armées innombrables, des chevaux et des chars de guerre ; ce n'est donc pas par lâcheté que je te reconnais pour le premier des hommes.

Iskender embrassa le faghphür.

— Tu es le plus noble des rois, dit Iskender, et nous serons toujours amis et alliés.

Puis, impatient de repartir, le Kéïani reprit sa place sur les ailes de Simurgh, et l'oiseau royal s'envola avec un grand tumulte dans les arbres.

— Mon divin guide, le mage a-t-il dit vrai en parlant de ma mort? demanda Iskender.

— Il a dit vrai : lorsque tu mourras, *le sol sera de fer et le ciel sera d'or*.

Le roi au front de lotus sourit, car il crut voir dans cette prédiction l'assurance de son immortalité.

Il regarda la perle de Lackmi et vit que Simurgh volait du côté où brillait l'étoile.

*
* *

Bientôt l'oiseau s'écria :

— Voici le lac but de ton voyage.

Et il descendit si rapidement que l'air manqua presque à Iskender, dont le cœur battait d'impatience.

Simurgh prit terre sur une rive charmante, et le roi de l'Iran put voir enfin ce lac tant désiré.

Il était bleu et pur comme un saphir liquide; des lotus noirs fleurissaient près des bords; de grands arbres et de frêles arbustes l'entouraient. Parfois une branche chargée de fleurs se penchait sur son reflet qui s'avançait vers elle, et ils échangeaient un baiser dans un frisson qui courait longuement sur la surface unie de l'eau.

Iskender s'approcha du lac, et, pâle, se pencha vers lui.

— La perle de Lackmi est creusée en forme de coupe, dit Simurgh ; puise donc de l'eau dans cette perle et bois enfin la vie éternelle.

Le roi se courba et emplit la coupe en tremblant un peu sans doute, car mille diamants ruisselèrent sur sa main et retombèrent dans l'eau.

Il éleva la perle de Lackmi jusqu'à ses lèvres.

Mais au moment de boire il éloigna sa main et s'assit, pensif, sur un rocher.

— Bois! dit Simurgh, bois l'éternelle jeunesse, la beauté constante ; rends ton corps impérissable et invincible ; fais que ni la flèche, ni la lance, ni la massue ne puissent lui faire de blessures. A toi la vie sans limites, à toi les peuples et la terre, à toi la royauté perpétuelle!

Mais Iskender baissa la tête et soupira.

— Hélas! dit-il, j'ai épuisé toutes les joies que peut donner la terre ; je suis roi, je suis vainqueur ; j'ai la richesse, l'orgueil et la beauté. Déjà l'amour glisse sur mon cœur sans le pénétrer, comme l'eau sur le rocher. J'ai détourné les yeux du visage d'Indûmatî. Quelle femme pourrais-je aimer désormais? J'ai triomphé dans cent batailles, et, ainsi qu'un homme habitué aux orgies n'a plus d'ivresse après les coupes

bues, je n'ai plus d'orgueil après la victoire. D'ailleurs quelle gloire de combattre sans courir le danger des blessures? Et lorsque j'aurai conquis la terre, qu'en ferai-je?

Simurgh regardait le roi avec stupeur; puis il le regarda comme il eût regardé son égal.

Iskender se leva.

— Oui, après la terre je voudrais conquérir le soleil et le ciel. La vie n'a qu'un temps, et lorsqu'elle a donné toutes ses joies, elle semble un fruit pressé par des lèvres altérées et qui a donné toute son eau. Oui, je veux, comme les justes parmi les mortels, être conduit par ma propre âme, transfiguré en une forme divine, vers le sommet de l'Albroz, où je me conquerrai un noble rang parmi les Dieux. Je ne boirai pas l'eau de l'immortalité, je n'échapperai pas à la mort. C'est la mort qui est l'immortalité.

Et Iskender jeta sur le rocher la perle de Lackmi qui se brisa.

FIN DU TROISIÈME RÉCIT.

QUATRIÈME RÉCIT

LE SOL DE FER ET LE CIEL D'OR

Le conteur prit le kémanschah sonore et fit glisser l'archet sur les cordes. Il leva les yeux vers le plafond brillant et les laissa s'emplir de larmes; puis il chanta sur un timbre aigu et guttural :

O mes fils, lorsqu'un chêne magnifique élève son faîte jusqu'aux nuages, lorsqu'il étend ses branches sur le ciel comme des bras de guerrier sur un butin conquis, lorsqu'il couvre d'ombre la terre, et sous le sol pousse ses racines à la distance de plusieurs farsangs, les arbres et les plantes autour de lui s'étiolent, sèchent et meurent, parce que le grand chêne a pris pour lui toute la vie.

Tel Iskender. Il avait pris toute la gloire, toute la puissance; son autorité s'étendait comme une ombre sur le front des rois.

« Comment paraître héroïque, grand, magnanime auprès d'Iskender, maître du monde? Les étoiles cessent de briller lorsque le soleil se lève. »

Ainsi parlèrent les rois de la terre, soucieux et humiliés.

Puis ils dirent encore :

« Il faut qu'il disparaisse et s'éteigne; il faut qu'il laisse la terre vide de lui ; alors nous brillerons dans la nuit. »

Et les rois marchèrent l'un vers l'autre et s'abordèrent avec des regards sournois. Aucun n'osait parler franchement le premier; les mots qu'ils prononçaient pouvaient avoir deux sens. Comme un marin jette la sonde afin de savoir si l'eau est assez profonde pour que son navire puisse avancer, ils sondaient la profondeur des lâchetés.

Et, s'étant trouvés d'un même niveau, comme une plaine autour d'une montagne, ils se concertèrent :

« Un homme de haute taille peut paraître petit auprès d'un géant. Nous sommes grands et il est difforme, mais nos fronts ne peuvent dominer son front.

« Nous rendons des hommages à Iskender, nous lui payons un tribut, et il nous permet de régner.

« Il nous jette des royaumes comme un prodigue jette des pièces d'or aux mendiants.

« Il nous donne ce qu'il nous a pris.

« Il est comme un dieu sur la terre ; les armées ne veulent pas marcher contre lui.

« Nous ne conduirons pas nos armées contre lui. Nous le combattrons nous seuls ensemble, et, puisqu'il a toute la puissance, nous aurons toute la ruse. »

Or Iskender était retourné à Istakr, et les réjouissances du peuple pour son retour avaient duré plusieurs mois.

Puis ce roi incomparable, ayant songé à Sémiramis, reine glorieuse, avait désiré voir la ville qu'elle avait fondée, et il était parti seul pour Babil.

Cette ville était le diadème sur le front du monde ; ses fières murailles étaient percées de cinquante portes de bronze ; ses terrasses s'élevaient comme les degrés du ciel, et elle avait une tour dont la base était énorme et dont le faîte disparaissait dans les nuages.

Iskender entra dans Babil et vit toutes ces splendeurs ; il vit la tour prodigieuse, les palais et les jardins magnifiques soutenus par des piliers de granit.

Et il s'en retourna en disant :

— Je bâtirai cent villes comme Babil.

Et il traversait seul la plaine déserte, songeur, et laissait son cheval mordre les hautes herbes du chemin.

Hélas! hélas! les rois traîtres étaient là, derrière les buissons, derrière les rocs!

Le lâche affût des chasseurs sur le passage du lion guettait Iskender en tremblant.

Ce roi au front de lotus s'avançait sans méfiance. Étant dans ses royaumes paisibles, il n'était armé que d'une épée.

Soudain cent flèches jaillirent sans qu'on vît les arcs qui les lançaient, et elles pénétrèrent frémissantes dans le corps du Roi des rois.

Iskender, surpris par la douleur, chancela sur son cheval. Puis, avec un cri d'indignation, il arracha à poignées de ses blessures les flèches sanglantes.

Les rois se ruèrent en foule, car ils croyaient leur maître renversé; mais lorsqu'ils le virent droit sur son cheval, ruisselant comme une coupe à demi brisée, mais l'épée à la main et les yeux étincelants, ils s'arrêtèrent et blémirent. Cependant ils élevèrent leurs arcs et une nouvelle nuée de flèches s'abattit. Cette fois, les mains coupables avaient tremblé, et ce fut le cheval d'Iskender qui tomba criblé de blessures.

Iskender regarda le sol, et vit que l'herbe

croissait et que le sol n'était pas de fer. Il regarda le ciel, et vit que le ciel était d'azur et non d'or.

« Malgré les blessures cruelles par où ma vie s'échappe, je ne mourrai pas aujourd'hui. »

Car il se souvint de la prédiction confirmée par Simurgh.

Les rois se jetèrent sur lui et le frappèrent de leurs lances, et, tout en frappant, ils avaient honte de leur action parce qu'ils étaient rois.

Iskender, sanglant comme le ciel du soir, semblait tenir à la main mille épées, tant il couvrait de blessures ses lâches ennemis; mais les mouvements du combat faisaient couler en ruisseaux plus rapides son sang divin, que la terre buvait avec respect.

Sous une troisième grèle de flèches, il tomba sur un genou; mais il combattait encore. Ses ennemis n'approchaient pas à la longueur de son épée; ils bandaient leurs arcs de loin et, le trait lancé, ils baissaient le front pour ne pas voir leur déshonneur.

Enfin Iskender essaya de se relever et il ne put pas. Il avait encore le courage et n'avait plus la force. Son sang entraînait sa vie. Il retomba, un voile rouge était sur ses yeux.

« Rustem! Rustem! cria-t-il. Ton frère va mourir, et mourir vaincu! »

Les rois affreux se rapprochèrent.

Tout à coup un bruit comme celui d'une armée qui s'avance gronda, menaçant.

Les assassins tournèrent la tête comme les assassins surpris.

Et ils virent d'une colline voisine un cavalier qui descendait comme roule une avalanche.

Ce cavalier fut bientôt près d'Iskender, qui, l'ayant vu, murmura : « Rustem! » Puis les yeux du Kéïani se fermèrent et il demeura immobile...

Peu après, le lieu du combat était couvert de morts, la plaine était redevenue silencieuse.

Iskender ouvrit faiblement les yeux; Rustem, tout en pleurant, se penchait vers son frère.

Pour le préserver des rayons du soleil il tenait au-dessus du roi un bouclier d'or; pour que le roi ne fût pas couché sur la terre trempée de sang, il avait étendu sur le sol son vêtement de fer.

Et Iskender vit que le sol était de fer et que le ciel était d'or.

« Mon frère! je vais mourir; ne pleure pas, car je meurs victorieux. »

Puis il se tut.

Et Rustem hurla de douleur, car le Roi des rois, fils de Darab, fils de Phéïlékous, roi de Roum, roi du monde, maître de la massue, conquérant de l'Inde, du Touran et de l'Iran, Iskender le Kéïani était mort sur le sol de fer, sous le ciel d'or!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER RÉCIT.

NOTES

Note 1. — Page 3.

Iskender. — C'est l'histoire d'Alexandre le Grand, d'après les traditions et les légendes recueillies par les auteurs persans, Ferdouci entre autres dans son illustre ouvrage intitulé le Schah Nameh (livre des rois).

Note 2. — Page 6.

Feridoun. — Un des rois iraniens les plus populaires, il reconquit le trône usurpé par Zohak.

Note 3. — Page 19.

Kaveh. — C'était un simple forgeron qui souleva le peuple pour aider le roi légitime à renverser un usurpateur cruel nommé Zohak. Kaveh attachant son tablier de cuir au bout d'une perche en guise de drapeau entraîna ses compagnons et battit les troupes de Zohak. En souvenir de cet exploit le tablier de Kaveh fut adopté pour étendard national par le roi Féridoun, et tous ses successeurs, à l'envi, brodèrent et couvrirent le morceau de cuir de pierreries inestimables.

Note 4. — Page 68.

Istakr. — Persépolis.

Note 5. — Page 73.

Férouer. — Figure symbolique représentant la pensée ou l'âme idéale. Chaque homme de même que tout animal possède son férouer qui est son expression parfaite affranchie des misères humaines. Le férouer guide le mort vers les demeures d'Ormuz. On rencontre fréquemment cette figure sculptée au dessus des statues de rois, sur les monument de Persépolis.

Note 6. — Page 129.

Lackmi. — L'épouse de Vichnou, déesse de la beauté et de la grâce.

Note 7. — Page 176.

Phür ou *Four*, *Porus.* — Ce mot semble être, plutôt qu'un nom, un titre analogue à celui de Pharaon en Égypte. Il y a les Phürs de l'Inde et les Fagphürs de la Chine.

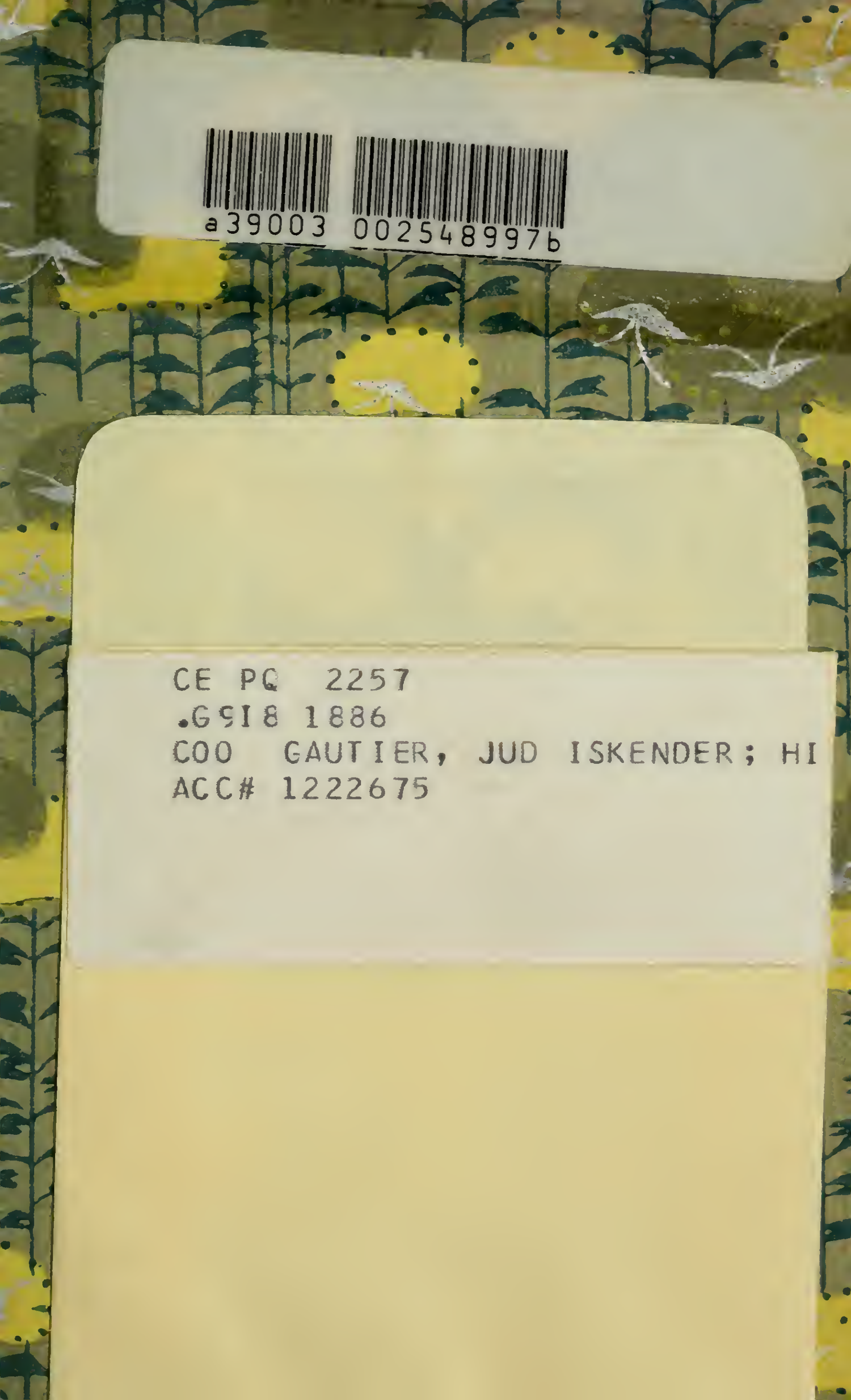
Note 8. — Page 272.

Simurgh ou *Simurgh-Anka*, le roi du ciel. — Oiseau fabuleux analogue au griffon.

TABLE

—

5738-86. CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.



a39003 002548997b